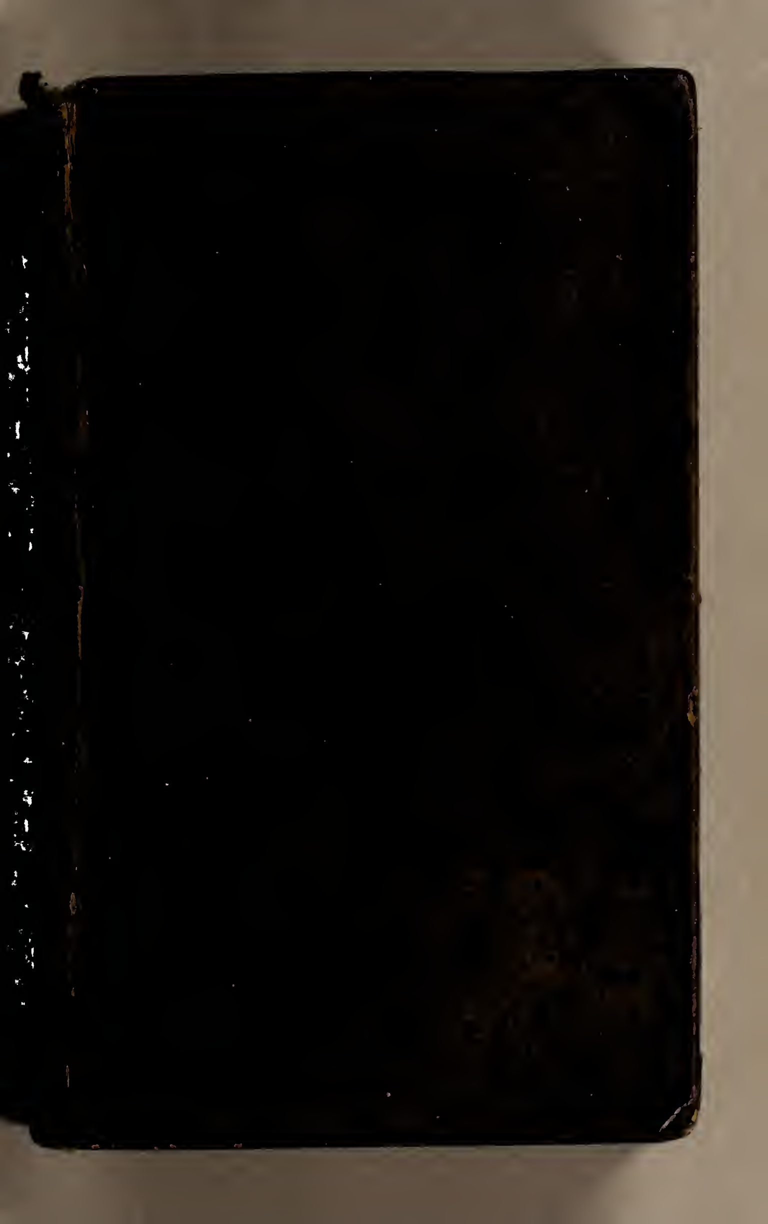
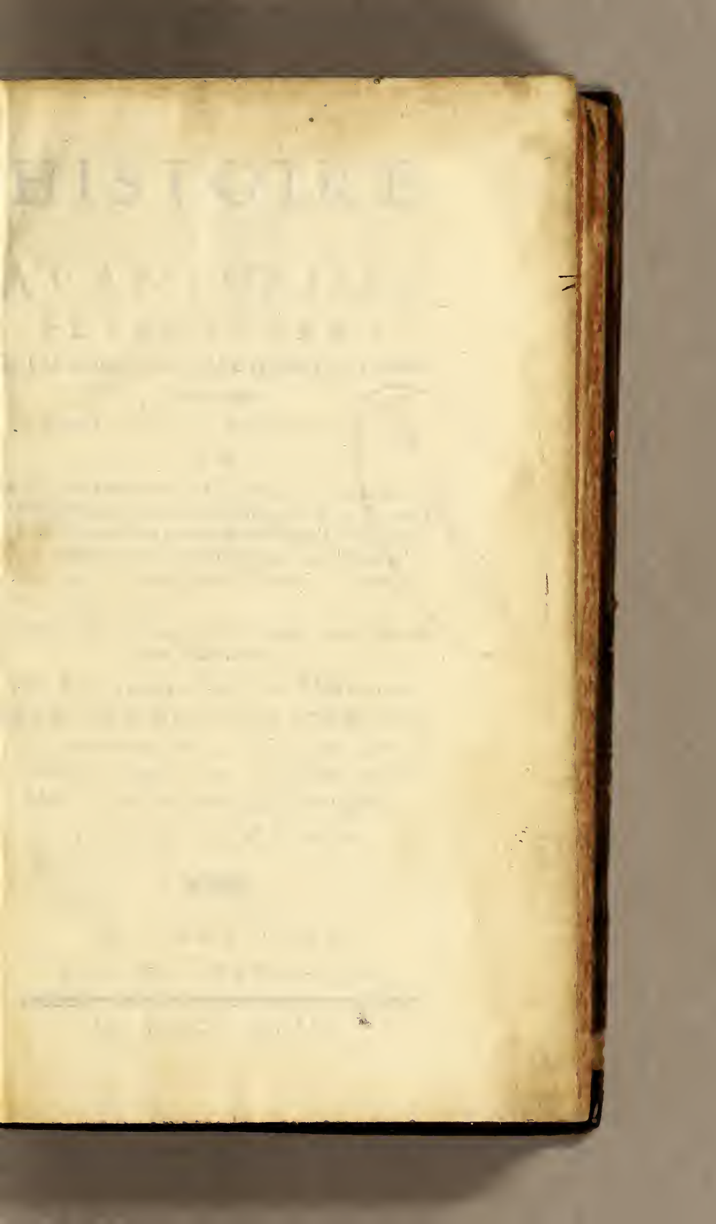
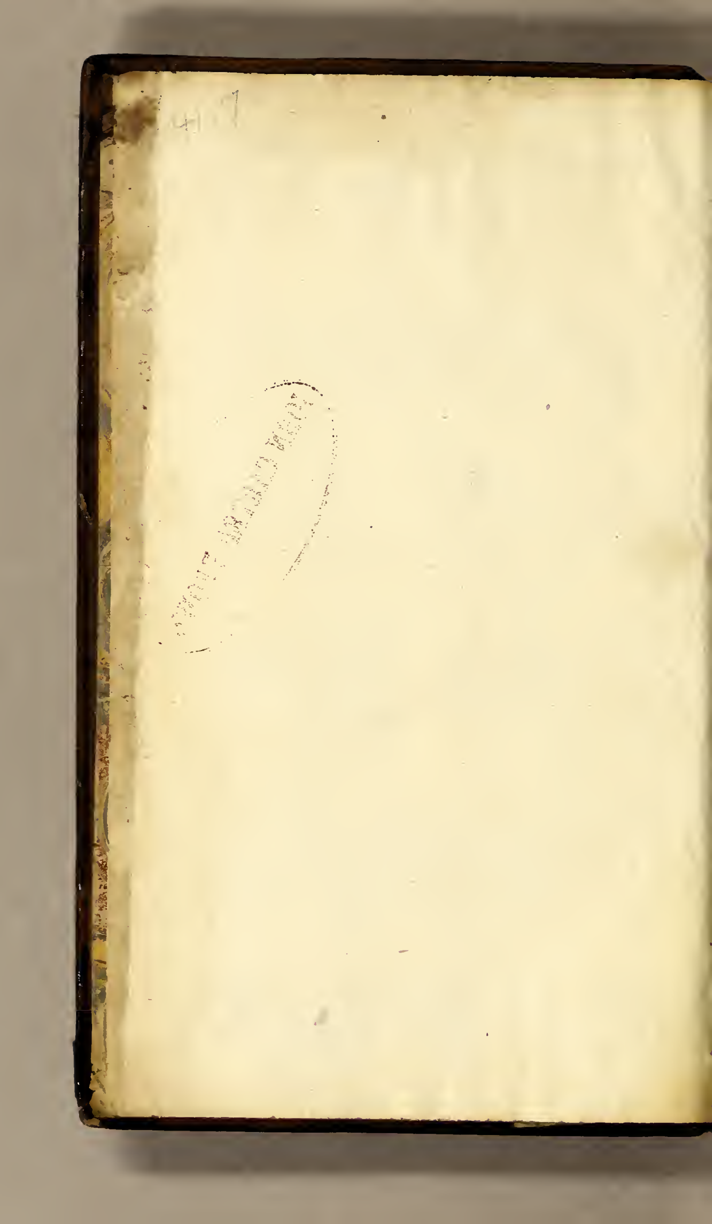



GAUDEO
John Carter Brown.





HISTOIRE



HISTOIRE
DES
AVANTURIERS
FLIBUSTIERS
QUI SE SONT SIGNALEZ DANS LES INDES.

Contenant

CE QU'ILS Y ONT FAIT DE REMARQUABLE,

AVEC

La Vie, les Mœurs & les Coutumes des Boucaniers, & des Habitans de S. Dominguë & de la Tortuë ; Une Description exacte de ces lieux ; Et un Etat des Offices tant Ecclésiastiques que Séculieres, & ce que les plus grands Princes de l'Europe y possédent.

Le tout enrichi de Cartes Géographiques & de Figures en Taille-douce.

Par ALEXANDRE-OLIVIER OEXMELIN.

NOUVELLE EDITION CORRIGE'E & Augmentée de l'Histoire des Pirates Anglois depuis leur Etablissement dans l'Isle de la Providence jusqu'à présent.

TOME SECOND.

A TREVOUX,
PAR LA COMPAGNIE,

M. DCC. XLIV.



HISTOIRE
DES
AVANTURIERS
FLIBUSTIERS
Qui se sont signalez dans les Indes.

❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖

TROISIEME PARTIE,

Contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable depuis vingt années.

CHAPITRE PREMIER.

La vie de Morgan insigne Avanturier.

ORGAN est né dans la Province de Galles en Angleterre, d'un Laboureur aisé; mais ne pouvant se réduire aux occupations que son pere lui prescrivoit, il se sauva de

la maiſon, & paſſa à la Barbade dans les Iſles des Caraïbes, qui appartiennent aux Anglois. Ayant demeuré-là quelque temps, il entendit parler de la Jamaïque, & eut envie d'y aller. A peine y fut-il arrivé qu'il s'embarqua ſur un Corſaire; peu de temps après il fit une priſe qui lui valut beaucoup, & qui redoubla en lui l'envie de retourner en courſe.

Il fit trois ou quatre voyages, dans leſquels il ſe ſignala, & il paſſa parmi les Flibuſtiers pour un très-bon Soldat. Il s'exerçoit à tirer, & y réüſſiſſoit fort bien. Il étoit intrépide & déterminé; rien ne l'étonnoit, parcequ'il s'attendoit à tout; enfin il entreprenoit les choſes avec une aſſurance qui lui répondoit toûjours du ſuccès.

Au bout de quelque temps il ſe trouva fort à ſon aiſe, par le gain qu'il avoit fait tant en courſe qu'au jeu, où il étoit fort heureux. Il employa ſon argent à acheter un Bâtiment avec quelques autres Flibuſtiers qu'il aſſocia avec lui. Il devint leur Chef, eut de grands avantages dans ſes entrepriſes, & fit pluſieurs captures à la côte de Campêche, où il alloit pour l'ordinaire, parcequ'il connoiſſoit parfaitement le païs.

La

La premiere occasion où il parut avec éclat, fut celle que lui donna Manswelt, vieux Corsaire, qui le prit en amitié, & le fit son Vice-Amiral. Manswelt, avoit résolu de faire une descente en terre ferme; il forma une petite Flotte de quinze Bâtimens, sur laquelle il y fit monter 600. hommes, & alla en cet équipage attaquer l'Isle *Sainte Catherine*, située le long de la côte de *Costa Rica*, environ à trente lieuës de la riviere de *Chagre*, & à douze degrez trente minutes de latitude Septentrionale.

La Garnison Espagnole qui étoit sur cette Isle, bien retranchée, & dans des Forts bâtis à chaux & à ciment, fit une vigoureuse résistance, & ce fut en cette rencontre que Morgan mérita l'estime des siens, & des ennemis même, par sa valeur. Manswelt gagna l'Isle avec peu de perte; mais croiroit-on qu'il n'avoit formé cette entreprise qu'à dessein d'avoir un guide qui le conduisît sûrement à la Ville de *Nata*, qu'il vouloit piller? Cette Ville est à la mer du Sud, de l'autre côté de l'Istme de *Panama*.

Manswelt cherchoit un guide à Ste. Catherine plûtôt qu'ailleurs, parceque les Espagnols envoyent dans cette Isle ceux de leurs criminels que l'on con-

damneroit en France aux Galeres : ils les y occupent à travailler aux forteresſes, & à porter les armes pour le Roi; on y voit des gens de toutes Nations. Manſwelt y trouva un Mulâtre natif de la Ville même de Nata, qui lui promit de l'y conduire.

Mais voyant l'Iſle de Sainte Catherine ſi bien fortifiée, & ſi importante par ſa ſituation, qui eſt dans le voiſinage des Eſpagnols, & que ſon Havre qui eſt fort beau, peut contenir beaucoup de Navires à l'abri de tous les vents, il réſolut de la garder, & fit connoître ſon deſſein à Morgan, & au ſieur de Saint Simon, qui étoit François. Il propoſa à celui-ci d'y demeurer comme Gouverneur, avec cent hommes moitié Anglois moitié François, en l'aſſûrant de lui amener du ſecours de la Jamaïque & de la Tortuë, & que l'Iſle demeureroit toûjours aux deux Nations, où les Avanturiers pourroient ſe réfugier mieux que dans ces deux autres Iſles : Qu'à la vérité la difficulté étoit d'obtenir une Commiſſion pour la poſſeder; mais qu'il feroit bien enſorte d'en avoir une.

Saint Simon accepta le Gouvernement, promit à Manſwelt de s'acquitter

ter de son devoir, & ajoûta qu'il se faisoit fort avec le monde & les munitions qu'il lui laissoit, de garder l'Isle contre toutes les forces que les Espagnols pourroient employer à la reprendre; qu'en effet la chose n'étoit pas difficile, parceque cette Isle étoit non seulement défenduë par quatre grands Forts & par plusieurs batteries; mais qu'elle étoit encore très-forte d'elle-même, n'ayant que trois endroits accessibles. Près de la grande Isle il y en a une petite avec laquelle elle communique par le moyen d'un pont, & qui forme comme une espece de Citadelle. D'ailleurs on y peut planter assez de vivres pour nourrir & pour entretenir une Garnison. Enfin on y trouve de l'eau douce, ce qui est la principale chose & la plus nécessaire à la vie. Par cette raison les Espagnols l'ont toûjours gardée comme une place importante & avantageuse à leur dessein.

Manswelt ayant laissé Saint Simon comme Gouverneur de cette Isle, avec les François & les Anglois, (car sa Flotte étoit composée de ces deux Nations) se prépara à achever son entreprise. Pour cela il fit embarquer la Garnison Espagnole sur ses Vaisseaux, pour la por-

ter à *Puerto Bello*, qui eſt à la côte de terre ferme, & fort proche du lieu où il vouloit aller. Peu de jours après, étant arrivé à cette côte, il mit de nuit les priſonniers à terre à deux lieuës de la Ville de *Puerto Bello*, & de là fut le long de la côte, & entra dans la grande riviere de *Coëlè*, où il ſurprit la Vigie Eſpagnole, qui eſt toûjours à l'embouchure de cette riviere, afin de donner avis de tout ce qui paroît en mer.

Il crut au moyen de cette priſe n'être point découvert; mais un Indien qui étoit proche de là, & qui entendit le bruit, alla promptement avertir le Préſident de *Panama*, lequel mit auſſi-tôt du monde ſur pied pour s'oppoſer au deſſein des Avanturiers. Mais ceux-ci ne ſe ſentant pas aſſez forts pour réſiſter, ne s'opiniâtrerent point, & ſe rembarquerent.

Manſwelt voyant ſon entrepriſe manquée, tint conſeil. Un des priſonniers Eſpagnols qu'il avoit gardez, lui dit que s'il vouloit il le meneroit à Cartage, Ville voiſine de la mer du Sud, fort riche & ſans défenſe, qu'on pouvoit facilement ſurprendre, parceque les Eſpagnols ne ſe défioient pas qu'on

les

les allât chercher jusques-là. La proposition fut acceptée de toute l'assemblée, & le voyage entrepris. On navigea le long de la côte jusqu'à la riviere de *Zuere*, qui est environ à trente lieuës du lieu dont ils étoient partis. Ils envoyerent un Canot avec vingt hommes, afin de prendre une Vigie qui est aussi à l'embouchure de cette riviere, avec douze Soldats. Les Espagnols ont là quelques habitations, où ils plantent du Cacao; mais ils commencent à les abandonner, parceque les Corsaires y font souvent des descentes. Le Canot fut assez heureux pour réüssir, & pour prendre la Vigie sans être découvert; desorte que toute la Flotte entra dans la riviere, hormis quelques Vaisseaux qui demeurerent à un petit port assez près de là.

Les Avanturiers étant à terre, marcherent au plus vîte à Cartage. Les premiers jours ils trouverent des habitations sur le chemin, & dequoi vivre, ce qui leur donna du courage; mais cela ne dura guéres, ils se virent bientôt dans un chemin fort rude, au milieu des bois, des halliers & des montagnes; ce qui les rebuta. Si par hazard ils rencontroient des Indiens portant

quelques sacs de farine, les premiers venus se jettoient dessus, sans en vouloir faire part aux autres, & c'en fut assez pour mettre la discorde entre les Anglois & les François. Les Commandans Manswelt & Morgan, de la Nation des premiers, traitoient fort bien les François, parcequ'ils étoient les meilleurs Soldats de leur troupe, tous gens expérimentez, & dont un seul étoit plus brave que trois Anglois, étant mieux armez & plus adroits. Cependant quelque bon ordre que ces deux Chefs y apportassent, ils ne purent prévenir cette division, qui ne venoit, comme je l'ai dit, que des vivres que les uns retenoient sans en vouloir donner aux autres.

Il fallut donc retourner sur ses pas, & abandonner l'entreprise. Manswelt s'étant rembarqué, alla à *Sainte Catherine* pour voir de quelle maniere Saint Simon se comportoit dans son Gouvernement. Il trouva qu'il avoit déja travaillé à faire mettre les Forteresses en état, & à planter quantité de vivres; ce qui lui plut beaucoup. De-là il se transporta à la Jamaïque pour avoir du secours; mais le Gouverneur, qui crut que ce seroit à son préjudice, le voyant

lui

lui refusa aussi-bien que la Commission qu'il demandoit, sous prétexte que le Roi d'Angleterre n'étoit pas en guerre contre les Espagnols. Sur ce refus Manswelt alla à la Tortuë; mais le Gouverneur, qui étoit François, lui fit le même refus & la même réponse. Il tenta encore toutes sortes de moyens pour obtenir ce qu'il souhaitoit, & pour en venir à bout, il avoit médité d'aller à la nouvelle Angleterre prendre une Commission avec du monde pour peupler cette Isle; mais la mort le prévint, & arrêta tous ses projets.

Les Espagnols, à qui l'Isle de *Sainte Catherine*, occupée par les Avanturiers, étoit de la derniere importance, jugerent que ceux-ci pourroient tellement s'y fortifier, que rien dans la suite ne seroit capable de les en chasser, & qu'ainsi ils étoient en danger de perdre toutes les Indes: C'estpourquoi ils résolurent d'y apporter remede avant que le mal augmentât, & pour ce sujet ils équiperent une petite Flotte de quatre Navires, montez de six cens hommes, sous le commandement de Dom Joseph Sanche Ximenés, Major Général de la Garnison de *Puerto Bello*. Outre cela le Président de *Panama*, Dom Juan Perez de

Gusman, qui gouvernoit pourlors, trouva moyen de traiter avec Saint Simon, lequel voyant qu'il ne lui venoit point de secours, n'en fit aucune difficulté. De cette maniere les Espagnols étoient sûrs de leur fait, & n'eurent pas grande peine à se rendre maîtres de l'Isle, où bien-tôt après ils firent de grands feux de joye.

J'ai eu entre les mains une Relation Espagnole de cette expédition, qu'un Ingénieur du Roi avoit faite pour lui présenter. J'aurois pû la traduire, & en grossir ce Volume; mais comme elle n'est remplie que de bagatelles & de rodomontades Espagnoles, je ne m'en suis pas donné la peine, ne voulant rien raconter ici que de véritable, rien qui ne soit agréable aux Curieux qui veulent être informez de ce pays, & utile en même temps à ceux qui veulent y aller.

Quelque temps après le Gouverneur de la Jamaïque fit réfléxion à ce que Manswelt lui avoit proposé, & crut que cette Isle lui pourroit être d'un grand secours. Il y envoya donc un petit Bâtiment avec des munitions, quelques femmes, & une Commission pour Saint Simon: mais il étoit trop tard; car les Espagnols, comme on l'a dit, l'avoient

déja reprise ; ils mirent même à la vûë de ce Bâtiment, le pavillon Anglois, & ils le prirent par cette ruse.

Après la mort de Manswelt, Morgan devint le premier de tous les Avanturiers de la Jamaïque ; comme il étoit estimé parmi eux, ils lui proposerent une entreprise, l'assûrant qu'ils le feroient leur Capitaine, & qu'ils lui obéïroient volontiers. Morgan y pensa, & fit ensuite sçavoir à tous les Flibustiers qui voudroient aller avec lui, qu'il avoit un dessein de conséquence : il en avertit aussi les François & les Anglois, & leur donna rendez-vous à l'Isle de *Cuba*. Mais afin que le Lecteur puisse mieux connoître cette entreprise, je vais décrire ici l'état où se trouve cette Isle présentement.

CHAPITRE II.

Description de l'Isle de Cuba, comme elle est aujourd'hui.

L'Isle de Cuba, qui est située sous le 300e degré de longitude, s'étend d'Orient en Occident depuis le 20e jusqu'au 23e degré de latitude Septen-

trionale. Elle a quatre cens lieuës Françoises de tour, deux cens de longueur, & cinquante de largeur tout au plus. On y voit de grandes montagnes qui renferment des mines de cuivre, d'argent & d'or; mais pas une n'est ouverte. Elle a quantité de prairies, que les Espagnols nomment *Savanas*, remplies de beaucoup de bétail, tant privé que sauvage. Elle est aussi peuplée de Sangliers, de Taureaux & de Chevaux, que l'Isle de Saint Domingue.

On y trouve les mêmes arbres, arbrisseaux, plantes, reptiles, oiseaux, insectes. Mais par rapport aux oiseaux, il y en a quantité de Marchands qu'on ne trouve point sur l'autre Isle. On les nomme *Marchands*, & il s'en trouve de deux sortes. La premiere ressemble à celle dont j'ai parlé; la seconde est de la grosseur & de la couleur de l'Epervier, avec un gros bec orangé.

Ces oiseaux font une grande destruction, & ne sont pas comme ceux de leur espece qui ne mangent que des bêtes mortes. Ceux-ci s'attendent aux Veaux & aux Poulains qui n'ont pas encore la force de se sauver; mais il ne peuvent rien faire aux Sangliers, qui courent dès qu'ils sont nez. Les Espagnols

gnols ont fait inutilement tout ce qu'ils ont pû pour les détruire, & ne ſçavent d'où ils viennent, car on ne trouve jamais leurs nids.

On ne voit point de Corbeaux ſur cette Iſle, comme ſur celle de St. Domingue; & cela eſt d'autant plus ſurprenant, qu'elles ſont aſſez voiſines l'une de l'autre. On a remarqué auſſi que ſur l'Iſle de de la Tortuë, qui n'eſt qu'à deux lieuës de l'Iſle de Saint Domingue, on n'a jamais pû élever ni nourrir de Corbeaux, quoique par plaiſir pluſieurs en ayent apporté; & on ne ſait ce qu'ils ſont devenus, ſoit qu'ils ſe ſoient envolez ailleurs, ſoit qu'ils ſoient morts ſur le lieu.

Les Indiens ſauvages de l'Iſle Saint Domingue ont voulu peupler celles de Saint Vincent, de la Tortuë & de Cuba, de ſerpens qu'ils ont apportez des Iſles de Ste. *Lucie* & de la *Martinique*; cependant on n'y en a point rencontré, quoique pluſieurs Chaſſeurs François y ayent pris garde. Ils raportent tous qu'ils n'y en ont jamais vû, & tiennent qu'ils n'y peuvent vivre. Il eſt certain qu'on ne trouve dans l'Iſle de *Cuba* aucun animal venimeux.

Cette Iſle eſt entourée d'une quanti-

té

té prodigieuse de très-petites Isles que les Espagnols & les François nomment *Cayes*. Elle a aussi de très-beaux Ports, des Rivieres & des Havres, où l'on voit des Villes fort Marchandes du côté du Midi vers l'Orient ; & trois fameuses Baies, qui pourroient contenir une grande quantité de Navires ; sçavoir *Puerto Escondilo*, qui veut dire Port caché, parcequ'on n'en voit point l'entrée qui est fort étroite ; le Port de *Palme*, & le beau Port de *Saint Jago*, où il y a une Ville de même nom, fort marchande, & où il aborde tous les ans plusieurs Navires qui viennent des Isles *Canaries*, chargez de vin d'Espagne, avec toute sorte de marchandises du Pays. Ils échangent ces marchandises contre des Cuirs, du Sucre & du Tabac.

Cayes, ou petites Isles.

Le Gouverneur de cette Ville dépend du Roi directement, & a sous sa domination la moitié de l'Isle, avec le Bourg de *Bayame*, les Villes du *Port au Prince*, de *los Cayos*, & *Baracoa*. Quant à la Justice politique & civile, elle dépend de l'Audience Présidiale de Saint Domingue. Il y a aussi un Evêque, dont l'autorité & la jurisdiction s'étendent dans toute l'étenduë du Gou-

vernement.

vernement. Tout le commerce que font ces Villes & ces Bourgs, ne conſiſte qu'en Cuirs, en Sucre, en Tabac, & en Confitures ſeches, qui ſe tranſportent en pluſieurs endroits de l'Amerique, & même en Eſpagne. Cette Ville a été autrefois pillée par les Avanturiers de la Jamaïque, quoiqu'elle ſoit gardée d'un poſte avantageux & fortifié, qui défend l'entrée de ſon Port.

Sortant du Port de *Saint Jago*, & allant le long de la côte, on rencontre une grande pointe qui s'avance en mer; c'eſt ce qu'on appelle le *Cap de Crux*, & il eſt très-dangereux d'y aborder, à cauſe de quantité de Récifs qui ſont aux environs. En doublant ce Cap on entre dans une grande Baie appellée *le Golfe de Saint Julien*, remplie de petites Iſles où les Avanturiers vont ſouvent racommoder leurs Navires.

Dans le fond de ce Golfe eſt le Bourg de *Bayame* que j'ai déja nommé, & de l'autre côté en ſuivant la côte eſt le Port de *Sainte Marie*, qui eſt celui de la Ville, nommée *le Port au Prince*, Ville champêtre au milieu des prairies où les Eſpagnols ont quantité de Hatos, qui ſont des lieux, comme j'ai dit ailleurs, où ils nourriſſent des bêtes à cornes

nes pour en avoir le suif & les cuirs. Ils en ont encore d'autres nommées *Materias*, qui sont des lieux où leurs Boucaniers se retirent pour tuer des bêtes sauvages, & y faire sécher les cuirs. C'est de là que viennent tous ces cuirs qu'on estime tant en Europe, & qu'on nomme cuirs de *Havane*; parceque de la Ville du *Port au Prince* on les porte à la *Havane*, qui est la Ville Capitale de cette Isle, afin d'être embarquez pour l'Espagne, d'où ils passent dans toutes les autres contrées de l'Europe.

Le long de cette même côte on trouve le Bourg du *Saint Esprit*, & la petite Ville de la *Trinité*, qui a un assez beau Port, fort accessible & très commode pour les Navires. Elle a aussi une riviere très-belle & fort poissonneuse. Tout le trafic du Bourg & de cette Ville ne consiste qu'en tabac, que l'on transporte en tous les endroits des Indes, & même en Espagne, où on le met en poudre. C'est ce bon tabac qu'on a par toute l'Europe, & qu'on nomme tabac de Seville.

Dans l'Amerique on en use fort peu en poudre; mais on y fume beaucoup. Des feüilles de tabac qui ne sont point filées comme celles qu'on nous aporte

des Iſles Françoiſes & Angloiſes, on fait de petits boulets roulez que les Eſpagnols nomment *Gigarros*, & qui ſe fument ſans pipe. Pluſieurs Navires chargent de ce tabac tous les ans, ce qui accommode aſſez les Habitans de ces deux places.

A dix ou douze lieuës de la Trinité il y a un Port nommé par les Eſpagnols le *Golphe de Xagua*, & par les François le *Grand Port*. J'avoüe que jamais je n'en ai vû un ſi beau ni ſi commode. Son entrée eſt comme un Canal de la portée d'un canon de trois livres de balle, ſa largeur d'une portée de piſtolet. Ce Canal eſt bordé de rochers, auſſi égaux entr'eux que le feroient des murailles faites exprès; ce qui forme une eſpece de Quai des deux côtez. Il y a aſſez de profondeur pour y faire entrer les plus grands Navires. Au-dedans du Canal on trouve une grande Baie environnée de terre haute; elle contient plus de ſix lieuës de circuit, & au milieu il y a une petite Iſle où les Navires peuvent donner Carene, & prendre la meilleure eau du monde. Aux environs du Port les Eſpagnols ont des Parcs, où ils nourriſſent des Porcs. Ils nomment ces lieux *Coral*; ils ont ordinairement un Païſan

avec ſa famille pour gouverner ce Coral, qui conſiſte en trois ou quatre grands Parcs, faits de certains pieux de l'Arbre nommé *Monbain*, leſquels étant plantez en terre prennent auſſi-tôt racine, comme les Saules en Europe. De cette maniere ils font des palliſſades, qui par ſucceſſion de temps deviennent de grands arbres. Leurs porcs ne leur coûtent rien à nourrir; car ils n'établiſſent leur Coraux qu'en des lieux où il ſe trouve quantité de Palmiſtes, Lataniers, Brignoliers, Cormiers, Monbains, Mamainniers, Abricottiers, Genipayers, Acomas & pluſieurs autres. Ces arbres, dont les uns ceſſent de fleurir quand les autres commencent, produiſent pendant tout le cours de l'année des ſemences de toute eſpece, dont les porcs vivent; deſorte que celui qui gouverne le Coral n'a autre choſe à faire que de les laiſſer aller le matin; il les rappelle le ſoir, & ils ne manquent jamais de revenir. Quand il n'y a guéres de graine, & que tous les arbres n'en fourniſſent pas également, il leur donne un peu de millet.

Il y a des Eſpagnols à qui ces Coraux valent plus de cinq à ſix mille écus par an, ſans faire grande dépenſe; mais

auſſi ils courent riſque d'être pillez par les Corſaires, qui viennent enlever les bêtes pour ravitailler leurs Vaiſſeaux. Les porcs ont beau être cachez au milieu des bois, les Corſaires ne laiſſent pas de les trouver; car lorſqu'ils prennent quelque Eſpagnol, ils lui donnent la gêne pour lui faire déclarer le lieu où ils ſont, & celui-ci les y conduit.

Depuis le Port de *Xagua* juſqu'à *Matamano* il y a beaucoup de Coraux. Vis-à-vis de *Matamano* on voit l'Iſle de *Pinos*, ainſi nommée à cauſe des Pins qu'elle produit en abondance. Cette Iſle n'eſt point habitée, on y voit ſeulement quelques Eſpagnols qui y vont pêcher des Tortuës. Il y a auſſi des endroits où les Avanturiers vont ſouvent racommoder leurs Vaiſſeaux.

Cette Iſle eſt pleine de Crocodilles, qui ne vont que rarement à l'eau, & qui ſont bien différents de ceux qu'on appelle dans l'Amerique *Cayamans;* car ils ne ſentent point le muſc comme eux, & au-lieu de fuïr les hommes ils courent après eux; ce qui ne ſe remarque dans toute l'Amerique, que ſur cette Iſle ſeulement. On a vû beaucoup de gens qui en ont été mangez, comme j'en raporterai dans la ſuite un exemple

dont j'ai été temoin. Il y a déja longtemps que les Eſpagnols ont voulu la peupler de Bœufs & de Vaches; mais ces animaux les détruiſent de maniere qu'on n'y en trouve que très-peu.

Le terroir de cette Iſle eſt ſablonneux; ce qui fait qu'elle ne produit que des pins, de petits arbres, & quantité de grandes herbes que la chaleur du Soleil a bien-tôt deſſechées. Depuis cette Iſle juſqu'au Cap de *Corientes* il y a encore pluſieurs Coraux, parceque le pays y eſt bon & très-beau. Ce Cap eſt une pointe à la bande du Sudoüeſt de cette Iſle, où tous les Navires qui y viennent de la côte du continent de *Caraco* ou de *Carthagene*, s'arrêtent quelquefois pour aller enſuite à la *Havane*. De là on va au Cap de *Saint Antoine*, qui eſt à la pointe de l'Occident de l'Iſle, depuis laquelle juſqu'à la *Havane* il y a pluſieurs beaux Ports.

La *Havane* eſt la Ville Capitale de l'Iſle de *Cuba*, & une des plus belles & des plus grandes de toute l'Amerique. On tient qu'il y a plus de vingt mille Habitans; c'eſt-là que tous les Navires qui partent de l'Eſpagne pour l'Amerique, viennent moüiller en dernier lieu, afin d'y prendre ce dont ils ont beſoin

pour

pour retourner en Espagne. Cette Vil-le gouverne la moitié de l'Isle, & a sous elle, le *Saint Esprit*, la *Trinité*, *Sancta Crux*, & plusieurs autres petits Bourgs & Villages. On y entretient beaucoup de petits Vaisseaux qui navi-gent à *Campêche*, à la *Nouvelle Espagne* & à la *Floride*, où cette Ville trafique. Elle a un Gouverneur qui dépend im-médiatement du Roi, & une forte Gar-nison, avec trois Châteaux, deux du côté du Port, & un du côté de la ter-re, sur une éminence qui commande au Port & à la Ville.

Depuis cette Ville jusqu'à la pointe de *Mayesi*, qui est à l'Orient de l'Isle, on ne rencontre de considérable que la fameuse Baie de *Mataça*, où le célébre Pieters Heyn, Amiral de Hollande, bat-tit la Flotte des Galions du Roi d'Espa-gne, & la prit presque toute en 1627. ce qui remit les Provinces-Unies en état de lui faire la guerre, par les ri-chesses immenses dont cette Flotte étoit chargée. C'est en ce lieu que toutes les Flottes des Galions vont prendre de l'eau, pour passer ensuite par le Canal de *Bahama*, afin de retourner en Espa-gne. Depuis là jusqu'à la pointe de *Mayesi*, on trouve *Sancta Crux*. Voici

pourquoi on lui a donné ce nom.

Santa Crux. Histoire à ce sujet.

Un Soldat de mauvaise vie de la Province de *Charcas*, craignant la Justice qui le recherchoit pour ses crimes, entra bien avant dans ce pays, & fut bien reçu de ceux qui l'habitoient. S'étant apperçu que ceux-ci souffroient beaucoup d'une grande disette d'eau, & que pour en faire tomber du Ciel ils faisoient quantité de cérémonies superstitieuses, il leur répresenta, que s'ils vouloient faire ce qu'il leur diroit, aussitôt ils en auroient en abondance. Ils y consentirent, à l'instant le Soldat fit une grande Croix, qu'il planta en un lieu éminent, leur disant qu'ils fissent là leur adoration, & qu'ils demandassent de l'eau; ce qu'ils firent. Dans le même instant, chose merveilleuse! il plut excessivement, & depuis ce temps-là ces peuples ont eu tant de dévotion à la Sainte Croix, qu'ayant eu recours à elle dans leurs besoins, ils ont obtenu tout ce qu'ils souhaitoient, ils ont rompu leurs Idoles, ils ont demandé des Prédicateurs & le Baptême. C'est-là l'origine du nom de *Sainte Croix*, que cette Province porte aujourd'hui. Dieu se sert des plus petites choses pour opérer les plus grandes, & des méchans mêmes

mes pour faire le bien. Enfin il ne laisse jamais ces méchans impunis ; car il n'est pas hors de propos d'ajoûter, que ce Soldat dont la Providence s'étoit servi pour opérer ce miracle, n'étant pas devenu meilleur, sortit de la Province de *Charcas*, & ayant perseveré dans le crime, a été pendu publiquement au *Potosi*.

Après *Sancta Crux* on trouve la Ville des *Cayes de Baracoa*. Il y a le long de cette côte quantité de petites Isles nommées les *Cayes du Nord*, où les Avanturiers vont souvent chercher fortune. Ils y prennent des Barques chargées de cuirs & de tabac pour le compte de la *Havane*, ou de l'argent pour acheter ces Marchandises ; & c'est cet argent qui tente le plus les Avanturiers. En voila assez pour faire comprendre au Lecteur ce que c'est que l'Isle de *Cuba*.

CHAPITRE III.

La prise de la Ville du Port au Prince par Morgan.

MORGAN, comme j'ai déja dit, voyant Manswelt mort, résolut avec son conseil de faire une descente sur

ſur les terres des Eſpagnols ; il équipa un Vaiſſeau, donna rendez-vous aux Avanturiers dans les Cayes de l'Iſle de *Cuba*, & dans le peu de temps qu'il fut là, il forma une Flotte de quatre Vaiſſeaux montez de ſept cens hommes, tous contens de lui, & réſolus de le ſuivre & de lui obéïr.

Alors on fit une Chaſſe-partie générale, qui contenoit ce qu'on donneroit au Commandant, & à chaque Equipage en particulier. On en fit une à l'égard du Capitaine du Vaiſſeau. Il fut réglé dans la Chaſſe-partie générale, qu'on puniroit quiconque feroit quelque mauvaiſe action, comme de tuer ou de bleſſer. Ce fut pour éviter les querelles qui pouvoient naître, comme autrefois entre les deux Nations Angloiſe & Françoiſe dont cette Flotte étoit compoſée, & qui avoient empêché l'execution du deſſein qu'on avoit formé ſur Cartage. Chacun en tomba d'accord ; les Officiers François ajouterent, que ſi quelqu'un des leurs commettoit quelque choſe qui fût contre l'équité, non ſeulement ils autoriſeroient Morgan à le punir ; mais même qu'ils lui préteroient main-forte.

Tout étant ainſi conclu on tint con-
ſeil,

seil, au sujet de la place qu'on attaqueroit, on proposa celle de *Panama*, parcequ'elle étoit facile à surprendre de nuit, & qu'on pourroit enlever le Clergé & tous les Moines; qu'avant que les Forts fussent en état de se défendre on auroit le temps de se sauver; & que la rançon qu'on tireroit de ces gens-là seroit suffisante, & vaudroit mieux que le pillage que l'on feroit dans une petite Ville. Cependant personne n'appuya cette entreprise; on proposa ensuite le *Port au Prince*, Ville champêtre de l'Isle de *Cuba*, où l'on répréfenta qu'il y avoit beaucoup d'argent, parcequ'il s'y faisoit un grand commerce de cuirs, & qu'étant éloignée du bord de la Mer, les Espagnols ne se défieroient point qu'on les vînt jamais attaquer; ce qui en faciliteroit beaucoup la prise. Ce dessein fut approuvé de tous les Avanturiers, qui se préparerent pour l'exécution.

Dessein sur la Ville du Port au Prince.

Morgan fit lever l'ancre, & la Flotte alla moüiller tant au Port de *Sainte Marie*, qui est le Port de la Ville dont nous parlons, que dans les petites Isles qui sont vis-à-vis, sans approcher de terre, de-peur d'être découverts par les Chasseurs Espagnols qui

ne s'écartoient pas du bord de la Mer.

Trahiſon d'un Eſpagnol.

La nuit, un Eſpagnol qui avoit été quelque temps priſonnier avec les Avanturiers Anglois, ſe jetta à l'eau, & nagea d'abord à une de ces petites Iſles, de là à la grande, où il alla promptement donner avis au *Port au Prince* de ce qui ſe paſſoit; car depuis le temps qu'il étoit avec ces gens, il avoit apris un peu d'Anglois.

Le Gouverneur ſe mit promptement en défenſe; il ordonna aux Bourgeois de prendre les armes; il demanda du ſecours aux lieux voiſins, & en peu de temps il mit huit cens hommes ſur pied, fit couper les arbres qui étoient ſur le grand chemin, & faire des embuſcades, afin de repouſſer l'ennemi. Il marchoit à la tête de tous ces gens dans une grande prairie, & attendoit les Avanturiers, bien réſolu de les empêcher d'aller juſqu'à la Ville.

Les Avanturiers trouvant le chemin couvert d'arbres, virent bien qu'ils étoient découverts; ils ne perdirent pourtant pas courage, ils prirent leur chemin au-travers des bois, & en peu de temps ils arriverent à la *Savane;* c'eſt-à-dire, à la prairie, où les Eſpagnols étoient en bon ordre.

Le Gouverneur fit aussi-tôt environner les Flibustiers par sa Cavalerie; mais ils n'en furent point épouvantez, ils commencerent à battre la caisse, à déployer leurs drapeaux, & à donner de toutes parts sur les Espagnols, qui tinrent ferme & se défendirent bien au commencement; mais voyant que les Avanturiers ne portoient presque pas un coup à faux, ils prirent la fuite & se refugierent dans leur Ville, où renfermez dans les maisons ils tiroient par les fenêtres.

Avanturiers entourez de la Cavalerie Espagnole.

Les Avanturiers enflez de ce premier succès, firent mine de brûler la Ville, & ils l'auroient fait, si les Espagnols ne se fussent rendus. On les chassa dans la grande Eglise, où on les tint prisonniers. Cependant les Avanturiers pilloient les maisons; mais ils n'y trouvoient point d'argent, les Espagnols l'avoient caché; car malgré l'embarras où les jette le soin de se défendre, ils ne manquent jamais de prévoyance à cet égard. Les Avanturiers donnerent la gêne à plusieurs d'entr'eux, pour leur faire confesser où étoit leur argent. Les Moines s'étoient sauvez & l'on n'en pouvoit prendre aucun, quoiqu'on allât tous les jours en parti contre eux.

Le Pillage dura quinze jours ; ensuite dequoi Morgan fit demander aux principaux prisonniers la rançon de la Ville, menaçant de la brûler en cas de refus. Ils députerent quelques-uns des leurs pour en convenir, & outre la somme qu'ils donnerent, ils amenerent au Port de *Sainte Marie*, où étoient ses Vaisseaux, cinq cens Vaches pour les ravitailler; car le dessein de Morgan étoit de faire quelque descente ailleurs, n'étant pas satisfait de ce qu'il avoit pris *au Port au Prince.*

Les Avanturiers demeurerent quelque temps à la rade du Port de *Sainte Marie*, pour tuer ces Vaches & les saler. Cependant ils se divertissoient; car ils sont de bonne humeur quand la fortune leur est favorable. Quelquefois les François & les Anglois querelloient ensemble; mais l'accord fait entre les deux Nations les contenoit dans leur devoir. Cet accord n'empêcha pas qu'un Flibustier Anglois ayant eu différend avec un François, ils ne convinssent ensemble de le vuider par un duel; mais l'Anglois ne se jugeant pas si fort que le François qui étoit très-adroit à tirer, il le tua d'un coup de fusil par derriere, en allant au lieu qu'ils avoient choisi pour

pour ſe battre. Les François s'en étant apperçus s'en plaignirent à Morgan, qui fit caſſer la tête à l'aſſaſſin en préſence de tous ceux de ſa Nation, dont quelques-uns en témoignerent du mécontentement. Cependant cette affaire n'eut pas de plus grandes ſuites, chacun fut ſatisfait de part & d'autre, ou dumoins fit ſemblant de l'être.

Punition exemplaire.

Le Eſpagnols n'ayant pas achevé de payer la rançon de la Ville, faiſoient attendre Morgan, diſant que leur monde étoit diſperſé, & qu'ils ne pouvoient pas ſi-tôt apporter cette ſomme. Mais quelques-uns des gens de Morgan ayant été en parti, amenerent un Eſclave noir chargé d'une Lettre pour ceux du *Port au Prince*, que le Gouverneur de *Saint Jago* leur écrivoit, & par laquelle il leur donnoit avis de prolonger le plus qu'ils pourroient le payement de la rançon, ajoutant que dans peu il viendroit les ſecourir en perſonne, avec aſſez de monde pour défaire entierement leurs ennemis.

Lettre interceptée.

Morgan ayant lu cette lettre, preſſa les Eſpagnols qu'il avoit en ôtage pour la rançon. Cependant il fit embarquer ſon butin de-peur d'inconvénient; & voyant qu'on les payoit toûjours de

 paroles,

paroles, il se hâta de saler & de faire embarquer la viande, afin de se tirer de là ; car il ne vouloit pas se battre, à moins qu'il n'y eût quelque chose à gagner.

Les Flibustiers s'embarquerent sans attendre le Gouverneur de *Saint Jago*, & allerent sur une petite Isle examiner à quoi montoit leur prise. Ils trouverent qu'ils avoient cinquante à soixante mille écus, tant en argent monnoyé que rompu, sans le pillage des étoffes de soye, des toiles, & des autres marchandises qui montoient encore à beaucoup plus que cela. Ils partagerent ce butin, & n'eurent chacun que soixante ou quatre-vingt écus ; ce qui ne suffisoit pas pour payer leurs dettes.

Morgan qui n'avoit pas envie de retourner à la Jamaïque avec si peu de chose, proposa à ses gens de faire une autre descente. Tous les Anglois en étoient d'accord ; mais beaucoup de François, mécontens de cette Nation, ne voulurent pas y consentir, & comme ils avoient leurs propres Equipages & leurs Bâtimens, ils aimerent mieux aller en course que de suivre Morgan, quoiqu'il se montrât toûjours affectionné pour eux, & qu'il les protégeât en des occasions

Anglois & François se séparent.

occasions même où ils n'avoient pas trop raison ; ce qui donnoit aussi de la jalousie aux Anglois. Ainsi Morgan en voulant contenter tout le monde, ne contenta personne.

CHAPITRE IV.

La prise de Puerto-Bello dans l'Istme de Panama.

QUOIQUE plusieurs François eussent quitté Morgan, il ne laissa pas de poursuivre le dessein qu'il avoit de faire une nouvelle descente. Il proposa à ses Anglois d'aller à la Ville de *Puerto-Bello*, leur disant qu'à la verité la place étoit forte, mais qu'il y auroit moyen de la surprendre, & qu'en cas que l'affaire manquât la retraite étoit facile. Tous consentirent à sa proposition. En effet ils ne demandoient que de l'argent, & ils voyoient bien qu'en prenant cette Place, ils en auroient beaucoup, parceque c'est une des plus riches des Indes.

Etant donc tous dans la résolution d'acquérir du bien, & Morgan plus que les autres, (car il en avoit besoin pour entretenir la dépense qu'il faisoit ordi-

nairement à la Jamaïque) il fit lever l'ancre à toute sa Flotte, qui étoit de huit petits Vaisseaux. Un Avanturier de la Jamaïque, qui revenoit de *Campêche*, s'étant trouvé à sa rencontre, il lui découvrit son dessein, & l'Avanturier consentit de le suivre. Avec le Bâtiment de celui-ci, qui étoit un des plus grands de sa Flotte, il se vit à la tête de neuf Vaisseaux, & de quatre cens soixante & dix hommes, parmi lesquels il se trouva encore un assez grand nombre de François. Les choses en cet état, Morgan fit voile vers *Puerto-Bello*. C'est une petite Ville bâtie sur le bord de la mer Oceane du côté du Nord de l'Istme de *Panama*, à la hauteur de dix degrez de latitude Septentrionale. Elle est située sur une Baie, à l'embouchure de laquelle il y a deux Châteaux qui sont très-forts; sans compter un troisiéme Fort, bâti sur une petite éminence qui commande à la Ville. Les Galions du Roi d'Espagne y vont tous les ans charger l'argent que l'on mene des mines du *Perou* à *Panama*, & qui est apporté par terre à cette Ville sur des Mulets, afin d'y être chargé pour l'Espagne.

Toutes les marchandises qui y viennent pour le Perou, y sont aussi dé-

chargées, & portées par la même commodité des Mulets à *Panama*, pour être chargées ſur des Galions de la mer du Sud, & rapportées au *Perou*, au *Chily* & en d'autres lieux de la domination du Roi d'Eſpagne, dans cette grande mer, où il eſt le ſeul Roi de toute la Chrétienté qui ait des Colonies. Il n'y a proprement en ce lieu que des Magaſins pour les marchandiſes; car ceux à qui elles appartiennent demeurent tous à Panama, ne pouvant pas ſéjourner là à cauſe que le lieu eſt déplaiſant & mal ſain, étant environné de montagnes qui dérobent la vûë du Soleil, & empêchent les rayons de cet aſtre de purifier l'air.

Il ne laiſſe pas d'y avoir quatre cens hommes capables de porter les armes, outre la Garniſon qui eſt toûjours de trois à quatre cens Soldats pour garder les Forts & la Ville. Il y a un Gouverneur qui dépend du Préſident de *Panama*, & deux Caſtillans; c'eſt-à-dire, Gouverneurs de Châteaux qui dépendent immédiatement du Roi d'Eſpagne.

Quand les Galions arrivent, ce lieu eſt comme une Foire, où les Marchands abordent de tous côtez. Ils y loüent des chambres & des boutiques; mais les

Habitans qui ont des maiſons en ce lieu en tirent plus de profit qu'aucun Marchand; car il n'y a ſi petite chambre ou boutique qui ne rapporte au moins quatre ou cinq cens écus de loyer pour ſix ſemaines ou deux mois au plus que les Galions ſéjournent en ce lieu, où l'on n'oſeroit demeurer plus long-temps à cauſe des maladies qui y ſurviennent dans ces occaſions.

Voilà ce que je puis dire de plus certain touchant la Ville de *Puerto-Bello*: il ne reſte qu'à faire voir de quelle maniere Morgan y eſt entré, & s'en eſt rendu maître avec ſi peu de forces.

Conduite de Morgan pour la priſe de Puerto-Bello.

Par bonheur il avoit avec lui un Anglois, qui peu de temps auparavant priſonnier à *Puerto-Bello*, s'étoit échappé par je ne ſçai quel moyen, & ſçavoit parfaitement bien les détours de cette côte. Ce n'eſt pas que Morgan les ignorât; mais il ſe laiſſoit toûjours conduire par celui-ci, à cauſe qu'il y avoit été plus long-temps que lui.

Cet homme fit enſorte que la Flotte de Morgan arrivât ſur le ſoir au port de *Naos*, où il n'y a perſonne, & qui n'eſt éloigné de *Puerto-Bello* que de douze lieuës. De là ils navigerent le long de la côte, à la faveur d'un petit

vent

vent de terre, qui s'éleve la nuit, jusqu'à un port qui n'est qu'à quatre lieuës de ce dernier, & qu'on nomme *el Puerto del Ponton.*

Dès qu'ils y furent arrivez, ils débarquerent promptement, se jetterent dans leurs canots, & ramerent avec le moins de bruit qu'ils purent jusqu'à un lieu nommé *el Estera de Longalemo*, où ils mirent pied à terre. Vers le milieu de la nuit chacun prépara ses armes, & en cet état ils s'avancerent vers la Ville, conduits par cet Anglois qui sçavoit bien les chemins.

Sentinelle enlevée & menée à Morgan.

Après avoir marché un peu de temps, l'Anglois les fit arrêter, & alla lui quatriéme à une Sentinelle avancée, qu'il enleva sans être découvert. La Sentinelle amenée à Morgan lui dit que la Garnison de la Ville étoit en bon état; mais qu'il y avoit peu de Bourgeois, & qu'assurément il la pourroit piller malgré les Forteresses. Morgan fit lier ce prisonnier, & l'obligea de servir de guide à ses gens, l'assûrant que s'il les conduisoit mal, sa vie en répondroit; qu'au-contraire s'il les menoit bien, ils lui donneroient récompense, & l'emmeneroient avec eux, afin que les Espagnols ne lui fissent aucun mal.

Ce prisonnier marcha devant & fit le mieux qu'il put ; mais il lui fut impossible d'éviter une redoute remplie de Soldats, du nombre desquels il étoit lui-même. Ces Soldats étant venus le relever & ne le trouvant pas, jugerent bien qu'il y avoit quelque chose qui n'alloit pas bien, & eurent ainsi connoissance des Avanturiers. Morgan leur envoya le prisonnier pour leur dire de se rendre sans faire de bruit, ou qu'il ne leur donneroit point de quartier ; mais ils ne voulurent rien entendre, & commencerent à tirer avec quelques pieces de canon & leurs mousquets, pour avertir aumoins la Ville, & obliger les Bourgeois & la Garnison à les venir secourir avant que les Avanturiers les eussent pris. Mais la résistance ne fut pas longue ; car une partie des Avanturiers passa la redoute pendant que l'autre la fit sauter avec tous les Espagnols qui étoient dessus.

Avanturiers font sauter la redoute.

De cette maniere ils arriverent à la Ville comme l'aurore commençoit à paroître, & trouverent la plûpart des Bourgeois encore endormis. La Garnison s'étoit retirée dans les Forts, & commençoit déja à canoner sur la Ville. Les Avanturiers ne s'amuserent point

à piller, une partie se rendit promptement aux Convents, où ils prirent les Religieux, & les femmes qui s'étoient réfugiées avec eux, pendant qu'une autre partie faisoit des échelles pour escalader les Forts. Ils tenterent d'en prendre un en voulant brûler les portes; mais comme elles étoient de fer, ils ne purent en venir à bout. D'ailleurs, quand ils approchoient des murs, les Espagnols leur jettoient des pots pleins de poudre, ausquels ils avoient attaché des méches ardentes. Plusieurs Avanturiers en furent brûlez; cependant l'avantage qu'ils avoient sur leurs ennemis, c'est que si quelque Espagnol paroissoit à une embrasure, c'étoit toûjours un homme de moins.

Attaque des Forts, résistance des Assiégez.

Pendant que les uns étoient ainsi occupez, les autres travailloient à force pour faire les échelles, qui furent bientôt prêtes. Morgan leur fit dire que s'ils ne vouloient pas se rendre, il alloit faire mettre des échelles portées par les Religieux & par les femmes, & qu'il ne leur donneroit point de quartier. Ils répondirent qu'ils n'en vouloient pas non-plus. Alors Morgan exécuta ce qu'il avoit dit, pendant qu'une partie de son monde prenoit garde aux embrasûres,

brazures, pour empêcher les Eſpagnols de charger leur canon, n'en chargeant aucune piece qu'il ne leur en coûtât 7 ou 8 hommes pour le moins. Il eſt vrai que les Avanturiers, qui n'étoient nullement couverts, perdoient bien du monde.

Les Moines & les femmes portent des échelles pour monter à l'eſcalade.

Ce combat dura depuis la pointe du jour juſqu'à midi : alors les échelles étant prêtes, on les fit porter par les femmes, par les Moines, & par les Prêtres, croyant que quand ceux qui étoient dans les Forts verroient ce ſpectacle, ils ſe rendroient de-peur de bleſſer des gens conſacrez à Dieu : mais ils ne laiſſerent pas de tirer comme auparavant. Les Religieux leur crioient de ſe rendre, leur remontrant que c'étoit leurs freres qu'ils maſſacroient : rien ne les toucha.

Quand on poſa les échelles, ils jetterent une ſi grande quantité de pots à feu, qu'il y eut beaucoup de monde brûlé tant des Eſpagnols même de la Ville, que des Avanturiers. Les échelles étant poſées, quelques Eſpagnols voulurent paroître pour empêcher l'eſcalade, & précipiter du haut-en-bas ceux qui monteroient : Mais ceux des Avanturiers qui ſoûtenoient les aſſail-

lans,

lans, tuerent tous les assiégez qui parurent sur les murailles. Ainsi les assaillans monterent généreusement, munis de grenades, de pistolets, & chacun d'un bon sâbre, & d'un courage plus sûr que tout cela.

Les Avanturiers prennent les Forts d'assaut.

Ils jetterent d'abord quantité de grenades dans le Fort, qui firent un grand effet; puis le sâbre & le pistolet à la main, ils sauterent dedans malgré les Espagnols, qui les repoussoient avec des piques, & en jettoient à la verité quelques-uns de haut-en-bas. Dès que les Espagnols virent que leur canon leur étoit inutile, ils auroient dû se rendre; mais ils n'en voulurent rien faire, particulierement les Officiers, qui contraignirent les Soldats de se battre jusqu'à la fin.

Les Avanturiers se voyoient maîtres du premier Fort, qui paroissoit le plus avantageux, parcequ'il étoit sur une petite éminence, & qu'il commandoit à l'autre, bâti seulement pour défendre l'entrée du port. Cependant il falloit encore le gagner pour faire entrer les Vaisseaux; car ils étoient obligez de séjourner là, à cause de la quantité de blessez qu'ils avoient. Ils allerent donc à l'autre Fort, qui tiroit toûjours; mais

ſans beaucoup d'effet ; & ſommerent le Gouverneur de ſe rendre, l'aſſûrant qu'on lui donneroit quartier. Mais il n'en voulut rien faire non-plus que les autres, & les Flibuſtiers furent obligez de prendre ce Fort de la même maniere que le premier : cependant avec plus de facilité; car le canon de celui-ci leur ſervit ſi bien, que l'autre ne put pas réſiſter long-temps, quoique les Officiers de ce ſecond Fort ſe défendiſſent auſſi vigoureuſement que ceux du premier, & ſe fiſſent tous tuer, dans la vuë qu'il leur étoit plus glorieux de mourir en cette occaſion que ſur un échaffaut. Ce fut ce que le Major Caſtillan répondit à ſa femme & à ſa fille, qui le ſollicitoient de ſe rendre.

Vigoureuſe réſiſtance des Eſpagnols.

Les Avanturiers étant maîtres de ces deux Forts, le reſte ne tint guéres ; le combat fut terminé ſur les trois heures après midi par la victoire qui demeura aux Avanturiers. Ils renfermerent tous les priſonniers dans un des Châteaux, mettant les hommes & les femmes ſéparément, & leurs bleſſez dans un lieu voiſin, avec des femmes eſclaves pour les ſolliciter. Après quoi ceux qui n'étoient point bleſſez commencerent à ſe donner carriere, & à faire débauche

de

de vin & de femmes tant que la nuit dura ; enſorte que s'il étoit ſeulement ſurvenu cinquante Eſpagnols auſſi braves que ceux qui avoient défendu les Forts, ils auroient maſſacré facilement tous les Avanturiers.

Morgan victorieux fait entrer ſes Vaiſſeaux dans le Port.

Le lendemain matin Morgan fit entrer ſes Vaiſſeaux dans le Port, pendant que ſes gens étoient occupez à piller la Ville, & à amaſſer l'argent qu'ils trouvoient dans les maiſons pour l'apporter dans le Fort. Il donna ordre de réparer les débris des Forts, & de remettre le canon en état, afin que s'il venoit quelque ſecours aux Eſpagnols, il pût ſe défendre.

Après qu'ils eurent amaſſé tout ce qu'ils avoient trouvé, ils preſſerent les principaux Bourgeois d'avoüer où leur argent étoit caché. Ceux qui ne vouloient rien dire, & qui peut-être n'avoient rien, furent mis à la gêne ſi cruellement que pluſieurs en moururent, & que d'autres en furent eſtropiez. Les Avanturiers ſe ménagerent ſi peu, & firent dès le premier abord un tel dégât des vivres qu'ils trouverent dans ce petit lieu, à qui la campagne fournit abondamment les choſes néceſſaires à la vie, qu'au bout de quinze

jours mourant de faim, ils se virent contraints de manger les Mules & les Chevaux.

Quelques-uns d'eux alloient à la chasse, pour tuer des Bœufs ou des Vaches qui sont aux environs de cette Ville. S'ils en apportoient quelques-uns, ils les gardoient pour eux, & donnoient de la chair de Mule à leurs prisonniers, qui la trouvoient bonne; car la faim les pressoit tellement, qu'ils eussent mangé des viandes encore plus mauvaises.

Cependant la méchante nourrirure, & l'impureté de l'air, causée par la quantité des corps morts jettez à quartier, & qui n'étoient couverts que d'un peu de terre, causerent bien des maladies parmi les Avanturiers, qui d'abord s'étoient remplis de vin & plongez dans la débauche des femmes; ils mouroient tout-à-coup, & les blessez ne réchapoient guéres.

Différente mort des vainqueurs & des vaincus.

D'un autre côté les Espagnols incommodez, & à l'étroit, s'embarrassoient les uns les autres, & mouroient comme les Avanturiers, mais d'une maniere bien différente; car ceux-ci étoient tuez par l'abondance, & ceux-là par la disette; accoutumez à se nourrir déli-

catement

catement, & à avoir du Chocolat bien préparé deux ou trois fois par jour, ils ſe voyoient réduits non ſeulement à manger un morceau de Mule, ſans pain; mais encore à boire de méchante eau, n'ayant pas le temps ni le moyen de la rendre bonne, en la purifiant à leur ordinaire; car ils la font paſſer au-travers de certaines pierres qu'ils ont pour cet uſage.

A cet égard les Avanturiers ne ſe précautionnoient pas mieux qu'eux. Ils buvoient cette eau telle qu'ils la trouvoient: enfin les uns & les autres preſſez de tant de maux, n'aſpiroient qu'après leur ſéparation. Les Avanturiers ne pouvant plus ſouffrir les incommoditez du pays, & les Eſpagnols ſouffrant infiniment des Avanturiers.

Efforts du Préſident de Panama pour délivrer Puerto-Bello.

Le Préſident de *Panama*, qui avoit eu nouvelle de la priſe de *Puerto-Bello*, tâcha d'amaſſer quelques troupes pour en chaſſer ceux-ci. En effet il s'achemina, dit-on, avec plus de quinze cens hommes pour ſecourir cette Ville: Mais Morgan en ayant eu le vent, fit tenir ſes Navires prêts à mettre à la voile, en cas qu'il eût du deſſous, pour ſe ſauver avec le pillage, qui étoit déja embarqué par ſon ordre.

Un

Un esclave que ses gens avoient pris à la chasse, lui ayant enfin donné avis que le Président de *Panama* venoit, il tint un conseil, où il fut arrêté de ne pas quitter *Puerto-Bello*, qu'on n'eût fait payer la rançon des Forts & de la Ville, qui pourroit monter à une somme aussi considérable que tout ce qu'ils avoient déja. De-plus, afin qu'on ne fût point surpris, on résolut d'envoyer cent hommes bien armez au-devant du Président, & de l'attendre à un défilé où il ne pouvoit passer plus de trois hommes de front. Ce projet fut exécuté, le Président vint; mais il n'avoit pas tant de monde qu'on avoit dit.

Morgan tient conseil.

Les Avanturiers qui l'attendoient l'empêcherent d'avancer. Il ne s'obstina pas beaucoup, & différa jusqu'à ce qu'une partie de son monde, qui étoit demeuré derriere, le joignît. Cependant il envoya un homme vers Morgan, avec ordre de lui dire que s'il ne sortoit au plûtôt de la Ville & des Forts, il marchoit avec deux mille hommes de renfort, & qu'il ne lui donneroit point de quartier. Morgan répondit qu'il ne sortiroit qu'à l'extrémité, & qu'on ne lui eût donné deux cens mille écus pour la rançon de la Ville & des Forts;

Morgan s'oppose au passage des Espagnols.

qu'autrement

qu'autrement il les démoliroit à la barbe du Président.

Il députa donc de son côté deux Bourgeois de *Puerto-Bello* pour traiter avec lui de cette rançon. Le Président avoit envoyé à Carthagene demander une Flotte dans le dessein de venir par mer assiéger Morgan, pendant qu'il l'amuseroit en faisant composer les Bourgeois de *Puerto-Bello* avec lui, sans toutefois rien exécuter. Mais comme ordinairement les Espagnols ne font pas grande diligence, & que Morgan le serroit de près, les Bourgeois furent obligez de lui répresenter qu'il valoit mieux terminer promptement avec ces gens-là; qu'il falloit que ce fussent des Diables, vû l'ardeur avec laquelle ils avoient pris leurs Forts malgré toute la résistance qu'on avoit pû faire; puisque tous les Officiers s'étoient fait tuer par desespoir, voyant que si peu de gens les contraignoient à rendre des Forts qu'en toute autre occasion ils auroient pû disputer à dix fois plus de monde & de forces.

Secours de Carthagene pour investir Morgan.

Remontrance des Espagnols au Président.

Tout bien consideré, le Président leur donna la liberté de faire ce qu'ils jugeroient à propos. Ils composerent donc avec Morgan, & accorderent que

dans

dans quatre jours ils lui donneroient cent mille écus pour la rançon des Forts, des priſonniers & de la Ville; ce qu'il accepta pourvû qu'ils ne manquâſſent point à leur parole. Le Préſident de *Panama*, nommé *Dom Juan Perez de Guſman*, homme de grand eſprit, & fort expérimenté dans les armes, & qui avoit commandé en Flandre en qualité de Meſtre de Camp, étoit ſurpris d'entendre parler des exploits de ces gens-là, qui ſans autres armes que leurs fuſils, avoient pris une Ville où il auroit fallu employer du canon, & faire un ſiége dans toutes les formes.

Etonnement du Préſident de Panama.

Raffraîchiſſemens qu'il envoye à Morgan.

Il envoya à Morgan quelques rafraîchiſſemens, & lui fit demander de quelles armes ſes gens ſe ſervoient pour exécuter des entrepriſes de cette nature, & y réüſſir comme ils faiſoient. Auſſitôt Morgan prit le fuſil d'un des François qui étoit dans ſa troupe, & l'envoya au Préſident. J'ai déja dit que ces fuſils ſont faits en France, qu'ils ont quatre pieds & demi de canon, & qu'ils tirent une balle de ſeize à la livre; la poudre dont on les charge eſt faite exprès, & ces armes ſont fort juſtes.

Le Préſident fut réjoüi de les voir, &

ſatisfait

ſatisfait de la civilité de Morgan, qu'il n'avoit pas crû s'étendre juſqu'à ce point, il le fit remercier & loüer de ſa valeur, diſant que c'étoit dommage que des gens comme eux ne fuſſent pas employez à une juſte guerre au ſervice d'un grand Prince; & dans le même temps on lui préſenta de ſa part une bague d'or enrichie d'une fort belle Emeraude. Morgan ordonna à celui de qui il la recevoit, de remercier le Préſident, & de lui dire que pour le ſatisfaire il lui avoit envoyé une de ſes armes, & que dans peu, pour le réjoüir encore, il lui feroit voir dans ſa Ville même de *Panama* l'adreſſe avec laquelle il s'en ſervoit.

Eſpagnols payent leur rançon en barres d'argent.

Cependant les Bourgeois de *Puerto-Bello* laſſez du trop long ſéjour des Avanturiers, apporterent avant le temps preſcrit la rançon de la Ville, des Forts & des priſonniers, qu'ils payerent en belles barres d'argent. Les Avanturiers ayant reçu cette rançon, ne tarderent guéres à décamper, & s'embarquerent au plûtôt, ſans faire d'autre mal que d'encloüer les canons des Forts, de-peur que les Eſpagnols ne tiraſſent après eux; ainſi ils quitterent *Puerto-Bello*, & firent route pour l'Iſle de

de *Cuba*, où ils arriverent huit jours après, & partagerent le butin selon la maniere accoutumée.

Ils trouverent qu'ils avoient en or & en argent, tant monnoyé que travaillé, & en joyaux, qui n'étoient pas estimez le quart de ce qu'ils valoient, deux cens soixante mille écus, sans compter les toiles, soyes & autres marchandises qu'ils avoient prises dans la Ville, dont ils faisoient peu de cas; car ils n'estiment que l'argent, & lorsqu'ils ont fait une prise, quand elle seroit la plus riche du monde, à moins qu'il n'y ait de l'argent ils ne l'estiment pas. Ayant ainsi partagé le butin, ils allerent à la Jamaïque, où ils furent magnifiquement reçus, surtout des Cabaretiers, qui profiterent le plus avec eux.

Valeur du butin fait à Puerto-Bello.

CHAPITRE V.

Nouveau dessein de Morgan. Prise de Marecaye.

LES Avanturiers passent bien-tôt de l'abondance à la disette. Ceux-ci qui ne dégénéroient en rien des autres, après avoir dissipé tout leur argent dans la

la débauche, ne penſerent plus qu'à retourner en courſe pour en acquérir de nouveau. Morgan à qui il avoit auſſi manqué, parcequ'il n'étoit pas meilleur ménager qu'eux, & qu'il avoit beſoin de faire une plus grande dépenſe, ſongea à quelque nouvelle entrepriſe pour s'enrichir. Dans ce deſſein il ordonna à tous les Avanturiers qui avoient des Vaiſſeaux à la côte de Saint Domingue, de venir le joindre à *l'Iſle à la Vache.*

Il donna ce rendez-vous dans la vûë d'avoir des François dans ſa Flotte, & d'en former une conſidérable, afin d'attaquer quelque forte Place, où il pût avoir aſſez d'argent pour ſe retirer & vivre plus tranquille, & plus à ſon aiſe qu'il n'avoit fait juſqu'alors. Il donna ordre même à quelques Anglois d'avertir les Avanturiers de la Tortuë, que s'ils vouloient le joindre il les recevroit bien, & qu'ils ſeroient traitez comme les autres, voulant abſolument prévenir toutes les mauvaiſes intelligences qui pourroient naître entre l'une & l'autre Nation.

Les François voyant que Morgan réüſſiſſoit dans ſes entrepriſes, & qu'il ne revenoit jamais ſans butin, eurent de l'eſtime pour lui, quoiqu'intéreſſée;

plusieurs se rendirent au lieu qu'il leur avoir marqué. Les autres se disposerent à le joindre, & travaillerent au plus vîte à racommoder leurs Bâtimens, pendant qu'une partie de l'Equipage étoit occupé à la chasse, afin de saller de la viande pour ravitailler les Vaisseaux jusques à ce que l'on pût arriver en quelque lieu Espagnol, où l'on en trouvât avec moins de peine.

Morgan forme une Flotte considérable.

Peu de temps après Morgan se trouva au rendez-vous, où deux Vaisseaux François l'avoient déja prévenu; il leur témoigna beaucoup d'affection, & leur promit de les protéger, & de bien vivre avec eux. Dans ce même temps un Bâtiment de Saint Malo, nommé *le Cerf volant*, arriva à l'Isle à la Vache. Il avoit passé en Amerique dans le dessein de traiter avec les Espagnols. Comme il n'avoit pû y réüssir, il s'étoit armé en course, & avoit pris sur son Navire plusieurs Avanturiers de la Tortuë.

Ce Bâtiment, accompagné d'une Barque longue, étoit monté de vingt-deux pieces de canon, & de huit berges de fonte. Il avoit déja fait quelques courses vers la côte de terre ferme, & attaqué un Navire Genois appartenant aux *Grilles.* C'est une Compagnie de Genois qui

qui ont ſeuls le trafic des Negres dans les Indes du Roi d'Eſpagne. Le Genois mieux monté, ayant quarante-huit pieces de canon, avec des munitions en abondance, s'étoit défendu, & avoit obligé le *Maloüin* à ſe retirer; il arriva donc à cette côte, pour réparer le dommage que l'autre lui avoit fait.

Morgan voyant que ce Bâtiment étoit capable de quelque choſe, fit ce qu'il put pour perſuader le Capitaine Maloüin de ſe joindre à lui. Mais comme ce Capitaine ne ſçavoit pas bien la méthode de traiter avec ces gens de l'Amerique, qui eſt différente de celle des peuples de l'Europe, il vouloit faire d'autres conditions que celles qu'on obſerve dans ce pays-là. Il n'y réüſſit donc point, & perſiſta à retourner à la Tortuë pour prendre quelques marchandiſes qu'il y avoit laiſſées, & repaſſer enſuite en France.

Les Avanturiers François qui étoient ſur ſon bord voyant cette réſolution, débarquerent & ſe joignirent aux Anglois. Quelques-uns qu'il avoit irritez, les traitant impérieuſement & comme des Matelots, réſolurent de s'en venger pendant que l'occaſion s'en préſentoit. Pour cela ils dirent à Morgan

que ce Capitaine avoit pillé un Anglois en mer, & que de-plus il avoit une Commiſſion Eſpagnole pour prendre ſur les Anglois.

Plainte contre un Maloüin.

Il étoit vrai que s'étant trouvé en néceſſité de vivres, il avoit rencontré un Bâtiment Anglois qui en avoit, & qu'il s'en étoit accommodé après avoir donné un billet payable à la Jamaïque, ou à la Tortuë.

Pour ce qui étoit de la Commiſſion Eſpagnole, comme il avoit été moüiller dans le port de *Baracoa*, à la bande du Nordeſt de l'Iſle de *Cuba*, il fit ſemblant de traiter avec les Eſpagnols; & pour mieux couvrir ſon jeu, il dit qu'il venoit demander un paſſeport au Gouverneur, afin de prendre ſur les Avanturiers Anglois de la Jamaïque, qui faiſoient une guerre injuſte aux Eſpagnols : ce qu'il obtint facilement.

Diſſimulation de Morgan.

Morgan avoit écouté tout ceci fort volontiers, & étoit dans le deſſein de joüer un tour au Maloüin, & de ſe mettre en poſſeſſion de ſon Bâtiment; mais il diſſimula juſqu'à ce que l'occaſion ſe préſentât; car il n'oſoit rien entreprendre, craignant que les François ne l'en empêchaſſent. Il les preſſentit, pour connoître s'ils ne prendroient point le parti du Maloüin.

Pendant

Pendant ce temps-là le Gouverneur de la Jamaïque envoya vers Morgan un Bâtiment qui venoit de la nouvelle Angleterre, monté de trente-six pieces de canon, & de trois cens hommes. Ce Navire se nommoit *Hakts Vvort*, & appartenoit au Roi d'Angleterre, qui l'avoit donné pour un temps au Capitaine qui le commandoit. Ce Capitaine venoit dans le dessein de se joindre à Morgan, & de faire le voyage avec lui. Morgan, à l'arrivée de ce Vaisseau, ne garda plus de mesures pour attaquer le Maloüin; il s'en saisit, & fit le Capitaine & tous les Officiers prisonniers, le prenant comme un voleur qui avoit pillé un Bâtiment Anglois, & comme un ennemi chargé d'une Commission pour prendre sur les Anglois. Dans ce même temps le Bâtiment que le Maloüin avoit pillé, selon ce que disoient les Anglois, arriva aussi, & se plaignit à Morgan. Le Maloüin se défendoit sur ce qu'il lui avoit donné un billet; malgré tout cela Morgan le retint prisonnier.

Quelques jours s'étant passez, Morgan assembla tous les Capitaines des Vaisseaux Avanturiers, pour tenir conseil au sujet de la Place qu'on attaque-

roit, voir quelles forces on voit, de quoi on étoit capable, & pour combien de temps on avoit de vivres. Pendant qu'on tenoit conseil, on buvoit à la santé du Roi d'Angleterre, & à celle du Gouverneur de la Jamaïque. Si les Capitaines se réjoüissoient dans la Chambre, les autres en faisoient autant sur le Tillac, & jusqu'aux Canoniers, tout étoit pris de vin. Il arriva par je ne sçai quel malheur que le feu se mit aux poudres, & le Navire sauta avec le monde qui étoit dessus.

Etranges fracas. Comme les Navires Anglois ont leurs soutes à poudre sur le devant, au-lieu que les autres Nations les ont sur le derriere, ceux qui étoient dans la Chambre n'eurent d'autre mal que celui de se trouver à l'eau sans sçavoir comment la chose étoit arrivée; mais tout le menu peuple fut perdu, & il y eut plus de trois cens cinquante hommes de noyez. Le Capitaine Maloüin & ses Officiers se sauverent aussi; car ils étoient avec les Officiers dans la Chambre. Quelques Anglois accuserent les François de l'Equipage du Maloüin de ce desordre; on s'assûra de son Navire mieux qu'auparavant, & on ne tarda guéres à l'envoyer à la Jamaïque, pour le faire adjuger

juger de bonne priſe, menaçant ourre cela le Capitaine de le faire pendre.

Les Flibuſtiers furent quelque temps occupez à pêcher les corps de leurs compagnons, non pas pour les enterrer; mais parceque la plûpart avoient des bagues d'or aux doigts, comme c'eſt la mode parmi cette Nation.

Morgan, malgré cette fâcheuſe diſgrace, ne laiſſa pas de perſiſter dans ſon entrepriſe; il fit la revûë de ſa Flotte, qu'il trouva forte de quinze Vaiſſeaux, & de neuf cens ſoixante hommes, tant François qu'Anglois, tous vieux Avanturiers, qui avoient déja fait ce métier pluſieurs années. On tint encore conſeil, pour déliberer ſur la Place qu'on attaqueroit, & il fut conclu qu'on monteroit le long de la côte juſqu'à l'Iſle de *Saone*, qui eſt à la pointe de l'Orient de l'Iſle de Saint Domingue. Ce fut là le lieu du rendez-vous, en cas que quelque Vaiſſeau s'écartât de la Flotte, afin de la pouvoir rejoindre en ce lieu avant qu'elle fût partie; & en càs qu'elle le fût, on devoit laiſſer un billet enfermé dans un flacon enfoncé en terre, marqué d'une certaine figure qui apprendroit le rendez-vous général.

Départ de Morgan : rendez-vous.

Toutes ces mesures étant prises, Morgan mit à la voile, & navigea le long de la côte de l'Isle de Saint Domingue, jusqu'au Cap de *Beata*, ou *Lobos :* mais il trouva les vents & les courans si contraires, qu'il ne put jamais doubler ce Cap, quelque effort qu'il fit. Cependant après avoir demeuré là quelque temps, les vivres commençoient à manquer. Morgan dit à ses gens qu'il falloit faire tout ce qu'on pourroit pour doubler le Cap; il ordonna à ceux qui ne pourroient pas le doubler, d'attendre l'occasion ; & à ceux qui le pourroient, d'aller toujours attendre les autres dans la Baie d'*Ocoa*, qui n'est pas éloignée de ce Cap.

Il donna ce rendez-vous, afin que les Vaisseaux qui n'avoient point de vivres en pussent prendre, parcequ'il se rencontre là une grande quantité de bestiaux. Il avertit ceux qui seroient arrivez les premiers, d'en faire bonne provision, pour en donner aux autres lorsqu'ils les auroient joints. Après toutes ces précautions, Morgan & sa Flotte firent de nouveaux efforts pour doubler le Cap, & ils réussirent ; car le temps s'étant modéré un peu lorsqu'ils furent sous voile, ils doublerent tous.

Sur

Sur le ſoir on vit un Navire, à qui on donna la chaſſe pour le reconnoître; mais il ſembloit venir de plein gré au-devant de ſes amis, car il approchoit à meſure qu'on alloit à lui, & il mit pavillon Anglois. Il venoit d'Angleterre, & alloit à la Jamaïque. Six ou ſept Vaiſſeaux de la Flotte demeurerent auprès de lui pour acheter de l'eau de vie. Le temps étant toûjours beau, ils ne quitterent point ce Bâtiment; mais le lendemain ils furent bien ſurpris lorſqu'ils ſe virent ſéparez de leur Général, & celui-ci ne le fut pas moins, quand il s'apperçut qu'il lui manquoit ſept Vaiſſeaux. Il entra dans la Baie *d'Ocoa* pour les attendre. Le temps devint ſi mauvais, qu'il fut obligé de ſéjourner dans cette Baie plus qu'il n'auroit voulu.

Il donna ordre aux Equipages des Vaiſſeaux qui étoient demeurez avec lui, de ne point toucher à leurs vivres, & d'envoyer tous les matins huit hommes de chaque Equipage, qui feroient un corps de ſoixante & quatre hommes, afin d'aller chaſſer, & d'apporter de la viande pour nourrir la Flotte. Il forma encore une Compagnie, qui devoit deſcendre tous les jours à terre, &

un Capitaine de chaque Vaiſſeau étoit obligé à ſon tour d'aller à la tête, pour la ſureté des Chaſſeurs; parcequ'il y avoit du danger, & que ce lieu n'étoit guéres éloigné de la Ville de Saint Domingue; outre que l'on rencontroit quantité de Boucaniers ou Chaſſeurs Eſpagnols, qui ſont très-bons Soldats, & que les Avanturiers appréhendent fort.

Les Eſpagnols n'étant pas en grand nombre pourlors en cet endroit, n'oſerent rien entreprendre contre leurs ennemis; ils ſe contenterent de chaſſer leurs bêtes dans les bois, de-peur qu'on ne les tuât. Cependant comme les Avanturiers avoient beſoin de vivres, ils mettoient bas tout ce qui ſe préſentoit à eux, ânes ou chevaux, tout les accommodoit; car ils ne ſont pas fort difficiles, mangeant tout ce qu'ils trouvent. Ils ne laiſſoient pas d'avancer tous les jours dans le pays, & parvinrent à la fin juſqu'au lieu où les Eſpagnols avoient chaſſé leurs bêtes. Ceux-ci voyant que les Avanturiers détruiſoient tout, allerent trouver le Préſident de Saint Domingue, dont ils obtinrent du ſecours; il leur accorda deux Compagnies de Soldats de ſa Garniſon, qui ſe mirent

Les Eſpagnols découvrent les Avanturiers.

mirent en embuſcade ſur le lieu où les Avanturiers devoient paſſer pour aller à la chaſſe.

Certains Mulâtres étoient venus vers le bord de la mer où les Flibuſtiers deſcendoient ordinairement ; ils firent feinte de chaſſer avec empreſſement un petit nombre de bêtes. Les Anglois ne manquerent pas de courir après ; mais ces Mulâtres étant plus avancez qu'eux, ne purent être joints que fort près de leur embuſcade, d'où il ſortit deux Eſpagnols avec une petite banderolle blanche, pour marquer qu'ils vouloient parler. Les Avanturiers leur permirent d'avancer, & firent auſſi avancer deux hommes. Les Eſpagnols les prierent de ne pas tuer leurs Vaches, parcequ'ils en dépeuploient le pays, leur offrant de leur donner des bêtes s'ils en avoient beſoin. Les Avanturiers leur répondirent de bonne foi, que s'ils vouloient en donner on les leur payeroit, qu'on leur donneroit un écu & demi pour la viande de chaque animal, & qu'ils pourroient profiter du cuir & du ſuif. Après avoir ainſi traité, les Eſpagnols ſe retirerent.

Les Mulâtres attirent les Avanturiers dans une embuſcade.

Ils étoient ainſi venus parler aux Avanturiers pour les amuſer juſqu'à ce

qu'ils euſſent fait avancer leurs Soldats; parceque dans ce lieu-là même rien ne paroiſſoit plus aiſé que de les défaire. Afin de les mieux perſuader ils firent paroître quelques bêtes, & au moment que les Avanturiers ne ſe défioient de rien, ils ſe virent tout d'un coup entourez des Eſpagnols, qui fondirent ſur eux; ils croyoient les tailler en pieces; mais en un inſtant les Avanturiers firent face, & ſe mirent en une telle poſture qu'ils pouvoient tirer de tous côtez ſur les Eſpagnols qui n'oſoient approcher. Cependant les Avanturiers ſe battoient en retraite, & tâchoient de gagner le bois, craignant d'être accablez par le grand nombre de ceux qui pourroient ſurvenir.

Les Avanturiers ſe battoient en retraite.

Alors les Eſpagnols remarquant quelque timidité dans leurs ennemis, voulurent profiter de l'occaſion, & commencerent à avancer ſur eux: ils furent très-mal reçus, & en un moment on leur tua bien du monde. Les Avanturiers au-contraire voyant qu'il ne tomboit perſonne des leurs, prirent courage, & crierent aux Eſpagnols qu'ils ne mettoient point de bales dans leurs mouſquets, ou bien qu'ils tiroient en l'air. Cette bravade leur coutâ cher, les Eſpagnols

Bravade qui coûte cher.

Eſpagnols qui au commencement, pour ne les pas faire languir, viſoient à leur tête, ne viſerent plus qu'à leurs jambes; ſi-bien qu'ils furent obligez de ſe retirer dans une petite touffe de bois voiſine, où les Eſpagnols n'oſerent les aller attaquer.

Les Avanturiers enleverent le plus promptement qu'ils purent les morts & les bleſſez qui étoient demeurez ſur la place où s'étoit donné le combat. Cependant une petite troupe d'Eſpagnols vint au lieu où avoient été les Anglois, & ils y en rencontrerent deux de morts. Ils ſe mirent à percer ces deux cadavres avec leurs épées, lorſque les Avanturiers qu'ils croyoient être bien loin, firent une décharge, & en tuerent ou bleſſerent la plus grande partie. Décharge imprévuë.

Les Eſpagnols s'étant retirez, les Avanturiers ſe retirerent auſſi, & tuerent chemin faiſant quelques bêtes qu'ils porterent à bord. Le ſoir ils arriverent à leurs Vaiſſeaux, & rendirent compte de leur avanture au Général Morgan, qui à l'heure même tint conſeil, & le lendemain à la pointe du jour mit 200 hommes à terre choiſis de chaque Equipage, & bien armez, pour aller aux ennemis; il marcha à leur tête juſqu'au Réfléxion des Eſpagnols.

lieu

lieu où le combat s'étoit donné le jour précédent ; mais les Eſpagnols, qui s'étoient défiez de l'affaire, avoient décampé, & emmené avec eux toutes les bêtes : car ils avoient appris à leurs dépens que de chaſſer des Bœufs, comme ils avoient fait vers les Avanturiers pour les attirer dans leurs embuſcades, c'étoit une manœuvre très avantageuſe à leurs ennemis, & très-préjudiciable à eux-mêmes ; puiſqu'àprès avoir perdu tout à la fois, & leurs hommes & leurs bêtes, ils avoient encore la douleur de donner dequoi vivre à ceux qui en vouloient également à leurs biens & à leur vie.

Morgan & ſes gens pénétrerent plus avant ; mais n'ayant trouvé que des maiſons abandonnées qu'ils brûlerent, ils revinrent à leurs Vaiſſeaux. Le lendemain Morgan tint conſeil pour déliberer s'il n'iroit point piller le *Bourg de Aſſo* ; mais comme on jugea que c'étoit une expédition de peu d'importance, & que l'on y pourroit perdre beaucoup de monde, on trouva qu'il valoit mieux ſe reſerver pour quelque bonne occaſion. Morgan ennuyé d'être en ce lieu ſans rien faire, & de ce que le reſte de ſa Flotte ne venoit point, jugea qu'ils

s'étoient

s'étoient rendus à l'Isle de la *Saone*, où comme j'ai déja dit, il leur avoit donné rendez-vous. Il mit donc à la voile, & navigea le long de cette côte, donnant l'allarme aux Espagnols, qui croyoient qu'il alloit attaquer *Saint Domingue*, Ville Capitale de l'Isle.

Après quelques jours de navigation il arriva au rendez-vous, & ne trouva personne, non-plus que dans la *Baye d'Ocoa*; il résolut de les attendre encore huit jours, & pendant ce temps-là il envoya cent cinquante hommes pour faire une descente dans la riviere d'*Alta Gracia*, & chercher des vivres pour sa Flotte qui en avoit besoin. Tout son monde s'embarqua dans une Bellandre & dans des Canots; on alla de nuit, afin de descendre à terre au point du jour surprendre les Espagnols, faire quelque prisonnier de conséquence, & en tirer une forte rançon. Mais l'allarme étant par toute la côte, & les Espagnols sur leurs gardes, cette entreprise fut inutile. Allarme des Espagnols.

Les Avanturiers voyant les choses en cet état, se retirerent sans rien risquer. Morgan cependant étoit en peine de sçavoir ce que le reste de sa Flotte étoit devenu, & ne pouvant plus attendre faute de vivres, il tint conseil sur ce Inquiétude de Morgan.

qu'on

qu'on devoit faire. Chacun fut d'avis d'aller attaquer quelque Place avec ce qu'on étoit de monde, qui conſiſtoit en cinq cens hommes.

Propoſition d'un Avanturier.

Pierre le Picard, fameux Avanturier, fit la propoſition d'attaquer *Maracaïbo*, où il avoit déja été avec l'Olonois; il dit qu'il ſerviroit lui-même de Pilote pour faire entrer tous les Vaiſſeaux ſur la Barre, & de guide pour conduire ſes compagnons par terre. Il fit voir la facilité qu'il y avoit à prendre cette Place, où l'on trouveroit aſſez de bien pour enrichir toute la Flotte. Morgan l'eſtimoit à cauſe qu'il parloit fort bon Anglois, & tout le monde fut charmé de ſa propoſition. Enfin la réſolution priſe on fit à l'ordinaire la Chaſſe-partie, où on inſéra qu'en cas que le reſte de la Flotte vînt à ſe joindre avant qu'on eût pris quelque Fortereſſe, elle ſeroit reçuë à partager comme les autres.

Tout étant ainſi concerté, on laiſſa un billet dans un pot, enfoüi en terre, comme j'ai déja dit, afin que ſi les derniers venoient ils ſçuſſent où étoient les premiers. Morgan avec ſa Flotte leva l'ancre, & prit la route de terre ferme; c'eſt-à-dire, du continent. Après quelques jours de navigation il arriva à l'Iſle

d'*Oruba*,

d'*Oruba*, ou il moüilla pour prendre de l'eau & quelques rafraîchiſſemens.

J'ai deja parlé de cette Iſle; il ſuffira donc de dire que Morgan y ſéjourna vingt-quatre heures pour y prendre de l'eau & de la viande de chévre qu'on a des Indiens à bon marché; car pour un écheveau de fil ils donnent une chévre graſſe, que vingt hommes affamez ne pourroient pas manger.

Après ce ſéjour la Flotte leva l'ancre, & le lendemain matin elle arriva à la vûë des petites Iſles qui ſont à l'embouchure du Lac de *Maracaïbo*, où elle fut découverte de la Vigie qui eſt ſur une de ces petites Iſles de même nom. Cette Vigie ne manqua pas d'avertir les Eſpagnols, qui eurent le temps de ſe préparer; car il fit calme, & la Flotte ne put arriver à la Barre qui eſt l'entrée du Lac, que ſur les quatre heures après midi. Auſſi-tôt tout le monde s'embarqua dans des Canots pour aller prendre ce *Fort de la Barre*, où les Eſpagnols faiſoient entendre qu'ils avoient du canon; car ils ne ceſſoient point de tirer, quoique les Avanturiers fuſſent éloignez de plus de deux lieuës.

Les Avanturiers deſcendent à terre au bruit du canon des ennemis.

Il étoit néceſſaire de prendre ce Fort, parcequ'il falloit que les Vaiſſeaux le

rangeassent pour entrer dans le Lac. Les Flibustiers étant à terre, Morgan les exhorta à ne point lâcher pied; car on croyoit que les Espagnols se défendroient bien; ils faisoient des préparatifs, ayant brûlé plusieurs loges autour du Fort, & ils tiroient incessamment du canon.

Ils approchent d'un Fort: ce qu'ils y trouvent.

Sur les six heures du soir les Flibustiers approcherent du Fort, qui avoit cessé de tirer; mais ils furent surpris de ne voir personne, car ils s'attendoient d'y recevoir une belle salve. Ils crurent que les Espagnols avoient mis des méches pour les surprendre, & faire joüer quelque mine. On détacha du monde pour s'en assûrer, & l'on trouva qu'il y avoit quantité de méche allumée, & de poudre répanduë, dont la trace alloit jusqu'au Magasin: c'étoit un malheur qu'il falloit éviter, & chacun arriva assez à temps pour le prévenir.

Le Fort n'étoit proprement qu'une redoute de cinq toises de haut, de six de long, & de trois de large; le parapet en pouvoit avoir une: au-dessus il paroissoit un pavillon formant une espece de Corps-de-garde, qui n'étoit pas encore achevé, & au-dessous une cave ou magasin à poudre, où l'on en trouva bien deux mille livres pour le canon,

& mille

& mille pour le mousquet, avec quatorze pieces en batterie, tirant 8, 12 & 24 livres de balle, outre des grenades, des pots-à-feu, quatrevingt mousquets, trente piques & autant de bandoulieres. On montoit sur cette redoute par le moyen d'une échelle de fer, qu'on tiroit après soi lorsqu'on étoit monté.

Quand on eût tout visité, on fit abbattre le parapet de la redoute, on encloüa le canon qu'on jetta du haut en bas, & on en brûla les affuts. Cela se fit toute la nuit, afin de ne pas perdre de temps, & de n'en point donner aux Espagnols, qu'on croyoit vouloir se sauver de *Marecaye*, à cause qu'ils n'avoient pas tenu bon dans la redoute. A la pointe du jour on fit entrer les Bâtimens dans le Lac, & tout le monde se rembarqua pour aller à *Marecaye*, où avec toute la diligence qu'on put faire on n'arriva que le lendemain.

On se rembarque pour Marecaye.

La Flotte étant devant la Ville, on vit paroître quelques Cavaliers qui firent juger qu'on se défendroit, & que les Espagnols s'étoient fortifiez. On résolut donc d'aller moüiller proche d'un lieu un peu découvert, & d'y mettre le monde à terre. La Flotte en mouillant faisoit des décharges de canon dans un

petit

petit bocage qui étoit là, en cas qu'il y eût quelques embuſcades; après quoi on mit le monde à terre à la faveur du canon, qui tiroit toûjours quoiqu'on ne vît perſonne.

Cela étant fait, on partagea tous les Soldats en deux bandes, afin d'attaquer les ennemis par deux différens endroits, & de les embaraſſer par ce moyen : mais cela ne fut aucunement néceſſaire; car on entra dans la Ville ſans trouver aucune réſiſtance, ni même perſonne, excepté quelques pauvres Eſclaves qui ne pouvoient marcher, & des malades dans l'Hôpital. On ne trouva même rien dans les maiſons; car en trois jours de temps ils avoient emporté leurs marchandiſes & leurs meubles; à peine y trouvoit-on dequoi vivre. Il n'y avoit ni Vaiſſeau ni Barque dans le Port, tout s'étoit ſauvé dans ce Lac, qui eſt fort vaſte & fort profond. On y fit entrer les Vaiſſeaux vis-à-vis d'un petit Fort en forme de demi-lune, où l'on peut mettre ſix pieces de canon : il y en avoit déja quatre de fer.

Il entre dans la Ville, qu'il trouve abandonnée.

Dès ce même jour on détacha cent hommes pour aller en parti; ils revinrent le ſoir avec pluſieurs priſonniers, & quantité de chevaux chargez de bagage.

gage. Parmi ces priſonniers il y avoit des hommes & des femmes, qui n'avoient pas l'apparence d'être riches. On leur donna la gêne, afin qu'ils indiquaſſent quelqu'un qui eût caché ſon argent. Il y en eut qui promirent de faire prendre du monde, diſant qu'ils ſçavoient un homme qui en avoit de caché, & l'endroit où il étoit : mais comme ils marquerent pluſieurs endroits, on fut obligé de faire deux partis, qui allerent dès la même nuit à cette recherche.

L'un des deux revint le lendemain au ſoir avec beaucoup de bagage, & l'autre fut deux jours abſent par la faute du priſonnier qui les conduiſoit, & qui dans l'eſpérance de ſe ſauver lorſqu'il ſeroit à la campagne, menoit ce parti dans des païs inhabitez, & même inconnus, d'où il eut mille peines à ſe retirer.

Il envoye pluſieurs partis après les fugitifs.

Quand les Flibuſtiers virent que cet homme ſe moquoit d'eux, ils le pendirent à un arbre, & en revenant ils trouverent un *Hatos*, où ils ſurprirent du monde qui avoit été chercher de la viande pendant la nuit, afin de vivre le jour cachez dans les bois. C'étoient des Eſclaves à qui on donna la gêne pour ſçavoir où étoient leurs Maîtres.

Un d'entr'eux souffrit tous les tourmens imaginables sans vouloir rien dire, jusques-là qu'il se fit hacher en pieces tout vif sans rien confesser. L'autre souffrit beaucoup aussi, quoiqu'avant que de lui donner la gêne on lui eût promis la liberté: mais il n'en fit point de cas. A la fin on résolut de lui en faire autant qu'à son camarade, dont il voyoit les morceaux devant lui qui palpitoient encore. Alors il avoua tout, & dit qu'il meneroit la compagnie dans le lieu où étoit son Maître: ce qu'il fit, le Maître fut pris avec trente mille écus en vaisselle d'argent. On l'amena à la Ville.

Ces partis continuerent ainsi pendant huit jours de temps, durant lesquels ont fit un assez bon nombre de prisonniers, à qui on donnoit la gêne, & qui disoient tous d'une commune voix qu'ils étoient pauvres, & que les riches s'étoient sauvez à Gibraltar: ce qui ne faisoit point douter aux Avanturiers, qu'ils ne trouvassent là autant de résistance que l'Olonois en avoit trouvé trois ans auparavant.

Le Capitaine Picard, qui étoit le guide des Avanturiers, pressa Morgan d'aller à *Gibraltar* avant que les Espagnols eussent fait venir du secours de *Merida*.

Morgan y conſentit, & huit jours après qu'on eût pris poſſeſſion de *Marecaye*, on fit embarquer le pillage, les priſonniers, & tout le monde pour aller à *Gibraltar*.

On croyoit bien y trouver à qui parler, & chacun avoit déja fait ſon Teſtament; car ayant appris de quelle maniere ces gens s'étoient défendus la premiere fois, on croyoit qu'ils n'en feroient pas moins encore, puiſqu'ils avoient abandonné le *Fort de la Barre* & la Ville de *Marecaye;* mais auſſi la conſolation des Flibuſtiers étoit que ceux qui en échaperoient, auroient dequoi faire bonne chére à leur retour à la Jamaïque.

La mort n'entre jamais pour rien dans leurs réfléxions, ſurtout quand ils eſperent faire un grand butin; pourvu qu'il y ait dequoi piller, ils ſe battent comme des lions, ſans ſe ſoucier d'aucun péril, comme nous le verrons dans la ſuite. Ils arriverent en peu de jours à Gibraltar, où Morgan fit deux priſonniers, dans le deſſein de les envoyer au Gouverneur, pour lui ſignifier que s'il ne rendoit pas le Bourg de bonne volonté, on ne lui feroit aucune grace.

Le Capitaine Picard qui avoit déja été

été là, & qui sçavoit les endroits périlleux, fit descendre son monde à un demi-quart de lieuë du Bourg, & marcha au-travers des bois pour prendre les Espagnols par derriere, en cas qu'ils se fussent retranchez dans le Bourg, comme ils avoient fait quand l'Olonois les prit. Cependant les Espagnols tiroient beaucoup de canon, ce qui faisoit d'autant plus croire qu'ils étoient sur la défensive.

Enfin quand on eût gagné le derriere, on trouva aussi peu de difficulté à entrer dans le Bourg, qu'on avoit fait dans *Marecaye*, quoiqu'à la verité ils eussent eu le dessein de se retrancher. Mais ou ils n'eurent pas assez de temps, ou ils ne se crurent pas assez forts pour pouvoir résister. Ils abandonnerent donc tout, & se contenterent de faire quelques barricades sur les chemins, où ils avoient porté du canon en cas qu'ils eussent été suivis de trop près en faisant retraite.

Morgan & ses gens entrerent de cette maniere dans le Bourg, aussi paisiblement qu'ils avoient fait dans les autres Places. Aussi-tôt on songea à se poster, & à former un parti pour faire quelques prisonniers. On en envoya

un

un de cent hommes dès ce même jour avec le Capitaine Picard, qui sçavoit le chemin, & qui valoit autant qu'un guide.

Avanture d'un homme pris par les Anglois.

Les Anglois trouverent dans ce Bourg un Espagnol assez bien couvert, ce qui leur fit juger que c'étoit un homme riche & de condition. On lui demanda où étoit allé le monde de Gibraltar, il dit qu'il y avoit un jour qu'ils étoient tous partis; mais qu'il ne leur avoit point demandé où ils alloient, & que cela ne lui importoit point. On le pressa de dire s'il ne sçavoit pas où étoient les moulins à sucre, il répondit qu'il en avoit vu plus de vingt en sa vie; on s'enquit encore de lui où l'argent des Eglises étoit caché, il répondit qu'il étoit dans la Sacristie de la grande Eglise, & les y mena, leur fit voir un grand coffre où il prétendoit l'avoir vû; & comme on n'y trouva rien, il leur dit qu'il ne sçavoit pas où on l'avoit mis depuis.

Toutes ces choses faisoient assez voir que cet homme étoit fou ou innocent. Cependant plusieurs crurent qu'il faisoit cela pour s'échaper; car les Espagnols sont fins & adroits. On lui donna l'estrapade, pour le faire confesser

qui il étoit, & où étoit ſon argent ; on le laiſſa deux heures ſuſpendu avec des pierres à ſes pieds, qui peſoient autant que tout ſon corps ; deſorte que ſes bras étoient entierement tors. A ces demandes tant de fois réïtérées, il répondit qu'il s'appelloit Dom Sebaſtien Sanchez, que le Gouverneur de *Marecaye* étoit ſon frere ; qu'il avoit plus de cinquante mille écus à lui, & que ſi on vouloit un billet de ſa main, il le donneroit, afin qu'on les prît ſur cet homme, & qu'on le laiſsât aller ſans le tourmenter davantage. Il pria enſuite qu'on le mît hors de cette gêne, ajoutant qu'il enſeigneroit une Sucrerie qu'il avoit. Ils le laiſſerent libre, & l'emmenerent avec eux.

Quand il fut à une portée de mouſquet du Bourg, il ſe tourna vers ceux qui le menoient lié comme un criminel : *Que me voulez-vous*, dit-il, *Meſſieurs ? je ſuis un pauvre homme qui ne vis que de ce qu'on me donne, & je couche à l'Hôpital.* Cela mit tellement ces gens en colere, qu'ils vouloient le pendre. Ils prirent même des feuilles de Palmiſte, qu'ils allumerent, pour le flamber, & brûler ſes habits ſur ſon corps ; ils l'auroient fait, ſi quelques-uns plus pitoyables n'euſſent délivré cet homme de leurs mains.

Le

Le lendemain matin le Capitaine Picard revint avec un pauvre Païsan qu'il avoit pris, & deux filles qui étoient à lui. On donna la gêne à ce bon vieillard, qui dit qu'il meneroit aux habitations; mais qu'il ne sçavoit pas où étoit le monde. Morgan se disposa lui-même pour aller en parti avec trois cens hommes, dans l'intention de ne point revenir qu'il n'eût assez de pillage pour s'en retourner à la Jamaïque. Il prit ce bon vieillard pour guide. Le pauvre homme étoit tellement interdit, qu'il ne sçavoit où il alloit, & prenoit souvent un chemin pour l'autre. Morgan croyant qu'il le faisoit exprès, le fit terriblement battre. Sur le midi il prit quelques Esclaves, dont il se servit pour le conduire, & fit pendre ce vieillard à un arbre, à cause qu'un Esclave avoit dit que ce n'étoit pas là le bon chemin.

Ce même Esclave voulant se venger de quelques mauvais traitemens que les Espagnols lui avoient fait, pria Morgan de lui donner la liberté, & de l'emmener avec lui, sous promesse qu'il lui feroit prendre beaucoup de monde; ce qu'il fit, car avant le soir il découvrit à Morgan plus de dix à douze familles, avec tous leurs biens.

Vengeance d'un Esclave.

Morgan voyant cet Esclave bien intentionné, le mit en liberté, lui ordonna de tuer plusieurs Espagnols, & à ce dessein l'arma d'un sâbre, & lui promit qu'il ne seroit plus Esclave; ce qui l'anima tellement, qu'il fit son possible pour faire prendre tous les Espagnols, quoique la chose fût mal-aisée, parcequ'ils étoient errans dans les bois, & n'osoient demeurer dans les habitations, ni coucher plus de deux nuits en un même endroit, de-peur que quelqu'un des leurs étant pris, ne les découvrît.

Morgan fit ensuite quelques prisonniers, qui lui dirent que vers une grande riviere, à six lieuës de *Gibraltar*, il y avoit un Navire de cent tonneaux, avec trois Barques chargées de marchandises & d'argent appartenant aux Habitans de *Maracaïbo*. Aussi-tôt il détacha cent hommes, & leur donna ordre d'amener le pillage avec les prisonniers au bord de la mer, où étoient les Bâtimens qu'on devoit aller prendre.

Découverte que fait Morgan à la tête d'un parti.

Cependant il se mit avec deux cens hommes à chercher dans les bois les Espagnols, ou plûtôt leur argent. Ce même jour il arriva à une fort belle habitation, & trouva du monde caché dans un bois voisin, où étoit entr'autres un vieux

vieux Portugais avec un autre homme plus jeune. Le vieillard âgé de plus de ſoixante ans, fut accuſé par un Eſclave d'être riche, & là-deſſus on le mit à la torture pour lui faire avouër où étoit ſon argent: mais il ne dit rien, ſinon qu'il avoit cent écus; mais qu'un jeune homme qui demeuroit avec lui les avoit emportez, & qu'il ne ſçavoit point où il étoit. Cependant ſur l'accuſation de l'Eſclave on ne le crut point; mais on le tourmenta plus fort qu'auparavant.

Après lui avoir donné l'eſtrapade avec une cruauté inouïe, on le prit & on l'attacha par les deux mains & par les deux pieds aux quatre coins d'une maiſon; ils appellent cela nager à ſec, on lui mit une pierre qui peſoit bien cinq cens livres ſur les reins, & quatre hommes touchoient avec des bâtons ſur les cordes qui le tenoient attaché; enſorte que tout ſon corps travailloit. Nonobſtant ce cruel ſupplice il ne confeſſa rien. Cruauté inoüie.

On mit encore du feu ſous lui qui lui brula le viſage, & on le laiſſa là pendant qu'on tourmentoit ſon camarade, qui après avoir été eſtrapadé, fut ſuſpendu par les parties que la pudeur défend de nommer, & qui lui furent preſ-

que arrachées ; ensuite on le jetta dans un fossé, & on le perça de plusieurs coups d'épée, ensorte qu'on le laissa pour mort, quoiqu'il ne le fût pas : car quinze jours après on eut nouvelle par quelques prisonniers, qu'on l'avoit trouvé, qu'on l'avoit fait confesser, & ensuite panser, & qu'on espéroit qu'il reviendroit de toutes ses plaies, quoique les coups d'épée perçassent au-travers du corps.

Pour le Portugais, ils le chargerent sur un cheval, l'emmenerent à *Gibraltar*, & le mirent dans la grande Eglise, qui servoit de prison, séparé des autres prisonniers, lié à un pillier de l'Eglise, sans lui donner à manger ni à boire que ce qu'il lui falloit pour l'empêcher de mourir. Après avoir souffert huit jours ce martyre, il avoüa qu'il avoit mille écus dans une gerre qu'il avoit enfoüye en terre, & promit de les donner pourvû qu'on le laissât aller.

Un autre Esclave accusa aussi son Maître d'avoir de l'argent ; parcequ'il l'avoit maltraité, il trouva ce moyen de s'en venger. On donna une gêne cruelle à cet homme ; mais les prisonniers Espagnols, gens de bonne foi, assurerent qu'il n'avoit pas de grands biens, &

qu'apparemment

qu'apparemment ſon Eſclave l'avoit accuſé par quelque reſſentiment. Morgan qui vouloit rendre juſtice, lui permit de faire de ſon Eſclave ce qu'il voudroit. L'Eſpagnol par civilité en déféra la punition à Morgan, qui le fit hacher tout vif par morceaux en ſa préſence.

Juſtice que fait Morgan d'un Eſclave qui avoit trahi ſon Maître.

Morgan ayant paſſé quinze jours hors de *Gibraltar* à courir les bois & à piller partout, revint dans cette Ville avec beaucoup de pillage & un grand nombre de priſonniers, qu'il contraignit de payer leur rançon. Pour les belles femmes il ne leur demanda rien, parcequ'elles avoient dequoi payer ſans rien diminuer de leurs richeſſes. Pendant qu'il fut abſent, ceux qu'il avoit envoyez à la riviere dont j'ai parlé, revinrent après avoir pris le Navire & les trois Barques chargées d'Eſpagnols fugitifs, avec leur argent & leurs hardes. Morgan avoit ſéjourné cinq ſemaines en ce païs en ravageant plus de quinze lieuës aux environs, ſans avoir perdu un ſeul homme; & ſans doute c'étoit bien la faute des Eſpagnols; car s'ils avoient été réſolus, ils pouvoient avec cent hommes défaire tous les partis que Morgan envoyoit à la découverte; parceque les Avanturiers voyant les Eſpa-

gnols ainsi épouvantez, ne se tenoient non-plus sur leurs gardes, que s'ils avoient été chez eux. D'ailleurs ils passoient quelquefois par des défilez où dix hommes retranchez en auroient pû défaire deux cens sans en perdre un seul, & sans qu'il pût échaper aucuns des ennemis : cependant ils furent assez lâches pour n'en rien faire.

Morgan étoit prêt à partir, quand un prisonnier confessa dans les tourmens, qu'il sçavoit où le Gouverneur étoit retranché avec du monde & beaucoup d'argent. On y envoya un parti de deux cens hommes, qui après huit jours d'absence revinrent sans avoir rien fait, & extrêmement maltraitez par une pluye qui fit déborder les rivieres, jusqu'au point qu'ils penserent être noyez, & qu'ils perdirent leurs armes : quelques-uns même furent entraînez par les eaux, & le pays étoit marécageux ; si les Espagnols fussent survenus avec leurs lances seulement, ils les auroient tous défaits.

Après cinq semaines de séjour en ce lieu, le pillage commença à diminuer, & les vivres aussi ; car il n'y en a pas beaucoup dans ce pays. La viande y vient de *Marecaye*, où par cette raison nos Avanturiers résolurent de retourner,

afin de ſortir du Lac, & de repaſſer à la Jamaïque. Morgan fit embarquer le pillage, & ſignifia aux Habitans de *Gibraltar*, qu'ils euſſent à payer la rançon pour le Bourg, ſinon qu'il alloit le brûler comme l'Olonois avoit fait.

Ce Bourg étoit rebâti à neuf; c'eſt-pourquoi les Eſpagnols ne voulant pas le laiſſer brûler une ſeconde fois, offrirent à Morgan d'aller querir la rançon qu'il demandoit, pourvû qu'il leur donnât du temps. Il leur accorda huit jours, après leſquels ils devoient le venir trouver à *Marecaye*, & fit voile pour cette Iſle, où il arriva trois jours après, avec les principaux d'entr'eux qu'il avoit pris en ôtage.

CHAPITRE VI.

Retour de Morgan à Marecaye, la Victoire qu'il remporta ſur Dom Alonſe del Campo d'Eſpinoſa, qui étoit venu l'enfermer dans ce Lac.

MORGAN à ſon retour apprit une nouvelle qui ne lui plus pas trop, non-plus qu'aux ſiens; car les Flibuſtiers n'aiment guéres à diſputer le butin

quand ils l'ont pris. Cette nouvelle portoit que trois Fregates du Roi d'Espagne étoient arrivées à l'embouchure du Lac, commandées par Dom Alonse del Campo d'Espinosa, Contre-Amiral d'une Flotte que Sa Majesté Catholique avoit envoyée dans les Indes, sur les plaintes que le Gouverneur avoit faites à la Cour des hostilitez des Avanturiers dans l'Amerique, sur les terres dépendantes de Sa Majesté; que ce Contre-Amiral s'étoit emparé de la Redoute de *la Barre*; sur laquelle il avoit mis du canon, & étoit dans le dessein d'arrêter les Avanturiers, & de les passer tous au fil de l'épée.

Les Flibustiers crurent qu'on leur faisoit le mal plus grand qu'il n'étoit, & Morgan envoya un petit Vaisseau de sa Flotte à l'embouchure du Lac, afin de découvrir ce qui se passoit. On lui rapporta que cette nouvelle n'étoit que trop vraye. En effet les trois Fregates étoient en parage avec leurs pavillons, pavoys, & le canon aux sabors, le grand pavillon arboré sur la Redoute, sur laquelle, aussi-bien que sur les trois Vaisseaux, paroissoit beaucoup de monde.

Trois Fregates du Roi d'Espagne viennent contre Morgan.

Cette conjoncture mit les Flibustiers en peine; car ils n'ignoroient pas, que

quand les Eſpagnols ſont les maîtres ils pardonnent d'autant moins, qu'ils ne pouvoient ignorer les cruautez que les Avanturiers exercent envers leurs compatriotes.

On tint donc conſeil, & on réſolut de demander toûjours la rançon de la Ville de *Marecaye*, ſauf à capituler quand ce viendroit à paſſer *la Barre*. Pour cet effet on envoya deux Eſpagnols, à qui on fit entendre qu'il falloit vingt mille écus pour la rançon de la Ville, ou qu'on la brûleroit, ſans que les Navires qui étoient à *la Barre* puſſent l'empêcher; parceque s'ils vouloient l'entreprendre, Morgan feroit paſſer au fil de l'épée tous ceux qu'il avoit entre ſes mains.

Cette réſolution effraya de telle ſorte ceux qu'on avoit retenus, & qui étoient tous gens de conſidération, qu'ils donnerent ordre aux Envoyez pour la rançon, de prier ceux qui étoient à *la Barre* de laiſſer paſſer la Flotte de Morgan; parcequ'autrement ils étoient en danger de perdre la vie, ou la liberté. Deux jours après ces Envoyez revinrent, & rapporterent une Lettre de Dom Alonſe pour Morgan; elle étoit conçuë en ces termes.

Nos Alliez & nos Voisins m'ayant donné avis que vous aviez eu la hardiesse, nonobstant la paix & la forte amitié qui est entre le Roi d'Angleterre & Sa Majesté Catholique le Roi d'Espagne mon Maître, d'entrer dans le Lac de Marecaye, pour y faire des hostilitez, piller ses Sujets, & enfin les rançonner; j'ai crû qu'il étoit de mon devoir de venir au plûtôt pour y remédier. C'est pourquoi je me suis emparé d'une Redoute à l'entrée du Lac, que vous aviez prise sur des gens lâches & effeminez; & l'ayant remise en état de défense, je prétens avec les Navires que j'ai ici, vous faire rentrer en vous-meme, & vous punir de votre témérité. Cependant si vous voulez rendre tout ce que vous avez pris, l'or, l'argent, les joyaux, les prisonniers & les Esclaves, & toutes les marchandises, je vous laisserai passer pour retourner dans votre pays. Mais si vous refusez la vie que je vous donne, & que je ne devrois pas vous donner, je monterai jusqu'où vous êtes, & vous ferai tous passer au fil de l'épée. Voilà ma derniere résolution, voyez ce que vous avez à faire, n'irritez pas ma patience abusant de ma bonté; j'ai de vaillans Soldats, qui ne respirent qu'à se

venger des cruautez que vous faites tous les jours injuſtement reſſentir à la Nation Eſpagnole.

D. Alonſe Del Campo d'Eſpinoſa.

Du Navire nommé la Madelaine, moüillé à l'embouchure du Lac de Marecaye, le 24. Avril 1669.

Outre cela, Dom Alonſe avoit donné ordre au porteur de ſa Lettre, de dire de ſa part à Morgan, que la monnoye dont on payeroit la rançon qu'il prétendoit, ne ſeroit que de boulets de canon, & que dans peu il viendroit lui-même en perſonne la payer de cette monnoye.

Sur le champ Morgan aſſembla ſes Flibuſtiers, & leur ayant fait lire publiquement la Lettre en Anglois & en François, il demanda leur avis. Tous répondirent unanimement, qu'il ne falloit pas s'effrayer de ces rodomontades Eſpagnoles; que pour eux ils étoient réſolus de ſe battre juſqu'à l'extrémité, plûtôt que de rendre ce qu'ils avoient pris.

Réſolution des Avanturiers.

Un Anglois de la troupe dit, que lui douziéme il ſe faiſoit fort de faire périr le plus grand Navire, qu'on croyoit au moins de 48. pieces de canon, à

l'apparence

l'apparence qu'il avoit, quoique le plus grand des leurs ne fût monté que de quatorze pieces. Néanmoins Morgan voulut voir s'il ne pourroit point composer avec les Espagnols; il envoya un homme de cette nation à Dom Alonse, avec les propositions suivantes:

Qu'il quitteroit *Marecaye* sans y faire aucun tort & sans demander rançon; qu'il rendroit tous les prisonniers avec la moitié des Esclaves sans en rien prétendre:

Que la rançon de *Gibraltar* n'étant pas encore payée, il rendroit les ôtages sans rançon ni pour le Bourg ni pour eux.

Dom Alonse, bien-loin d'accorder ces propositions, ne voulut pas seulement en entendre la lecture. Alors Morgan & ses gens s'obstinerent, & déterminerent à se bien défendre, quoiqu'il n'y eût guéres d'apparence, parceque les forces Espagnoles étoient sans comparaison supérieures aux leurs, & qu'ils ne pouvoient en aucune maniere échaper, le passage étant étroit, & bien gardé.

Cet homme qui avoit fait la proposition dont nous avons parlé, l'exécuta. J'ai dit qu'on avoit pris un Navire dans

la

la riviere des Espines : on en fit un Brulot, on remplit le fond de feuillages trempez dans du gôdron, qu'on trouve en assez grande quantité dans la Ville. Tout le monde y travailla d'une telle force, qu'en huit jours il fut en état de faire effet, n'y manquant rien de ce qu'un Brûlot doit avoir.

Stratagême d'un Avanturier.

Mais afin de tromper les Espagnols, & de déguiser ce Navire, on y avoit fait des sabors, ausquels on avoit posé plusieurs pieces de bois creuses, qui paroissoient comme du canon. De-plus, on avoit mis sur des bâtons des bonnets, pour y faire paroître beaucoup de monde. Morgan même fit arborer son pavillon d'Amiral sur ce Vaisseau. Tous les autres étoient bien disposez à se battre.

Cet Equipage ainsi préparé, Morgan descendit de *Maracaïbo* à l'entrée *du Lagon*, & alla moüiller à la portée du canon des Vaisseaux Espagnols qu'on auroit pris pour des Châteaux au prix de ceux des Avanturiers, qui ne sembloient que des Barques de Pêcheurs. Ils demeurerent là jusques au lendemain matin.

Le plus grand Navire Espagnol moüilloit au milieu du canal, qui n'est

pas

pas fort large; les deux autres étoient au-dessous de lui. Ce Navire que les Avanturiers avoient fait en Brûlot, alla ranger l'Amiral des Espagnols sans tirer un coup; car il n'avoit point de canon. L'autre croyant que c'étoit un Navire plein de monde qui le venoit aborder, ne voulut pas tirer non-plus qu'il ne fût près. Cependant le Brûlot l'accrocha.

Succez d'un Brûlot.

Dom Alonse s'en appercevant, envoya du monde dedans pour couper les mâts, & les Anglois y mirent le feu lorsqu'il fut bien accroché & rempli d'Espagnols. En un moment on vit ces deux Vaisseaux en feu, & Dom Alonse n'eut que le temps de se jetter à corps perdu dans sa Chaloupe, & de se sauver à terre.

Dès que ce Vaisseau fût enflâmé, on courut aux autres, on en aborda un qu'on fit bien-tôt rendre; & l'autre, qui étoit le dernier, coupa promptement ses cables, & fut emporté par le Courant sous le Fort, où il fut consumé avant qu'on pût être à lui; de maniere qu'en moins de deux heures il y eut bien du changement.

Avantage des Avanturiers.

Les Avanturiers voyant que les Espagnols avoient du desavantage, mirent

rent aussi-tôt du monde à terre pour aller prendre le Fort ; mais n'ayant point d'échelles pour l'escalader, ils trouverent tant de résistance, qu'ils furent contraints de se rembarquer, après avoir perdu plus de trente hommes, sans compter les blessez ; car ils avoient pris les Navires sans perdre un seul homme.

On sauva quelques Espagnols du grand Navire, qui étoient à l'eau, & on sçut d'eux toutes les forces de Dom Alonse. Ils dirent qu'il étoit dans le dessein de passer tout au fil de l'épée, & que pour cela il avoit fait faire serment à ses gens, confirmé par la Confession & Communion, de ne point donner de quartier à qui que ce fût. Ils ajoûterent que son grand Navire étoit monté de trente-huit pieces de canon, de douze berges de fonte, & de trois cens cinquante hommes ; que le second Navire, nommé le Saint Loüis, étoit monté de vingt-six pieces de canon, de huit berges de fonte, & de deux cens hommes ; qu'enfin le troisiéme, qui se nommoit la Marquise, avoit quatorze pieces de canon, huit berges de fonte, & cent cinquante hommes. Ce dernier se nommoit la Marquise, parceque le

Marquis de Coaquin l'avoit fait bâtir pour aller en courſe, & que ſes armes étoient derriere. Les Eſpagnols l'avoient acheté des Maloüins à Cadis. Ce fut celui-là que les Avanturiers prirent. Le Saint Loüis fut brûlé par les Eſpagnols mêmes, qui avoient peur que les Avanturiers ne le priſſent auſſi.

Outre tout cela ils firent entendre qu'il y avoit quatrevingt hommes dans le Fort, avec quatorze pieces de canon; que Dom Alonſe étoit Contre-Amiral d'une Eſcadre que le Roi d'Eſpagne avoit envoyée dans les Indes, dont Auguſtin de Goſto étoit Chef; que celui-ci ayant ordonné à l'autre de croiſer le long de la côte, avoit rencontré un Bâtiment Hollandois venant de *Curaçao*, qui lui avoit appris que Morgan étoit entré dans la Baie de *Marecaïbo*, & qu'auſſi-tôt il avoit mandé du ſecours; enfin ils dépoſerent qu'il y avoit trente-ſix mille écus dans le grand Navire.

Morgan victorieux retourne à Marecaye.

Morgan ſe voyant ainſi victorieux, retourna avec ſa Flotte à *Marecaye*, & laiſſa un petit Vaiſſeau à l'embouchure du Lagon, pour obſerver ce que feroit Dom Alonſe, & pour garder le fond du grand Navire qui étoit échoüé; car il eſperoit pêcher cet argent dont on venoit

noit de lui dire qu'il étoit chargé. En effet on y plongea, & on tira bien tant en vaiſſelle qu'en piaſtres deux mille livres d'argent à demi fondu, & en morceaux.

Morgan étant arrivé à *Marecaye*, fit ſçavoir que ſi on ne lui apportoit dans huit jours la rançon de la Ville, il la brûleroit; outre cela il demanda cinq cens Vaches pour ſa Flotte, que les Eſpagnols amenerent dans deux jours, & ils payerent la rançon dans le temps qu'on leur avoit preſcrit.

Les Avanturiers tuerent ces Vaches & en ſalerent la viande, qui fut embarquée pour la proviſion des Vaiſſeaux qu'on racommoda; ce qui dura encore quinze jours, que les Eſpagnols trouverent bien ennuyeux. Morgan deſcendit enſuite pour ſortir du Lac. Quand il fut proche de Dom Alonſe, il envoya un Eſpagnol lui demander paſſage, offrant de rendre les priſonniers ſans leur faire aucun mal, ſinon qu'il paſſeroit malgré lui; mais qu'auſſi il attacheroit tous les priſonniers aux cordages de ſes Vaiſſeaux, les expoſeroit à leurs coups, & qu'étant paſſé il feroit jetter dans l'eau ceux qui n'auroient pas été tuez.

Nonobſtant

Nonobstant cela Dom Alonse refusa le passage, disant qu'il ne se soucioit point des prisonniers. Morgan de son côté ne voulut point risquer son monde pour prendre ce Fort, & résolut de passer par quelque stratagême.

Cependant il falut partager le butin, on trouva que le comptant, tant en argent rompu qu'en autres joyaux, montoit à 2500 piastres, sans y comprendre les marchandises de toiles & les étoffes de soye. On fit avant de partager, les cérémonies ordinaires; c'est-à-dire, le serment de fidélité, qu'on n'avoit rien retenu. Morgan commença le premier, & fut suivi de tous les autres. Huit jours se passerent dans ce partage, que Dom Alonse voyoit de son Fort avec bien du dépit.

Après cela il fut question de sortir, & pour en venir à bout on fit de grands préparatifs pour l'attaque du Fort, comme si on l'eût voulu prendre. On mit un bon nombre d'Avanturiers choisis avec leurs armes & leurs drapeaux dans des Canots qui descendirent à terre. Lorsque ceux-ci furent à couvert des arbres, sans que ceux du Fort pussent les appercevoir, ils se coucherent à bas, & revinrent presque en rampant à leur bord.

Ruse de Morgan pour passer.

Dom

Dom Alonſe crut que les Avanturiers vouloient tenter encore une fois la priſe du Fort, & pour l'empêcher il fit mettre la plus grande partie de ſon canon ſur la Redoute du côté de terre. Cependant les Avanturiers avoient préparé leurs Vaiſſeaux pour paſſer la nuit au clair de la Lune. Ils étoient tous couchez ſur le tillac, & quelques-uns étoient deſtinez en-bas pour boucher les ouvertures qui pourroient être faites par les boulets de canon. Ce fut ainſi que les Avanturiers paſſerent malgré Dom Alonſe, qui en fut au deſeſpoir; car il croyoit en prendre quelqu'un qui auroit payé bien cher la perte qu'il avoit faite.

Les Avanturiers étant paſſez, mirent les priſonniers dans une barque qu'ils envoyerent à Dom Alonſe ſans leur faire aucun mal, & ils prirent la route pour ſortir de la Baie de *Venezuela* ou *Marecaye*, où ils l'avoient échapé belle. Le même jour la Flotte fut ſurpriſe d'un mauvais temps, les Vaiſſeaux ne valoient pas grand'choſe; enſorte qu'on avoit peine à les tenir ſur l'eau, & qu'ils furent tous en danger de périr. Malheureuſement pour moi je me rencontrai dans un des plus mauvais. Priſonniers renvoyez.

Je ſuis ſûr qu'il y en a beaucoup qui font des vœux au Ciel, & qui ne ſe ſont jamais trouvez dans une peine égale à la nôtre; nous avions perdu nos ancres & nos voiles, & le vent étoit ſi furieux, qu'il ne nous permettoit pas d'en mettre d'autres. Il falloit ſans ceſſe vuider l'eau avec des pompes, & ſe ſervir encore de ſceaux pour la jetter hors du Navire qui ſe ſeroit ouvert, ſi nous ne l'avions fortement lié avec des cordes. Cependant le tonnerre & les vagues nous incommodoient également. Il nous étoit impoſſible de dormir durant la nuit, à cauſe de l'incertide de notre deſtinée, encore moins durant le jour.

Extrême danger des Avanturiers.

En effet, bien que nous fuſſions accablez de travail & d'aſſoupiſſement, nous ne pouvions nous réſoudre à fermer les yeux à la clarté, que nous étions ſur le point de perdre pour jamais; car enfin il ne nous reſtoit aucune eſpérance de ſalut. Cette tempête duroit depuis quatre jours, & il ne nous paroiſſoit pas qu'elle dût jamais finir. D'un côté nous n'appercevions que des rochers, contre leſquels nos Vaiſſeaux étoient prêts de ſe briſer à toute heure; de l'autre nous enviſagions les Indiens, qui ne nous auroient pas plus épargné que les

Eſpagnole

Eſpagnols que nous avions derriere nous ; & par malheur le vent nous pouſſoit ſans ceſſe & contre ces rochers, & vers les Indiens ; il venoit de l'endroit où nous voulions aller.

Pour comble de diſgraces, lorſque le mauvais temps ceſſa, nous apperçûmes ſix grands Navires qui nous allarmerent terriblement. Mr. d'Eſtrées qui les commandoit, nous faiſoit donner la chaſſe, ſans toutefois nous faire perdre l'envie de nous bien défendre. Mais lorſque nous redoutions ſa valeur, nous éprouvâmes ſa bonté ; car s'étant informé de nos beſoins, il nous ſecourut généreuſement. Après cela chacun tira de ſon côté ; Morgan avec pluſieurs des ſiens à la Jamaïque, & nous à la côte de Saint Domingue. Générosité de Monſieur d'Eſtrées.



LA PRISE DE LA FAMEUSE Ville de Panama, & de tout ſon Iſtme, par Morgan; avec une deſcription de ce Païs, juſques au Cap Gracia à Dios, & les mœurs de divers Indiens qui y habitent.

CHAPITRE VII.

Arrivée de Morgan à l'Iſle de Saint Domingue, avec ſa Flotte. Deſcente en terre ferme.

LA proſpérité a coûtume de rendre les hommes hardis à entreprendre, enſorte que pour avoir été quelquefois heureux en des choſes difficiles & ineſperées, ils préſument qu'ils le ſeront toûjours; & même par je ne ſçai quel bonheur il arrive qu'ils le ſont ſouvent, ainſi qu'ils l'ont préſumé. Ce fut dans cette eſpérance que Morgan forma de nouveaux deſſeins, qui tendoient à des entrepriſes plus grandes que les premieres, & elles furent ſuivies d'un ſuccès ſi avantageux, qu'elles lui donnerent autant de gloire, qu'elles imprimerent de crainte aux Eſpagnols, qui croyoient que rien n'étoit impoſſible à ſa valeur.

Cependant




LA MER DU NORD
SEPTENTRION
OCCIDENT
ORIENT
LA MER DU SUD
MIDY
CARTE de l'Isthme de PANAMA depuis Panama jusques a la Riviere de Nata du coté du Sud, et depuis Porto Bello, jusques a la Riviere de Code du coté du Nord, avec tous les Bourgs et Viles, Rivieres, Montagnes, et lieux les plus considerables, exactement dessinez sur les lieux par A. O. Exquemelin.
La Ville de Panama, est scituée a treize minutes de latitude Septentrionale 1686.
Echele de 12. lieues Espagnoles
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Avec Privilege du Roy.
PUERTO BELLO
F. de Chagre
Vigie
C. d. Puerto
Bello
El Bujio
V. de Boqueron
R. de Boqueron
V de Pequeni
R. de Pequeni
V. de Chagre
Cruzes
Cerro Peiado
C. Horradada
T. del Elephante
C. de la Trinidad
C. del Valle
G. de Cocle
R. de Cayomitto
R. Grande
R. de la Puente
Halto
S. Joseph
CIUDAD DE PANAMA
Vigie
P. de Capira
P. de Penonemo
Bourg d'Indiens
NATA
R. de Code
C. de Nata
P. Chame
R. de Sabalices
Punta de Chame
R. Grande de Nata
I. de Nata
Perrico
Otoque
I. de Naos
Tavoga
Tavoguilla
I. de Flamencos
C. de Panama
Playa Prieta
Galliners
Panama Nuevo
R. Grande
C. del Presidente
R. de Chagre
T. Catera
D. Hermanas
Cereria
R. de Indios
C. Carnero
C. Primero
T. de Cacaos
R. del Soldado
T. Bigames
A. Grande
Cruz de Juan Gallego
Cedro Bueno
Barbacoas
R. de Palmas
S. Crux
P. del Ponton
P. de Mancarilla
R. de Longalemo
T. Mostacco
T. del Rey
T. de Mathias
T. Cavallos
C. Obscura
R. Chilibre

Cependant il ne voulut point perdre de temps, & pensa à profiter de l'occasion pendant que la fortune lui rioit. Il fit avertir les Avanturiers, tant François qu'Anglois de la Jamaïque, de la Tortuë & de Saint Domingue, à dessein de former une armée considérable, & d'attaquer une Place d'importance, assurant que s'il remportoit la victoire, (ce qu'il espéroit) chacun auroit assez de bien pour se retirer, & que pour lui, il se flattoit que ce seroit son dernier voyage.

Grande réputation de Morgan ; empressement des Avanturiers à le suivre.

A cette proposition il n'y eut personne qui n'ouvrît les yeux, & ne voulût suivre Morgan ; il ne manquoit que de Vaisseaux pour embarquer tout le monde qui s'empressoit de le joindre, & c'étoit même uue faveur de trouver une place dans ses Navires.

Morgan donna rendez-vous à la bande du Sud de l'Isle de Saint Domingue, au *Port Gongon.*

Les Avanturiers François ne manquerent pas de s'y trouver, & bien-tôt après ils furent suivis de Morgan, qui montoit le Navire Maloüin dont j'ai parlé, nommé le Cerf-volant, sur lequel il avoit mis vingt-quatre pieces de canon & huit berges de fonte. Ce Na-

vire avoit été confisqué par le Gouverneur de la Jamaïque, sur le Capitaine à qui il appartenoit, & qui fut bien-heureux d'en être quitte pour cela.

La plus grande partie des Avanturiers étant assemblez, & se trouvant au nombre de seize cens hommes & de vingt-quatre Vaisseaux, Morgan leur dit qu'il avoit dessein de les enrichir en attaquant une Place abondante en toute sorte de biens, & en état de défense; parceque, disoit-il, où les Espagnols se défendent il y a à prendre. Il leur proposa, pendant que l'on donneroit caréne aux Vaisseaux, de détacher quatre Bâtimens pour aller en terre ferme faire une descente, & prendre une Place pour avoir des vivres, comme du mil, ou bled de Turquie.

Morgan proposoit ceci, sachant par expérience que les Avanturiers avoient mal réüssi dans plusieurs entreprises, faute de vivres, & qu'au-lieu d'attaquer les Espagnols dans des lieux forts, on ne les attaquoit que dans des foibles, seulement pour ravitailler la Flotte: mauvaise conduite, qui découvroit leurs desseins, & en empêchoit l'exécution.

Chacun approuva la prévoyance de

Morgan, & à l'instant on détacha quatre Vaisseaux avec quatre cens hommes pour aller à la riviere de la Hache, sur le bord de laquelle il y a une petite Place nommée *la Rancheria*, où il se fait beaucoup de Maïs pour la Ville de *Carthagene*, qui n'est pas loin de là. On eut en vûë en attaquant cette Place, de s'emparer aussi des Barques qui viennent de Carthagene pêcher les perles. Avanturiers vont chercher des vivres aux environs de Carthagene.

Pendant qu'on préparoit les quatre Navires destinez pour ce voyage, on forma les Equipages du Général de toute la Flotte, & de chaque Equipage de Vaisseau. On prit certain nombre d'hommes, jusqu'à ce que le tout rassemblé formât un corps de quatre cens hommes. Cependant les Capitaines firent raccommoder leurs Vaisseaux, & envoyerent une partie des leurs à la chasse, afin que tout le monde fût occupé à travailler au bien général de la Flotte.

La commodité du lieu où ils alloient chasser étoit grande pour avoir des vivres; comme on y trouvoit beaucoup de Sangliers sauvages, chaque Equipage pouvoit se séparer à droite & à gauche dans le pays qui est assez étendu, & saler autant de viande qu'il en vou-

droit. Ceux qui ne ſçavoient pas chaſſer, comme les Anglois qui ne ſont pas fort experts à ce métier, prenoient un Chaſſeur, à qui on donne ordinairemment cent cinquante ou deux cens piaſtres. Il y a là des François qui ne font autre choſe, ayant des meutes de chiens dreſſez à cette chaſſe; deſorte qu'un ſeul Chaſſeur peut charger tous les jours vingt ou trente hommes. Ainſi chaque Equipage Anglois prit un Chaſſeur François aux conditions que j'ai marquées.

CHAPITRE VIII.

Priſe du Bourg de la Rancheria ſur la riviere de la Hache.

LEs quatre Navires que Morgan avoit détachez, arriverent à la vûë de la riviere de la *Hache*, ſix jours après leur départ de l'Iſle de Saint Domingue: ils furent pris du calme en cet endroit; ce qui les fit découvrir par les Eſpagnols qui ſe mirent auſſi-tôt en défenſe. Les uns travaillerent à faire des retranchemens, afin d'empêcher les Avanturiers de ſe mettre à terre; les

autres s'occuperent à cacher leurs biens & tout ce qu'il y avoit dans le Bourg.

Le calme dura jusqu'au soir, & empêcha les Avanturiers d'approcher. Sur le soir il se leva un petit vent de terre, qui fit naître l'occasion d'échaper à un Navire qui moüilloit-là : mais comme il n'étoit pas bon voilier, les Flibustiers le devancerent, & l'obligerent à se rendre. Ce Navire leur vint à propos, car il étoit chargé de Maïs pour Carthagene, & fut reconnu par quelques François : c'étoit celui que l'Olonois avoit pris chargé de Cacao, que Monsieur Ogeron avoit donné au Capitaine Champagne, & qui fut pris par les Espagnols. Ceux-ci l'avoient vendu au Marchand qui le montoit alors. C'étoit le douziéme Navire que les Avanturiers lui avoient pris dans l'espace de cinq années, & il nous dit que nonobstant toutes ces pertes il avoit gagné cinq cens mille écus. On peut juger par-là s'il y a des gens riches dans l'Amerique.

Navire chargé pour Carthagene.

Perte considérable d'un Marchand.

Après que nos Avanturiers se furent saisis de ce Navire, ils vinrent moüiller devant la riviere de la *Hache*, vis-à-vis du Bourg de la *Rancheria*, où ils esperoient le lendemain matin descendre à

Les Avanturiers descendent à terre, & combattent les Espagnols.

terre. Les Espagnols n'oublierent rien pour les en empêcher, s'étant retranchez au bord de la mer: mais malgré leurs efforts, les Avanturiers à la faveur de leur canon mirent leur monde à terre, & obligerent les Espagnols à se retirer dans le Bourg, où ils s'étoient fortifiez, bien résolus de leur en défendre l'entrée.

Les deux Partis s'opiniatrerent tellement, que le combat dura depuis dix heures du matin jusqu'au soir: à la fin les Espagnols ayant perdu beaucoup de monde, furent obligez de se retirer. Les Avanturiers étant entrez dans le Bourg, & n'y trouvant que les maisons vuides, poursuivirent les fuyards. Ils en firent une partie de prisonniers, & le lendemain ils leur donnerent la gêne, pour leur faire avoüer où étoit leur bien; après cela ils allerent en parti, & firent tous les jours de nouveaux prisonniers, outre les Esclaves & le butin qui étoit considérable. Les Espagnols, pour se garantir de ces violences, dresserent des barricades par les chemins, se mirent en embuscade, & tâcherent de faire autant de mal à leurs ennemis qu'ils en recevoient, afin de les obliger à se retirer.

Les Avanturiers demeurerent un mois

dans

dans ce Bourg, & le Capitaine Bradelet, leur Commandant, ne trouvant plus rien à piller, réſolut de partir. Il fit avertir les Eſpagnols de payer rançon pour leur Bourg, ſinon qu'il le brûleroit. Ils reçurent cette propoſition froidement; la rejetterent même avec mépris; mais lorſqu'ils le virent prêt à exécuter ſes menaces, ils demanderent à compoſer. Le Capitaine Bradelet qui n'étoit venu que pour avoir des vivres, leur preſcrivit de donner une certaine quantité de Maïs, qui avec celui qu'il avoit pris pouvoit ſuffire pour toute la Flotte.

On s'eſt apperçu ſans doute, que je ſuis tombé dans quelques redites au ſujet des Avanturiers, & cela parcequ'ils font ſouvent les mêmes choſes; mais on doit faire réfléxion qu'il faut qu'un Hiſtorien craigne moins d'être ennuyeux, que d'être infidéle. C'eſt à quoi je me ſuis appliqué dans cette Relation, que je reprends, pour dire que Morgan étonné que ces quatre Vaiſſeaux tardoient ſi long-temps à revenir, ne ſçavoit que ſoupçonner. Tantôt il s'imaginoit qu'ayant fait un grand butin ils s'en ſeroient retournez à la Jamaïque, tantôt il craignoit qu'ils n'euſſent été battus, parceque le lieu

Apréhenſion du ſecours de Carthagene.

lieu où ils étoient allez, pouvoit facilement être secouru de *Carthagene* & de *Sainte Marthe.*

Enfin ne sçachant que juger d'un si long retardement, il balançoit à prendre des mesures pour un nouveau dessein, dont il avoit déja fait quelques ouvertures à ses meilleurs amis, & en étoit venu jusqu'à le vouloir communiquer à tous; il avoit même fait assembler le conseil, lorsqu'on apperçut cinq Vaisseaux & une Barque. On envoya à l'instant les reconnoître: mais comme ils avoient le vent favorable, ils ne tarderent pas à tirer Morgan d'inquiétude en arrivant auprès de lui. Le Capitaine Bradelet lui rendit compte de son expédition, ensuite le Maïs fut partagé à toute la Flotte, selon la quantité de monde que chaque Vaisseau contenoit: le pillage demeura à ceux qui avoient risqué leur vie pour avoir les vivres.

Retour des Vaisseaux.

Equité de Morgan.

Le Navire que l'on avoit pris vint fort à propos; car un Capitaine François nommé le Gascon, avoit perdu le sien, & on lui donna celui-ci du consentement de tout le monde. Enfin la Flotte étant prête à faire voile, Morgan marqua le rendez-vous au *Cap Tibron;* afin que si quelqu'un venoit à être

écarté

écarté par la tempête, il pût la rejoindre en ce lieu.

Le *Cap Tibron* eſt la pointe de l'Occident de l'Iſle de St. Domingue, lieu très-commode pour toute ſorte de Vaiſſeaux, qui y peuvent prendre du bois & de l'eau, choſes abſolument néceſſaires, & ſans leſquelles on ne peut naviger.

Morgan ſe trouva le premier au rendez-vous, & y attendit ſa Flotte qui y fut auſſi en peu de jours. Il y vint encore quelques Vaiſſeaux de la nouvelle Angleterre, qui avoient armé à la Jamaïque, dans le deſſein de le joindre. Ainſi après avoir ſéjourné quelque peu de temps au *Cap Tibron*, Morgan ſe vit Chef d'une Flotte de trente-ſept Vaiſſeaux, tant petits que grands. Le ſien étoit le plus conſidérable, & monté comme je l'ai déja dit, de 24. pieces de canon, & de huit Berges de fonte. Les autres étoient montez de 16. 14. 12. 10. ou enfin quatre pieces de canon aumoins.

On fit la revûë, & il ſe trouva deux mille deux cens hommes tous armez à l'avantage, & réſolus de ſe bien battre pour avoir un riche butin.

Après cette revûë Morgan tint con-

ſeil avec tous les Capitaines & les autres principaux Officiers, pour réſoudre quelle Place on attaqueroit. On en propoſa trois, *Panama*, *Carthagene* & la *Vera-Cruz*, dans le Golfe de la nouvelle Eſpagne. On ne fit point de réfléxion ſur les forces que ces Places pouvoient avoir, on ne ſongea qu'aux richeſſes qu'elles poſſédoient, & au moyen de les avoir.

Deſſein des Flibuſtiers ſur Panama, Carthagene & la Vera-Cruz.

Enfin on jugea que *Panama* étoit celle dont la priſe ſeroit la plus avantageuſe, parcequ'elle étoit la plus riche des trois, ſuppoſé que les Galions du Perou fuſſent arrivez; parceque l'on pourroit prendre l'argent du Roi & des Genois, outre celui des Particuliers; ce qui monteroit à une ſomme immenſe. Il ne faut que de ſemblables motifs pour exciter les Flibuſtiers à entreprendre des choſes encore plus difficiles.

On arrêta donc l'attaque de *Panama*, & on conclut de prendre l'Iſle de *Sainte Catherine*, pour avoir des guides qui conduiroient l'armée à cette Ville; parceque cette Iſle tenant lieu de Galeres dans les Indes pour le Roi d'Eſpagne, on devoit y trouver des Bandits reléguez, qui ſeroient bien aiſes de ſervir de guides, & de ſortir ainſi d'eſclavage.

Iſle de Sainte Catherine; Galere des Indes.

Il

Il faut avouer que la fortune a plus de part dans les entreprises des Avanturiers, que leur bonne conduite ; car d'aller attaquer cette Isle, n'ayant d'autre but que d'avoir un guide, c'étoit une grande témérité ; puisque si elle eût voulu combattre, défenduë comme elle étoit par une bonne Garnison & par l'avantage de ses Forts, elle auroit pû défaire trois armées comme celle des Avanturiers. C'est ce que l'on connoîtra mieux par la suite.

La résolution ainsi prise, on fit la Chasse-partie, & on assembla les Capitaines pour convenir ensemble de ce qu'on donneroit à Morgan pour son Amirauté. On proposa de lui accorder sur chaque cent hommes le lot d'un homme ; ce qui fut publié & agréé par toute la Flotte. Après cela les Officiers convinrent en leur particulier de ce qu'on donneroit à chaque Capitaine pour son Vaisseau, & on régla huit, dix, douze lots, ou parts d'hommes, selon que le Vaisseau étoit grand, outre le lot particulier que chacun devoit avoir encore comme les autres.

Chasse-partie remarquable.

On fit aussi un Compromis pour récompenser ceux qui se signaleroient ; & comme il y a des curieux qui ne veu-

lent rien ignorer, j'insere ici pour les satisfaire cette Chasse-partie, qui a des particularitez assez remarquables.

Chasse-partie remarquable.

Celui qui ôtera le pavillon ennemi d'une Forteresse pour y arborer le pavillon Anglois, aura outre sa part, cinquante piastres.

Celui qui prendra un prisonnier lorsqu'on voudra avoir des nouvelles de l'ennemi, aura outre son lot, cent piastres.

Les Grenadiers auront pour chaque grenade qu'ils jetteront dans un Fort, cinq piastres outre leur part.

Quiconque prendra un Officier de considération dans un combat, y risquant sa vie, sera récompensé selon le mérite de l'action.

Dans ces mêmes articles on n'avoit pas oublié les estropiez.

Celui qui aura perdu les deux jambes, recevra quinze cens écus, ou quinze Esclaves, au choix de l'estropié, en cas qu'il y ait assez d'Esclaves.

Celui qui aura perdu les deux bras, aura dix-huit cens piastres, ou dix-huit Esclaves, au choix de l'estropié, comme on l'a dit.

Celui qui aura perdu une jambe, sans distinction de la droite ou de la gauche, aura cinq cens piastres, ou six Esclaves.

Celui qui aura perdu une main ou un bras, sans distinction du droit ou du gauche, aura cinq cens écus, ou six Esclaves.

Pour la perte d'un œil, cent piastres, ou un Esclave, au choix de l'estropié.

Pour la perte des deux yeux, deux mille piastres, ou vingt Esclaves au choix de l'estropié.

Pour la perte d'un doigt, cent piastres, ou un Esclave, le tout au choix de l'estropié.

En cas qu'une partie ou membre soit estropié, de maniere que la personne ne puisse s'en aider, il aura la même récompense que si ce membre avoit été emporté ou coupé.

En cas que quelqu'un soit blessé au corps, & obligé de porter la canule, il aura cinq cens piastres, ou cinq Esclaves, à son choix.

On devoit recevoir toutes ces récompenses outre la part ordinaire de l'estropié, & ces récompenses devoient être prises sur le total du butin avant que de le partager.

On inséra aussi dans cette Chasse-par-

tie, qu'en cas qu'on prît quelque Vaisseau en mer, ou dans un Havre, ce seroit au profit de toute la Flotte, à moins qu'il ne fût estimé plus de dix mille écus; auquel cas il y en auroit mille pour le premier Vaisseau de la Flotte qui l'auroit abordé, outre que sur chaque dix mille écus que le Vaisseau pourroit valoir, celui qui l'auroit pris auroit droit d'en prendre mille d'avance à partager entre son Equipage seul.

Chaque Equipage promit au Chirurgien & au Charpentier une récompense; à l'un pour ses remedes, & à l'autre pour son travail; sçavoir, au premier deux cens piastres, outre son lot; & au dernier, cent outre son lot.

Commissions accordées aux Flibustiers.

Tout étant ainsi reglé, Morgan délivra des Commissions aux Capitaines qui n'en avoient point. Elles étoient données en vertu de celle que le Général de la Jamaïque avoit accordée pour prendre sur les Espagnols par droit de répréfailles, parcequ'ils s'emparoient des Navires Anglois qui étoient obligez d'entrer dans leurs ports de l'Amerique. Après quoi il se fit reconnoître de tous comme Amiral & Général, fit prêter le serment de fidélité, & divisa sa Flotte en deux Escadres sous deux différens

férens pavillons; l'une sous le pavillon Royal d'Angleterre, qu'il portoit au grand mâts; & l'autre sous le pavillon blanc, quoiqu'Anglois.

Ceux qui étoient de son Escadre portoient derriere un pavillon rouge avec une Croix blanche, qui est le pavillon du Parlement; & sur le Beaupré, le pavillon Royal mêlé de trois couleurs, bleu, blanc & rouge. Ceux qui étoient de l'Escadre blanche portoient derriere un pavillon blanc, avec quatre petits carreaux rouges à un des coins; & sur le Beaupré, le pavillon Royal comme j'ai dit. Morgan créa aussi des hauts Officiers, pour commander ces Escadres; comme un Amiral du pavillon blanc, deux Vice-Amiraux, & deux Contre-Amiraux. Quoique ces Dignitez ne fussent qu'honoraires, ceux qui les avoient ne laissoient pas d'être soumis à Morgan. Outre tout cala il y avoit des ordres pour chaque Vaisseau, en cas de combat, ou de nuit, ou dans un mauvais temps. Il y avoit encore un signal particulier, auquel chaque Vaisseau se devoit ranger à son devoir, comme on fait ordinairement en Europe dans les Flottes de conséquence. Tout étant ainsi ordonné, Morgan commanda

Flotte des Flibustiers comment ordonnée.

commanda qu'on ſe tînt prêt à lever l'ancre, & au premier ſignal de mettre à la voile.

CHAPITRE IX.

Départ de Morgan. Priſe de l'Iſle de Sainte Catherine.

MORGAN ayant mis ſa Flotte en bonne ordre, partit le 16. Décembre de l'année 1670. & prit la route de Sainte Catherine. Ce même jour on apperçut deux grands Navires qui alloient à l'Iſle de *Cuba*. On leur donna la chaſſe; mais il fut impoſſible de les prendre, parceque les vents étoient contraires, & ces Navires en meilleur équipage que ceux des Avanturiers, qui reconnurent à leur pavillon que c'étoit des Hollandois.

Ce fut un bonheur pour ces Vaiſſeaux d'être échapez. Morgan les auroit pris & gardez juſqu'à la fin de ſon voyage, s'il ne leur eût fait pis. Quatre jours après il arriva ſur le ſoir à la vûë de l'Iſle de Sainte Catherine, & il envoya deux petits Vaiſſeaux devant le port, pour faire garde toute la nuit, afin

afin que personne ne pût aller avertir en terre ferme. Le lendemain sur le midi la Flotte arriva à cette Isle, & alla moüiller à une Rade nommée *l'Aquada grande*, où les Espagnols avoient une batterie de quatre pieces de canon, abandonnée. Morgan fit mettre mille hommes à terre, & marcha lui-même à leur tête au-travers des bois, n'ayant pour guide que ceux qui s'étoient trouvez à la prise de cette Isle, lorsque Manswelt s'en rendit le Maître.

Le soir ils arriverent en un lieu où les Généraux Espagnols faisoient autrefois leur résidence; car depuis quelque temps ils ont quitté la grande Isle, & se sont retirez sur la petite, qui en est si voisine, qu'on passe de l'une à l'autre sur un pont. Cette petite Isle est tellement fortifiée qu'on peut la disputer à une armée de dix mille hommes; car il y a des Forts & de bonnes batteries dans tous les lieux accessibles.

Les Flibustiers furent donc obligez de camper sur la grande Isle, & d'y passer la nuit; car ils ne pouvoient marcher pendant l'obscurité parmi les bois, ayant plus d'une grande lieue à faire, & n'étant pas dans le dessein d'attaquer des Forts autrement qu'en plein jour.

Une

Pluye furieuse & funeste aux Flibustiers.

Une pluye froide & furieuse étant survenuë, ils abbattirent trois ou quatre maisons pour se chauffer.

Ce fut une grande imprudence ; car ces maisons auroient bien servi à les mettre à couvert, & à empêcher que leurs armes & leurs munitions ne se moüillassent. Mais croyant que la pluye ne dureroit point, ils ne pousserent pas leurs vûës plus loin. Cependant elle dura plus que le feu, & ne cessa que le lendemain à midi. Elle incommoda beaucoup nos Avanturiers, qui n'avoient qu'un caleçon & une chemise pour tous vêtemens ; & les nuits sont là pour le moins de douze heures ; ensorte, qu'elle leur parut fort longue à passer.

Si cent Espagnols fussent venus dans ce moment fondre sur eux le sâbre à la main, ils les auroient tous défaits, ne pouvant s'aider de leurs armes, qui étoient moüillées, & eux tous transis de froid. Ils se tenoient debout les uns contre les autres pour s'échauffer ; car de se coucher, il leur étoit impossible dans le lieu où ils étoient, ayant de l'eau jusques à mi-jambe.

Avanturiers passent les nuits dans l'eau.

Ainsi ils se voyoient pressez de la faim, submergez de la pluye, accablez

de laſſitude, & ſans aucun ſoulagement. En cet état ils ſe croyoient plus miſérables que s'ils avoient été environnez de leurs ennemis; car ils auroient pû les vaincre, ou mourir glorieuſement.

A la pointe du jour les Eſpagnols commencerent à battre la Diane, & à faire une décharge de canon & de mouſquets. Les Avanturiers n'en purent faire autant; car leurs Tambours étoient moüillez auſſi-bien que leurs armes, qu'ils ne pouvoient recharger, à cauſe de la pluye qui tomboit d'une telle ſorte, qu'on voyoit les torrens ſe précipiter des montagnes, & l'eau gagnant de toutes parts, leur fermer le paſſage pour retourner à leurs Vaiſſeaux.

Sur le midi le Soleil parut, & la pluye ceſſa. Alors Morgan envoya quatre hommes dans un Canot portant pavillon blanc, pour ſommer les Eſpagnols de rendre l'Iſle, & leur ſignifier que s'ils faiſoient réſiſtance il mettroit tout à feu & à ſang. Le Gouverneur envoya le Major & un Alferez, pour voir de quelle maniere ils pourroient rendre le Fort ſans que le Roi d'Eſpagne, & les Gouverneurs Généraux, dont ils dépendoient, les puſſent accuſer de lâcheté.

Morgan fait ſommer le Major de l'Iſle.

Ce

Ce Major & l'Alferez représenterent à Morgan qu'ils étoient dans l'intention de rendre l'Isle ; mais que comme il y alloit de la tête, il lui plût voir de quelle ruse on se serviroit, afin que personne ne fût en danger de perdre ni la vie ni l'honneur. Morgan leur demanda quel expédient ils avoient pour cela. Ils répondirent, qu'il falloit que ses gens vinssent insulter le Fort Saint Jerôme, qui étoit au bout du pont, & qui sépare la petite Isle de la grande ; que cependant il envoyât du monde dans un Canot pour les venir attaquer par derriere ; que dans ce moment le Gouverneur en sortiroit pour aller au grand Fort, & qu'ainsi on le prendroit prisonnier, ce qui faciliteroit la prise des autres Forts ; qu'enfin pendant tout ce temps-là il falloit ne point cesser de tirer de part & d'autre, sans toutefois tuer personne.

Morgan consentit à tout, & on attendit que la nuit fût venuë, afin de mieux couvrir l'affaire. Sur le soir on marcha au lieu & en la maniere dont on étoit convenu. Néanmoins Morgan, qui ne se fioit pas à la parole des Espagnols, commanda à ses gens de charger à balles, & en cas qu'aucun d'eux

La prise de l'Isle de Sainte Catherine.

fût

fût bleſſé, de ne point tirer en l'air, mais tout de bon. Ils ne furent pas en cette peine; car les Eſpagnols montrerent ſi bien leur adreſſe à tirer ſans bleſſer perſonne, que Morgan ni ſes gens n'eurent aucun ſujet de s'en plaindre. C'étoit une vraye comedie, de voir tirer de toutes parts, & prendre des Fortereſſes ſans tuer ni bleſſer perſonne.

Dès que les Avanturiers furent les maîtres de l'Iſle & de ſes Fortereſſes, & qu'ils eurent enfermé les Habitans dans le grand Fort de *Sainte Thereſe*, la ſcéne changea, & la comedie devint tragedie pour les Veaux, les Vaches & les Poules: chacun tuoit ce qui s'offroit à lui, on ne voyoit que feux durant la nuit, il n'y avoit perſonne parmi eux qui ne fît rôtir quelque piece de viande; enfin tous faiſoient grand'chere & de grand appetit, car ils avoient été vingt-quatre heures ſans manger, & s'ils euſſent eu du vin, rien n'auroit manqué à leur ſatisfaction: mais ils furent contraints de boire de l'eau; & comme ils n'avoient point de bois, & qu'ils n'en pouvoient trouver, à cauſe de l'obſcurité de la nuit, ils abattoient les maiſons pour faire du feu de la charpente.

Prisonniers de l'Isle Sainte Catherine.

Le lendemain au matin on élargit les prisonniers, qui se trouverent au nombre de quatre cens cinquante; sçavoir, cent quatrevingt-dix hommes de Garnison, dont quarante étoient mariez, & avoient quarante-trois enfans; trente-un Esclaves du Roi, avec huit enfans, & huit Bandits reléguez; trente-neuf Esclaves appartenant aux particuliers, avec vingt-deux enfans; vingt-sept Noirs libres, avec douze enfans. On laissa tous les hommes & les enfans libres, dans l'Isle pour y chercher leur vie, & de-peur de désordre on enferma les femmes dans l'Eglise, où on eut soin de les nourrir & de les garder. Pour cela les Avanturiers montoient tous les jours la garde, comme on fait à l'armée.

Après cela on visita les Forteresses, & on en trouva dix sur cette Isle, qui peut avoir une lieue & demie de circuit. La premiere, qui étoit au bout du Port qui fait la séparation des deux Isles, & qui s'appelloit *le Fort Saint Jerôme*, étoit proprement une batterie entourée de murailles, dont le parapet avoit cinq pieds, le glacis une demie-toise de large. Tout ce Fort pouvoit être de six toises de long, & de quatre de large. Il

y avoit

y avoit huit pieces de canon de fer, tirant douze, huit & six livres de balle, avec un Corps-de-garde pour loger cinquante hommes.

La seconde étoit une batterie couverte de gabions, nommée *la Plata Forma de St. Matheo*, où l'on voyoit trois pieces de canon, qui tiroient huit livres de balle.

La troisiéme étoit le Fort principal, nommé *de Sainte Therese*, sur lequel on trouva vingt pieces de canon. Il étoit à quatre bastions simples, avec un fossé sans eau, & un pont-levis. Ses murailles pouvoient avoir cinq toises de hauteur, le parapet cinq pieds, le glacis trois & demi. On y trouva outre le canon, dix jeux d'orgues, chacun de douze canons de mousquet, avec quatrevingt-dix fusils, & deux cens grenades, avec de la poudre, du plomb, & de la mêche à proportion. Ce Fort étoit inaccessible, & bâti sur un rocher escarpé de tous côtez; ensorte qu'il n'avoit qu'une avenuë par le pont-levis, où on ne pouvoit marcher que quatre hommes de front. Au milieu on rencontroit une terrasse élevée d'une toise au-dessus du parapet, sur laquelle il y avoit quatre pieces de canon qui commandoient à

la rade. A moins que d'avoir réduit ces Forts, il étoit impossible d'approcher de l'Isle avec aucun Vaisseau. Du côté de la mer ce Fort avoit plus de vingt-cinq toises de hauteur, à cause du rocher sur le sommet duquel il étoit bâti.

La quatriéme place fortifiée, nommée *la Plate-forme de Saint Augustin*, étoit une batterie couverte de gabions remplis de terre, avec trois pieces de canon tirant six & huit livres de balle.

La cinquiéme, nommée *la Plate-forme de la Conception*, étoit encore une batterie de deux pieces de canon tirant huit livres de balle.

La sixiéme, nommée *la Plate-forme de Nôtre-Dame de la Guadeloupe*, étoit une batterie montée de deux pieces de canon tirant douze livres de balle.

La septiéme, nommée *la Plate-forme de Saint Sauveur*, étoit montée de deux pieces de canon tirant huit livres de balle.

La huitiéme, nommée *la Plate-forme des Canoniers*, étoit montée de deux pieces de canon tirant huit livres de balle.

La neuviéme, nommée *la Plate-forme de Sainte Croix*, étoit montée de trois pieces de canon, tirant six livres de balle.

La dixiéme, nommée *le Fort de Saint Joſeph* étoit une Redoute où il y avoit ſix pieces de canon tirant huit & douze livres de balle. Outre cela il y avoit deux Orgues chacun de dix canons de mouſquet. Il faut remarquer que tout le canon qu'on trouva ſur ces Iſles étoit de fer, hormis trois ou quatre pieces de fonte, qui étoient dans le Fort de *Sainte Thereſe.*

On trouva un magaſin où il y avoit trente mille livres de poudre à canon & à mouſquet, avec beaucoup de mêches & de grenades. On embarqua toutes ces munitions de guerre ſur les Vaiſſeaux, & on démolit les batteries, jettant par terre le canon qu'on encloüa, & rompant les affuts que l'on brûla. Les Forts de Saint Jerôme & de Sainte Thereſe furent reſervez, & l'on y faiſoit garde.

Les choſes en cet état, Morgan fit demander ſi parmi les releguez qui ſe trouvoient dans cette Iſle, il n'y auroit pas quelques Forçats de terre ferme. Il s'en préſenta trois de *Panama*, & c'étoit juſtement ce que Morgan cherchoit. De ces trois il y en avoit deux Indiens & un Mulâtre, que je puis appeller barbare, après les cruautez que je

Guides pour Panama.

je lui ai vû exercer contre les Espagnols. Morgan interrogea lui-même ces trois personnes ; car il parloit très-bien la Langue Espagnole, & leur dit que s'ils vouloient mener son armée à *Panama*, il leur donneroit la liberté, outre leur part de l'argent qu'on prendroit, comme aux siens, & le pillage qu'ils pourroient amasser.

Les Indiens tâcherent à s'excuser, disant que s'ils sçavoient le chemin ils feroient volontiers ce que Morgan demandoit d'eux. Le Mulâtre au-contraire soûtint qu'ils étoient des menteurs, qu'ils avoient fait plusieurs fois ce chemin en leur vie ; mais qu'ils ne vouloient pas l'enseigner, sous l'espérance d'être récompensez des Espagnols. Il ajouta que pour lui, comme il n'attendoit rien de cette maudite nation que la mort, il étoit prêt de servir Morgan en toute occasion où il en seroit capable.

On donna la gêne aux deux Indiens, dont l'un mourut, & l'autre confessa qu'il sçavoit le chemin, & qu'il meneroit l'armée. Morgan aussi-tôt commanda quatre Vaisseaux & une Barque, avec quatre cens hommes, pour aller prendre le Fort de *Saint Laurent de Chagre*, qui étoit sur la riviere de mê-

me

me nom, & dans laquelle il falloit que les Avanturiers entrassent pour aller à *Panama.*

Morgan n'y envoyoit qu'un petit nombre de gens, afin que les Espagnols ne se défiassent pas du grand dessein qu'il méditoit, & ne songeassent point à se fortifier, comme ils en ont la commodité en ce lieu-là; mais qu'ils crussent que ces quatre Vaisseaux s'étant rencontrez à la côte, vouloient prendre ce Fort seulement & le piller; parcequ'on y apporte beaucoup de marchandises de *Portobello*, afin de les embarquer pour *Panama*, ne les pouvant porter par terre.

Huit jours après, Morgan devoit suivre ces quatre Vaisseaux, ayant pour guide un Indien qui avoit été soldat dans ce Fort, & qui en sçavoit les avenues. Pendant ce temps-là les Avanturiers arrachoient des racines de Manioc, dont ils faisoient de la Cassave pour leurs Vaisseaux. Ils arracherent aussi les Patates & les Igniances, & lorsque tout fut pris & embarqué, Morgan donna ordre de mettre à la voile pour descendre en terre ferme.

CHAPITRE X.

La Prise du Fort de Saint Laurent.

MORGAN avoit détaché, comme j'ai dit, quatre Vaisseaux de sa Flotte, pour aller prendre Chagre. Ces Vaisseaux étoient commandez par le Capitaine Bradelet, qui avoit beaucoup d'expérience pour de semblables entreprises. Trois jours après son départ de l'Isle de *Sainte Catherine*, il arriva à la vûë du Fort de *Saint Laurent*.

Description du Fort de St. Laurent.

Ce Fort est à l'embouchure de la riviere de *Chagre*, & bâti sur une haute montagne, large environ de trente toises ou environ, escarpée de roches, & accessible seulement du côté de la terre, où elle est coupée par un fossé sans eau de six toises de profondeur. On entre dans ce Fort par le moyen d'un pont-levis.

Il y a un parapet d'une toise de haut, & des casemates qui empêchent l'accès du fossé & des palissades. On voit en haut des batteries de canon qui donnent de tous côtez, accompagnées de plusieurs Corps-de-garde, avec un degré taillé

taillé dans le roc, par lequel on deſcend ſur le bord de l'eau, où l'on rencontre deux autres batteries couvertes & flanquées à fleur d'eau. Sur le bord de la mer, à l'extrémité de la montagne qui renferme le Fort, eſt une Tour preſque auſſi haute que la montagne même, ſur laquelle il y a huit pieces de canon qui défendent l'entrée de la riviere.

De cette Tour on paſſe au Fort par un degré ſecret fait en Vignoc. Les maiſons qui ſont ſur le haut dans le Fort, ne ſont faites que de paliſſades, & couvertes de feüilles de Palmiſtes. Les magaſins aux poudres & autres munitions de guerre, ſont dans des voûtes ſous terre, qu'on a creuſées exprès dans la montagne. Je ne dirai rien davantage de ce Fort, parcequ'on en peut voir la ſituation dans la Carte que je donne de l'Iſtme de *Panama.*

Les Eſpagnols ayant aperçu ces Vaiſſeaux mirent le pavillon Royal, & canonnerent terriblement. Les Avanturiers furent moüiller à un quart de lieuë de la riviere au port de *Naranjas*, où ils demeurerent juſqu'au lendemain matin, qu'ils mirent quatre cens hommes à terre, pour être conduits par l'Indien qui étoit leur guide.

Il les mena par l'endroit le moins périlleux, & ils ne pouvoient pas manquer, n'y ayant que celui-là : cependant ils eurent beaucoup de peine ; car dans le lieu où ils descendirent, il y avoit une Vigie qu'ils ne purent prendre. Les Espagnols étant avertis par cet homme, de la descente des ennemis, se mirent en défense, & les Flibustiers furent obligez de se faire une route avec leurs sâbres ; ils n'arriverent au Fort qu'à deux heures après midi, quoiqu'ils n'eussent pas plus d'une demie-lieuë ; & ils ne l'auroient pas facilement trouvé, si le bruit du canon ne leur avoit fait juger que le Fort étoit situé à l'endroit d'où il partoit.

Enfin ils arriverent sur une petite montagne élevée au-dessus du Fort d'où ils avoient entendu tirer le canon. Ils auroient pû facilement le battre, & s'en rendre maîtres sans perdre un seul homme ; car de cette éminence ils découcouvroient ce qui s'y passoit : mais ils en étoient éloignez plus que de la portée du fusil, & il étoit impossible d'y apporter du canon.

Les Espagnols qui les appercevoient, ne branlerent pas. Ils voulurent les laisser approcher, afin de faire plus d'expédition.

pédition. Les Avanturiers fatiguez descendirent dans une petite Plaine découverte, & se trouverent ainsi sous le canon des Espagnols, qui leur en envoyerent une volée, & firent ensuite une décharge de leur mousqueterie ; ce qui causa bien du fracas parmi les assiégeans, qui ne pouvoient rendre le change aux Espagnols, parceque le fossé leur empêchoit de gagner la palissade. Tout ce qu'ils pouvoient faire dans cette occasion, c'étoit de tuer les Espagnols lorsqu'ils venoient charger leur canon ; mais dès que le canon jouoit, leur recours étoit de se jetter par terre pour s'en garantir.

Cette attaque dura jusqu'au soir ; les Avanturiers avoient déja perdu beaucoup de monde, ils commençoient à se ralentir, & pensoient à la retraite, lorsque les Espagnols, qui les voyoient dans ce desordre, leur crierent : *Ah, chiens d'Hérétiques, Anglois endiablez, vous n'irez pas à Panama comme vous le croyez, & quand vos camarades seront ici, nous leur en ferons autant qu'à vous.* Ces paroles firent connoître aux Avanturiers qu'ils étoient découverts ; cependant les Espagnols les chargoient à coups de canon, de mousquet & de

 fléches ;

Indiens plus dangereux que les Espagnols.

fléches; parcequ'ils avoient aussi des Indiens avec eux, qui blessoient plus de monde avec leurs fléches, que les Espagnols avec leurs mousquets.

Enfin la nuit venoit, & les Avanturiers commençoient à se demander les uns aux autres ce qu'ils devoient faire: une partie même s'étoit déja retirée, le Commandant avoit les deux jambes cassées d'un coup de canon. Mais lorsque les François parloient ensemble du mauvais succès de cette entreprise, une fléche vint tout-à-coup percer l'oreille & l'épaule à l'un d'eux, qui l'arracha sur le champ de sa playe avec une fermeté admirable, disant à ceux qui étoient près de lui: *Attendez, mes freres, je m'en vais faire périr tous les Espagnols.* A l'instant il tira de sa poche plein sa main de coton, qu'il noüa au bout de cette fléche, y mit le feu, & après en avoir rompu le fer il enfonça la cane dans son fusil, & la tira sur une des maisons du Fort, qui, comme j'ai dit, ne sont couvertes que de feüilles de Palmistes. La maison commença à fumer; les Avanturiers s'en appercevant, ramasserent des fléches, & firent la même chose; ce qui produisit un si bon effet, que plusieurs maisons du Fort furent enflâmées.

Presque

Presque en même temps je fus frapé de l'objet le plus digne de compassion qu'on verra peut-être jamais : un camarade que j'aimois, se présenta à moi dans un état déplorable, il avoit une fléche enfoncée dans l'œil ; ce malheureux répandant une prodigieuse quantité de sang de son œil blessé, & autant de larmes de celui qui ne l'étoit pas, me prioit avec instance de lui arracher cette fléche qui lui causoit une violente douleur ; & comme il vit que la pitié m'empêchoit de le secourir assez promptement, il se l'arracha lui-même. Objet pitoyable.

Après le bon succès dont je viens de parler, nos gens sentant brûler leur cœur d'un feu plus ardent que celui qu'ils venoient d'allumer, firent revenir ceux qui s'étoient retirez, & se rallierent avec eux. Comme ils se cachoient à la faveur de la nuit, les Espagnols ne tiroient plus si sûrement que de jour, outre que la lumiere des maisons qui brûloient, leur nuisoit pendant qu'elle profitoit aux Avanturiers, qui à la lueur de cet embrasement, voyoient agir les Espagnols, & en tuoient autant qu'il en paroissoit. Le feu prit aussi à leur poudre, ce qui leur causa beaucoup de dommage ; mais les Flibustiers n'a-

voient point encore le moyen d'entrer dans le Fort.

Effort des Avanturiers.

Quelques-uns s'aviserent de faire une bréche de cette maniere. Ils se coulerent dans le fossé, & montant l'un sur l'autre jusqu'à ce qu'ils pussent atteindre à la palissade, ils y mirent le feu, qui réussit bien; car dès que les pieux étoient enflâmez, ils brûloient aussi vîte que les matieres les plus combustibles.

Les Espagnols s'en étant apperçus, jetterent dans le fossé quantité de pots à feu qui consumoient beaucoup d'Avanturiers avant qu'ils pussent se retirer. D'un autre coté les Espagnols étoient occupez à éteindre le feu qui avoit pris au Fort, & qui augmentoit toûjours, quelques efforts qu'ils fissent pour en empêcher les progrez, & par malheur il faisoit un furieux vent qui le portoit partout. La palissade brûloit aussi d'une grande force.

Cependant les Avanturiers ne perdoient rien de ce qui se passoit, & pour peu qu'un Espagnol parût à la lueur du feu, ils ne manquoient pas de l'abatre. Ce succès redoubla leur courage, & fit naître dans leurs cœurs l'espérance de prendre le Fort. Le jour étant venu,

les pieux de la palissade, qui servoient de gabion & de parapet, se trouverent consumez, & la terre qu'ils soûtenoient tomba tout d'un coup dans le fossé. Néanmoins les Espagnols ne laisserent pas de tenir bon sans quitter la brêche qu'ils défendoient vaillamment. Leur Commandant les faisoit battre jusques dans le feu qui les gagnoit; & comme ils n'étoient plus couverts, tous ceux qui se présentoient à la brêche, étoient tuez & tomboient dans le fossé; enfin ils furent contraints de l'abandonner.

Vigoureuse resistance des Espagnols.

Les Avanturiers y monterent aussitôt, & furent chercher les Espagnols, qui s'étoient retranchez dans quelques Corps-de-garde, où ils avoient du canon, & se battoient encore. On offrit de leur donner quartier; mais ils n'en voulurent point, le Commandant même se fit tuer sans vouloir se rendre. Quelques-uns desespérez, & craignans de tomber dans les mains de leurs ennemis, se précipiterent, & finirent ainsi miserablement leur vie.

De cette maniere les Avanturiers se virent inopinément maîtres du Fort; mais sans le feu, qui fut un heureux coup de hazard pour eux, ils n'auroient jamais pû l'espérer, quand même ils

Prise du Fort.

l'auroient attaqué avec toute leur Flotte. Ils n'y trouverent que quatorze hommes en vie & neuf ou dix blessez, cachez dans des trous parmi les morts. Ces malheureux assurerent qu'ils étoient le reste de trois cens quatorze hommes, & que le Commandant se voyant ruïné par le feu, avoit dépêché quelques-uns des siens pour donner avis au Président de *Panama* de ce malheur, afin qu'il se tînt sur ses gardes, & qu'il s'en garantît.

Nouvelle de Carthagene.

Ils ajoûterent que depuis six semaines on avoit reçu nouvelle de *Carthagene*, qu'un Irlandois ayant été pris parmi une troupe de voleurs Anglois venus pour piller la riviere de *la Hache*, avoit dit qu'il se formoit une Flotte considérable pour aller à *Panama*, & que ceux-ci n'étoient venus à la riviere de *la Hache* qu'à dessein d'avoir des vivres pour leurs Vaisseaux.

Il étoit vrai qu'un Irlandois avoit eu la lâcheté d'abandonner les Avanturiers, & d'aller avertir les Espagnols de leur venuë; mais il ne sçavoit pas leur principal dessein, qui étoit d'attaquer *Panama*. Les prisonniers firent encore entendre, que le Président de *Panama* s'étoit fortifié sur la riviere de *Chagre*,

en cas que le Fort fût pris ; qu'il y avoit plusieurs embuscades d'Espagnols que les Avanturiers ne pouvoient jamais éviter ; que lui-même étoit dans une campagne proche de *Panama*, avec deux mille hommes d'Infanterie, quatre cens hommes de Cavalerie, & six cens Indiens, avec deux cens Mulâtres, qui chassoient deux mille Taureaux destinez pour rompre les troupes des Avanturiers, & pour les tailler en pieces.

Soins des Avanturiers après leur victoire.

Lorsque les Avanturiers se furent emparez du Fort, ils songerent à mettre leurs blessez dans un lieu où ils pussent reposer à leur aise, & y être pansez par les Chirurgiens, qui n'avoient fait qu'appliquer un appareil à leurs blessures, pour étancher le sang ; encore ne l'avoient-ils fait qu'à ceux qui en avoient de grandes. On ne trouva point de lieu plus commode que la Chapelle pour les mettre. Il y en avoit soixante qui ne pouvoient se lever, sans ceux qui marchoient portant le bras en écharpe, ou ayant la tête bandée. Ils jetterent les Espagnols morts, du haut en bas du Fort ; mais les cadavres des Anglois & François furent mis dans des trous qu'on fit faire par des Esclaves & par ceux des

Espagnols qui étoient restez. Quelques femmes aussi Esclaves furent employées à solliciter les blessez.

Les Avanturiers firent ensuite la revûë, pour sçavoir combien d'hommes ils avoient perdus. Ils trouverent que le nombre des morts montoit à cent dix, & celui des blessez à quatrevingt. On rétablit le Fort & la Brêche le mieux qu'il fut possible, afin de se mettre en défense, en cas que les Espagnols vinssent pour le reprendre avant la venuë de Morgan.

On y trouva quantité de munitions, tant de guerre que de bouche, que l'on mit en ordre, & on tâcha de les bien conserver parcequ'il n'y en avoit pas beaucoup sur la Flotte; ensuite on fit entrer les Vaisseaux dans la riviere.

Morgan qui étoit demeuré sur l'Isle de Sainte Catherine, quatre jours après le départ des Vaisseaux dont je viens de parler, fit faire diligence aux autres qui étoient restez avec lui, & leur ordonna de s'embarquer avec leurs vivres, & tous les prisonniers, qu'il partagea sur les Bâtimens de la Flotte, chacun selon sa grandeur.

Dom Joseph Ramirèz de Leiba, qui étoit Gouverneur de cette Isle, au nom

du Roi d'Espagne, & qui commandoit la Garnison, fut mis sur le Navire de Morgan avec ses principaux Officiers, leurs femmes & leurs enfans. Morgan fit aussi encloüer le canon des Forts, & le jetta à l'eau; mais avec la précaution que ce fût en des lieux où en cas de besoin on pût le repêcher; car il vouloit revenir prendre possession de cette Isle, en cas que son dessein ne réüsît pas. Il eut soin de faire aussi brûler les affuts, & les maisons de l'Isle, excepté l'Eglise & les Forts, ausquels l'on ne toucha point.

Après cette opération, la Flotte leva l'ancre, & fit voile vers la terre. Le lendemain il survint un mauvais temps qui la dispersa: mais comme tout le monde sçavoit le rendez-vous, chacun s'y trouva, quoiqu'en des temps différens; car les derniers arriverent quatre jours après les premiers, & tous ensemble ne furent réünis que dix jours après la prise du Fort.

Morgan avec son Vaisseau étant à la vûë du Fort, & y appercevant le pavillon du Roi d'Angleterre, en conçut une telle joye, qu'il voulut entrer dans la riviere avant que de reconnoître s'il n'y avoit point de péril, & sans même attendre un Canot qui venoit au-de- Joye de Morgan.

nant

vant de lui, pour l'avertir qu'à l'entrée de cette riviere il y avoit un rocher caché sous l'eau. Il ne manqua pas d'y toucher, lui & un autre Vaisseau ; & dans le temps qu'il vouloit se retirer, il survint un vent de Nord, qui éleva la mer, & fit crever son Navire qui échoüa, sans toutefois perdre un seul homme.

Morgan étant entré dans la riviere de Chagre avec toute sa Flotte, employa les prisonniers de l'Isle de Sainte Catherine à travailler au rétablissement du Fort, faisant réparer tout ce que le feu avoit consumé, hormis les maisons; au-contraire il fit encore abattre plusieurs de celles qui étoient restées sur pied, de-peur que ce qui étoit arrivé aux Espagnols n'arrivât à lui-même; c'est-à-dire, qu'on ne se servît pour les brûler, du même moyen qu'avoient employé les siens. Après cela il visita les vivres & les munitions de guerre, fit la revûë de son monde, ordonna ceux qui devoient demeurer à la garde du Fort, & ceux qui devoient aller à Panama.

On avoit trouvé deux petits Bâtimens à plat fond, faits exprès pour naviger sur cette riviere ; cinq ou six hommes montent dessus & poussent de fond, ils

peuvent

peuvent avoir soixante pieds de long, & vingt-cinq de large. Morgan commanda d'y mettre quelques pieces de canon, & quelques berges de fonte, avec autant de monde qu'ils en pouvoient contenir. Il en fit mettre aussi sur deux petites Fregates légeres, dont l'une avoit quatorze pieces de canon, l'autre huit, & le reste dans des Canots. Tout étant ainsi ordonné, il laissa cinq cens hommes dans le Fort de Saint Laurent, dont il donna le commandement au Capitaine Maurice, laissa 150 hommes sur les Vaisseaux pour les garder, & en prit avec lui treize cens des mieux armez, & des plus robustes.

Les prisonniers Espagnols avoient donné l'épouvante aux Avanturiers en assûrant que le Président de *Panama* avoit été averti près de deux mois auparavant, & qu'il s'étoit tellement précautionné, qu'il n'y avoit point d'apparence de rompre ses forces & de le défaire. D'ailleurs, comme il y a des superstitieux partout, il se trouva des gens parmi les Avanturiers mêmes, qui tiroient mauvais augure de ce que Morgan avoit perdu son Navire en entrant dans la riviere de Chagre, & que tant de monde avoit péri à l'attaque du

Fort,

Fort. Ils étoient encore intimidez sur la seule réfléxion des embuscades qui pourroient se rencontrer sur la riviere, & qu'il faudroit essuyer. Les plus courageux au-contraire se consoloient de tout, se répréſentant que si les Espagnols tenoient bon, c'étoit une marque certaine qu'il y auroit un grand butin à faire.

CHAPITRE XI.

Départ de Morgan pour Panama, & la prise de cette Ville.

MORGAN ayant fait une exacte revûë de ceux qu'il avoit choisis pour son entreprise, & visité jusqu'à leurs armes & leurs munitions, les exhorta de faire voir leur courage dans cette occasion, afin de retourner à la Jamaïque couverts de gloire, & riches à jamais. Alors tout le monde cria, *vive le Roi d'Angleterre & Morgan.* Ils commencerent leur voyage le 18 Janvier de l'an 1670. Je décrirai leur marche jour pour jour, & les lieux où ils s'arrêterent; on pourra les voir dans la Carte que j'en donne, & qui est fort exacte. Lorsqu'ils partirent ils ne prirent point

Morgan fait voile pour Panama.

point de vivres, de-peur d'incommoder ceux du Fort, qui n'en avoient pas trop pour nourrir près de mille personnes qu'ils étoient, en comptant les prisonniers & les Esclaves, que Morgan n'avoit pas voulu laisser aller de *Sainte Catherine*, de crainte que les Espagnols ne les employassent contre lui.

Journal de la marche des Avanturiers, commandée par Morgan pour Panama.

Le jour même du départ, ils firent tant à la voile qu'à la rame, six lieuës Espagnoles ou environ, & allerent coucher à un lieu nommé *Rio de los Braços*. Ils tarderent là quelque temps, parceque de nuit ils ne pouvoient pas aller plus loin, & qu'il y avoit des habitations, où ils croyoient trouver dequoi vivre: mais ils furent trompez dans leur attente, car les Espagnols avoient tout ruïné. Ils avoient arraché jusqu'aux racines, & coupé même les fruits qui n'étoient pas encore mûrs, sans laisser aucuns bestiaux; ensorte que les Avanturiers ne trouverent que les maisons vuides, & cependant elles ne laisserent pas de leur servir pour coucher; car ils étoient si serrez dans leurs Vaisseaux, qu'ils

Suite de la marche des Avanturiers.

qu'ils ne pouvoient pas même s'asseoir. Ils furent obligez de se contenter ce soir-là d'une pipe de tabac, quoique cela ne les inquiétât pas pour cette premiere fois.

Le dix-neuviéme du mois, & le deuxiéme de la marche, les Avanturiers se préparerent dès la pointe du jour à avancer chemin, & sur le midi ils se trouverent à un lieu nommé *la Crux de Juan Galliego.* En cet endroit ils furent obligez de laisser leurs Fregates légeres, tant parceque la riviere, (faute de pluye) étoit basse, que parcequ'un assez grand nombre d'arbres, qui étoient tombez dedans & qui l'embarrassoient, auroient trop donné de peine, & fait perdre trop de temps à les retirer.

Les Guides assurerent, qu'à trois lieues de là on pouvoit marcher les uns le long de la riviere, & les autres dans les Canots. Cependant il fallut passer le trajet à deux fois ; car les Canots qui étoient pleins de monde allerent se décharger au lieu dont je viens de parler, afin de revenir querir ceux qui étoient dans les Fregates, à qui on donna ordre de demeurer-là deux ou trois jours, à dessein que si on trouvoit les Espagnols trop forts, & qu'on fût obligé de

se

ſe retirer, on pût ſe réfugier en cet endroit, & par le moyen du canon, les repouſſer & les défaire.

On fit auſſi défenſe à ceux qu'on avoit laiſſez ſur ces Bâtimens d'aller à terre, de-peur d'être ſurpris dans le bois, & d'être faits priſonniers; ce qui auroit découvert aux Eſpagnols le peu de forces qu'avoient les Avanturiers. Ce n'étoit pas que les Eſpagnols n'euſſent aſſez d'eſpions; mais comme ils n'aiment guéres à ſe battre, & qu'ils vouloient obliger leurs Commandans à ne les point engager dans un combat, ils faiſoient les Avanturiers trois fois plus forts qu'ils n'étoient.

Marche des Avanturiers 20. Janv. 1670.

Le 20 qui étoit le troiſiéme de la marche, dès le matin Morgan envoya un des Guides avec quelques Avanturiers, pour découvrir le chemin; mais lorſqu'ils entrerent dans le bois, ils ne trouverent ni route, ni aucun moyen de s'en faire une, parceque le païs étoit inondé & fort marécageux; enſorte que Morgan fut encore contraint de paſſer ſon monde à deux repriſes, juſqu'à un lieu nommé *Cedro Bueno*.

La faim qui preſſoit les Avanturiers, leur fit ſouhaiter ardemment de rencontrer bien-tôt les Eſpagnols; car ils

commençoient à devenir foibles, n'ayant point mangé depuis leur départ, faute de rien tirer, pas même du gibier. Quelques-uns mangeoient des feüilles d'arbres; mais toutes n'étoient pas bonnes pour la nourriture. Il étoit nuit avant que tout le monde fût passé, il fallut coucher sur le bord de la riviere avec beaucoup d'incommoditez; car les nuits y sont froides, & ils étoient peu vêtus.

Marche des Avanturiers. 21. Janv. 1670.

Le 21 qui étoit le quatriéme de la marche, les Avanturiers trouverent le moyen d'avancer, une partie alloit par terre, & l'autre dans des Canots par eau avec chacun un Guide. Ces Guides marchoient à deux portées de mousquet avec vingt ou trente hommes pour découvrir les embuscades Espagnoles, sans faire de bruit, afin de surprendre quelques prisonniers pour sçavoir leurs forces; mais les espions Espagnols étoient plus fins que les Avanturiers, & comme ils sçavoient très-bien les chemins, ils avertissoient de ce qui se passoit, une demi journée avant que les Avanturiers dussent arriver.

Subtilité des Espagnols.

Vers le midi les deux Canots qui ramoient devant, rebrousserent chemin, & firent sçavoir qu'ils avoient découvert

vert une embuscade. Chacun prépara ses armes avec une joye inconcevable, croyant trouver dequoi manger ; car les Espagnols ont soin, quelque part qu'ils aillent, d'être bien fournis de vivres. Quand ils furent à la vûë de cette embuscade, ils commencerent à faire des cris épouvantables, & à courir, c'étoit à qui iroit le premier : Mais ils demeurerent plus morts que vifs, trouvant la place abandonnée.

Les Espagnols à la verité s'y étoient retranchez ; mais ayant appris de leurs espions, que les Avanturiers venoient en grand nombre, ils crurent que la place n'étoit point tenable, & laisserent là leurs retranchemens, qui pouvoient contenir quatre cens hommes. Ils étoient munis d'une forte palissade en forme de demi-lune, dont les pieux étoient formez d'arbres entiers & fort gros.

En partant ils avoient emporté leurs vivres, & brûlé ce qu'ils n'avoient pû emporter. On trouva quelques Canastres, qui sont des coffres de cuir, qui servirent beaucoup à ceux qui s'en saisirent les premiers ; car ils les couperent en pieces afin de les manger ; mais ils n'eurent pas le temps de les préparer, étant obligez de suivre leur route.

Morgan voyant qu'il ne trouvoit point de vivres, avança tant qu'il put, dans l'espérance d'en trouver pour lui & pour ses gens. Ils marcherent le reste du jour, & arriverent le soir à *Torna Muni*, où ils rencontrerent encore une embuscade; mais abandonnée comme l'autre. Ces deux embuscades leur avoient donné une fausse joye, au-lieu de fausse allarme; car ils n'aspiroient qu'à trouver de la résistance.

Ayant donc passé outre, ils avancerent dans le bois plus qu'ils n'avoient fait, ayant toûjours suivi la riviere afin de trouver des vivres; mais ce fut en vain, car en quelque lieu que ce fût où il y avoit la moindre chose, les Espagnols détruisoient tout, de-peur que les Avanturiers n'en profitassent, croyant les obliger par-là à retourner à leurs Vaisseaux: ce qui leur auroit été bien inutile de faire, puisqu'ils n'avoient pas plus de vivres d'un côté que de l'autre.

Il fallut néanmoins se reposer; car la nuit étant venuë on ne pouvoit plus marcher dans le bois. Ceux qui avoient encore quelques morceaux de Canastre souperent; mais ceux qui n'en avoient point ne mangerent rien. Ces Canastres ne sont pas de cuir tané, ce sont des

des peaux de Bœuf séchées, & on en fait ces Canastres qui ressemblent à nos manequins. Ceux qui ont toûjours vécu de pain à leur aise, ne croiroient pas qu'on pût manger du cuir, & seront curieux de sçavoir comment on l'accommode pour le manger.

Je dirai donc que nos Avanturiers le mettoient tremper dans l'eau, le battoient entre deux pierres, & après en avoir gratté le poil avec leurs couteaux, le mettoient rôtir sur le feu & l'avaloient hâché en petits morceaux. Je puis assûrer qu'un homme pourroit vivre de cela; mais j'ai peine à croire qu'il en devînt bien gras.

Le 22. qui étoit le cinquiéme de la marche, dès le matin les Avanturiers continuerent leur chemin, arriverent sur le midi à *Barbacoa*, où ils trouverent encore des barricades abandonnées, sans vivres. Mais comme il y avoit en ce lieu plusieurs habitations, les Avanturiers, à force de chercher, trouverent deux sacs de farine enfoüis en terre, avec quelques fruits, qu'on nomme *Plantanos*. Ces deux sacs de farine furent apportez à Morgan, qui les fit distribuer à ceux qui avoient le plus de besoin de nourriture, parcequ'il n'y

Marche des Avanturiers. 22. Janv. 1670.

en avoit pas aſſez pour tout le monde.

Ceux qui en eurent la délayerent avec de l'eau, & en firent une pâte ſans levain, qu'ils couperent par morceaux, & qu'ils envelopperent dans des feüilles de Bananier, pour les faire cuire, les uns ſous la braiſe, les autres dans l'eau. Ils appelloient ces morceaux de pâte ainſi cuite, des pouplains.

Après ce repas ils reprirent leur marche, ceux qui étoient fatiguez de la faim & du chemin ſe mirent dans les Canots ſur la riviere, les autres marcherent par terre juſqu'à un lieu nommé *Tabernillas*, où il y avoit quelques habitations abandonnées & dégradées, comme les premieres, où ils coucherent.

Marche des Avanturiers. 23. Janv. 1670.

Le lendemain 23. qui étoit le ſixiéme de la marche, ils continuerent leur route; mais ils ſe repoſerent ſouvent; car la foibleſſe les empêchoit d'avancer. Pendant qu'ils faiſoient alte, ils alloient dans les bois chercher quelques graines d'arbres pour manger.

Ce même jour ils arriverent ſur le midi à une habitation un peu écartée du chemin, qu'ils trouverent pleine de Maïs encore en épi. Il falloit les voir ſe jetter deſſus, & le manger tel qu'il étoit; car la précipitation de leur marche

che ne leur donnoit pas le tems de le faire cuire, & la faim encore moins.

Fort peu de temps après ils apperçurent quelques Indiens qui marchoient devant eux, ils les poursuivirent dans l'espérance de rencontrer quelque embuscade d'Espagnols. Ceux qui avoient du Maïs le jetterent pour n'être point embarrassez à courir, ils tirerent sur les Indiens, en tuerent quelques-uns, & poursuivirent les autres jusqu'à *Santa Cruz*. Les Indiens y passerent la riviere, & échaperent ainsi aux Avanturiers, en leur criant de loin, pendant que ceux-ci passoient aussi la riviere à la nage: *Ah! Perros Inglezes à la Savana, à la Savana, ally nos veremos*; c'est-à-dire, *ah! chiens d'Anglois, venez à la prairie, nous vous y attendons.*

Les Avanturiers poursuivent des Indiens.

Les Avanturiers avoient ainsi passé la riviere, parceque leurs Canots n'alloient pas si vîte qu'eux, & que la riviere serpente en cet endroit. La nuit les surprit. Ils furent obligez de coucher là, pour reprendre des forces, & pour se préparer à se battre: car la rencontre des Indiens leur fit juger qu'ils ne marcheroient plus guéres sans trouver de la résistance.

Le lendemain 24. qui étoit le septiéme du départ, ils firent une décharge

Marche des Avanturiers.

24. Janv. 1670. générale de leurs armes, les nettoyerent, & les rechargerent, croyant en avoir bien-tôt besoin. Après quoi ils passerent la riviere, marcherent jusqu'à midi, & arriverent à la vûë du Bourg nommé *Cruz*, où ils virent s'élever une grande fumée; ils crurent que les Espagnols étant retranchez, brûloient quelque maison qui pouvoit leur nuire, & ils en sauterent de joye: Quelques-uns dirent en riant, que les Espagnols faisoient rôtir la viande pour les régaler.

Deux heures après ils arriverent au Bourg de *Cruz*, qu'ils trouverent en feu, sans y voir une seule personne. Les Indiens qu'ils avoient poursuivis, étoient les auteurs de cet incendie, qui consuma tout, excepté les Magasins du Roi & les Ecuries. On avoit même chassé toutes les bêtes qui étoient aux environs, dans l'espérance que les Avanturiers seroient obligez de retourner sur leurs pas faute de vivres.

Ce Bourg est la derniere place où l'on peut monter sur la riviere; c'est-là qu'on apporte la marchandise de *Chagre*, pour la transporter par terre sur des Mulets jusqu'à *Panama*, qui n'est éloignée que de huit lieuës de ce Bourg: C'estpourquoi il y a de fort beaux Magasins & de belles Ecuries.

Les Avanturiers réſolurent d'y demeurer le reſte du jour, afin de ſe repoſer, & de chercher dequoi vivre. On fit défenſe à tous de s'écarter du Bourg, à moins qu'on ne formât un parti de cent hommes, dans la crainte que l'on avoit que les Eſpagnols ne priſſent quelqu'un. Cette défenſe n'empêcha pourtant pas cinq ou ſix Anglois de ſortir pour chercher des fruits dans une habitation. Il y en eut un de pris par des Indiens qui fondirent ſur eux.

On trouva dans un des magaſins du Roi quelques gerres de vin du Perou, & un grand mannequin de biſcuit. Morgan, de-peur que ſes gens ne s'ennyvraſſent, fit courir le bruit que les Eſpagnols avoient empoiſonné ce vin. Quelques-uns qui en avoient déja bû, ayant l'eſtomac vuide & affoibli par la diéte, vomirent; ce qui fit croire que cela étoit vrai. Il ne fut pourtant pas perdu; car il y en avoit entr'eux qui ne purent s'empêcher d'en boire, quoiqu'ils le cruſſent empoiſonné.

Morgan empêche ſes gens de s'enyvrer.

Pendant que les plus actifs cherchoient dequoi vivre, ceux qui étoient dans le Bourg préféroient le repos, ſe contentant de tuer les chiens & les chats, & ils les mangeoient avec un

peu de Maïs qu'ils avoient apporté. Les Canots qui se trouvoient inutiles, parcequ'ils ne pouvoient monter plus avant, furent renvoyez avec soixante hommes, ayant ordre de demeurer sur la riviere où étoient les Navires. On cacha seulement un Canot sous des broussailles, en cas que dans un besoin on en eût affaire pour avertir les autres.

Marche des Avanturiers. 25. Janv. 1670.

Le lendemain 25. huitiéme de la marche, dès que l'aurore parut Morgan fit la revûë de son monde, & trouva qu'il avoit onze cens hommes tous capables de combattre, & bien résolus de le suivre. Il leur fit dire, que cet homme qu'on avoit cru pris le jour précédent par les Indiens, étoit revenu, s'étant seulement écarté dans le bois. Il en usa ainsi, de-peur qu'ils ne crussent que cet homme n'eût découvert leur dessein, & que cela ne leur fît perdre courage.

Dans ce même temps il choisit deux cens hommes pour servir d'enfans perdus, & marcher devant, afin d'investir les ennemis, & que le gros ne fût point surpris, particulierement dans le chemin qu'ils avoient à faire de *Cruz* à *Panama*, où en plusieurs endroits il étoit si étroit qu'on n'y pouvoit passer que deux hommes de front. Ces

deux

deux cens hommes étoient des mieux armez & des plus adroits de l'Europe, la plûpart Boucaniers François, & il est certain que deux cens de ces gens-là valent mieux que six cens autres.

Morgan fit du reste un corps de bataille, une avant-garde, & une arriere-garde, & en cas de combat une aîle droite & une aîle gauche, avec des gens de réserve, qui marchoient toûjours au milieu. En avançant, l'aîle droite avoit l'avant-garde, & en revenant c'étoit l'aîle gauche. Voilà l'ordre que Morgan tint dans sa marche depuis *Cruz* jusques à *Panama*.

Pluye de fléches sans voir personne.

Sur les dix heures il arriva à *Quebrada obscura*, qui veut dire Crique obscure. Elle n'étoit pas mal nommée, car le Soleil ne l'éclaire jamais. Les Avanturiers furent assaillis d'une pluye de fléches, qui leur tua huit ou dix hommes, & en blessa autant. Ils se mirent en défense; mais ils ne sçavoient à qui ils avoient affaire, ne voyant que des rochers, des arbres & des précipices; ils tirerent à tout hazard, sans sçavoir où.

Cette décharge ne laissa pas de faire effet; car on vit tomber deux Indiens dans le chemin, un desquels se releva

tout en sang, & voulut pousser une fléche qu'il tenoit à la main, dans le corps d'un Anglois; mais un autre para le coup, & acheva de le tuer. Cet homme avoit la mine d'être le Commandant de cette embuscade, qui apparemment n'étoit que d'Indiens; car on ne vit que des fléches. Il avoit sur la tête un bonnet de plumes de toute sorte de couleurs, tissuës en forme de couronne.

Indiens perdent courage ayant perdu leur Chef.

Quand les Indiens virent que cet homme leur manquoit, ils lâcherent pied, & depuis sa mort on ne tira pas une seule fléche. On trouva encore deux ou trois Indiens dans le chemin; mais ils n'étoient plus en vie. Il est vrai que ce lieu étoit fort commode pour une embuscade; car cent hommes résolus eussent pû empêcher le passage aux Avanturiers, & les défaire tous, s'ils eussent voulu s'opiniâtrer: mais comme ces Indiens étoit sans conduite, & peu aguerris, dès les premiers qu'ils virent tomber des leurs, ils se crurent perdus; outre qu'ils avoient tiré toutes leurs fléches sans régle ni mesure, & que les arbres & les brouffailles au-travers desquels ils les lançoient, en avoient rompu la force, & empêché le coup.

C'est

C'eſt pour cette raiſon que les Avanturiers en furent peu incommodez, ils ne s'amuſerent pas plus long-temps à regarder d'où les fléches venoient; mais ils tâcherent à ſe tirer promptement de ce mauvais chemin, & à gagner le plat-païs, d'où ils puſſent découvrir leurs ennemis. Il y avoit eu autrefois une montagne en cet endroit, on l'avoit coupée pour abréger le chemin, & pour faire paſſer plus facilement les Mulets chargez.

Au ſortir de là les Avanturiers entrerent dans une grande prairie, où ils ſe repoſerent un peu, pour y panſer ceux qui avoient été bleſſez à l'embuſcade. Les Indiens parurent à une demi-lieue de là ſur une éminence où il n'y avoit point d'arbres, & qui étoit près du grand chemin par où les Avanturiers devoient paſſer. Morgan détacha cinquante hommes, qui allerent par derriere afin d'en ſurprendre quelqu'un, & de ſçavoir des nouvelles des Eſpagnols; mais ce fut vainement, car ces gens ſçavoient les détours, & marchoient toûjours à leur vûë; tantôt ils étoient devant, & tantôt derriere.

Deux heures après on les vit encore à deux portées de mouſquet ſur la mê-

me éminence où ils avoient déja paru; pendant que les Avanturiers étoient sur une autre vis à-vis. Entre ces deux éminences il y avoit un grand fonds plein de bois de haute futaye, où les Avanturiers croyoient qu'ils avoient une embuscade, parcequ'ils y descendoient: Cependant il n'y en avoit point, & ils n'y descendoient que pour se cacher à la vûë des Avanturiers, & pour prendre un autre chemin, ne faisant que voltiger autour d'eux afin d'en prendre quelqu'un. Bien souvent ils leur crioient, *à la prairie, à la prairie, chiens d'Anglois.*

Ce même soir les Avanturiers furent obligez de camper de bonne heure, parcequ'il commençoit à pleuvoir. Ils eurent de la peine à trouver dequoi se loger & se nourrir, car les Espagnols avoient tout brûlé, & chassé le bétail; ensorte qu'ils furent contraints de s'écarter du chemin pour chercher dequoi vivre. Ils trouverent à une lieuë du grand chemin une Hate, dont les maisons n'étoient point brûlées; mais il n'y en avoit pas assez pour loger tout le monde: on s'en servit pour garantir les munitions & les armes de la pluye, & on ordonna qu'un certain nombre de chaque Compagnie entreroit dans

les maiſons pour garder les armes, afin qu'en cas d'allarme chacun pût les retrouver.

Ceux qui étoient dehors firent des Baraques, qu'ils couvrirent d'herbes pour dormir un peu la nuit. Pendant ce temps-là on poſa des Sentinelles avancées, & on fit bonne garde; car on craignoit les Indiens & les Eſpagnols avec leurs lances, qui pendant la pluye ne laiſſerent pas de faire un grand effet, lorſque les armes à feu ſont inutiles.

Le lendemain 26. neuviéme jour de la marche, Morgan commanda qu'on déchargeât les armes, à cauſe de la pluye, de-peur qu'elles ne manquaſſent dans le beſoin; & lorſqu'elles furent réchargées, les Avanturiers reprirent leur marche. Ils avoient un très-mauvais chemin à faire, c'étoit toutes prairies & pays découvert, où il n'y avoit point de bois qui pût les garantir de l'ardeur du Soleil.

Marche des Avanturiers. 26. Janvier 1670.

La troupe d'Indiens du jour précédent parut encore, & ne ceſſa de les obſerver. Tantôt, comme on l'a dit, ils étoient devant, & tantôt derriere. Morgan, à qui il importoit beaucoup d'avoir un priſonnier, détacha cinquante hommes pour cela, & promit à celui

qui en prendroit un, trois cens écus outre sa part ordinaire.

A midi les Avanturiers monterent sur une petite montagne, de laquelle ils découvrirent la mer du Sud, & un grand Navire avec cinq Barques qui partoient de *Panama* pour aller aux Isles de *Taroga* & *Tarogilla*, qui n'en sont éloignées que de trois ou quatre lieues. Ils se réjoüirent à cette vûë, espérant que leur fatigue seroit bien-tôt terminée. Leur joye augmenta encore, lorsque descendant de cette montagne, ils se trouverent dans une vallée où il y avoit une prairie pleine de bétail, que plusieurs Espagnols à cheval chassoient; mais appercevant les Avanturiers, ils abandonnerent ces animaux pour se sauver.

C'étoit un plaisir de voir les Flibustiers fondre sur ces bêtes; l'un tuoit un cheval, l'autre une vache, celui-ci une mule, celui-là un âne; enfin chacun abattoit ce qui se présentoit à lui. Pendant qu'une partie étoit à la chasse, l'autre allumoit du feu pour faire rôtir la viande. Dès qu'on en apportoit, chacun en coupoit à la hâte un morceau qu'il faisoit griller sur la flâme pour la manger tout de suite. Mais à

peine avoient-ils commencé ce repas, que Morgan fit donner une fausse allarme.

Tout le monde fut aussi-tôt sous les armes, & prêt à donner. Il fallut donc marcher; néanmoins chacun se saisit de quelque morceau de viande à demi rôtie, ou toute cruë, qu'il porta en bandouliere. Il est vrai que les Flibustiers en cet état étoient capables, à leur seul aspect, d'épouvanter les plus hardis; car en guerre aussi-bien qu'en amour, on sçait que les yeux sont les premiers vaincus. Ils marcherent ainsi jusqu'au soir, qu'ils camperent sur une petite éminence, d'où ils apperçurent les Tours de la Ville de *Panama*.

Fausse allarme.

Avanturiers effroyables.

A cette vuë ils s'écrierent de joye par trois fois; deux cens des ennemis parurent à la portée du mousquet, & se mirent à leur répondre. Quelques Avanturiers s'approcherent pour les saluer de leur fusil; mais ils s'enfuïrent en criant: *Manama, manama, perros à la Savana*; qui veut dire: *Demain, demain, chiens que vous êtes, nous vous verrons à la prairie.*

Approche de Panama: légere escarmouche.

Morgan fit donc camper ses gens sur une petite éminence, d'où il découvroit les Espagnols tout autour de lui. Il y

avoit encore plus de deux heures de Soleil; mais il ne voulut point passer outre, afin d'avoir un jour entier pour le combat, résolu de le commencer le lendemain de grand matin. Il fit battre les tambours, joüer les trompettes, & déployer les Drapeaux. Les Espagnols en firent autant de leur côté. Il parut plusieurs Compagnies d'Infanterie, & quantité d'Escadrons de Cavalerie autour des Avanturiers, environ à la portée du canon.

Ces petits préliminaires durerent jusqu'à l'entré de la nuit, que Morgan fit faire bonne garde, & poser double Sentinelle. Il faisoit donner de temps en temps de fausses allarmes, afin de tenir ses gens en haleine, qui étoient dans une joye extrême, espérant faire grand'chere le lendemain.

Cependant ceux qui avoient encore de la viande ne laisserent pas de la manger telle qu'elle étoit; car il ne fut permis d'allumer du feu que pour fumer. Chacun avoit son ordre particulier en cas que les ennemis vinssent attaquer de nuit, & après cela reposa qui put; car les Espagnols tirerent toute la nuit du canon.

Le lendemain 27. dixiéme & dernier

jour

jour de la marche, les Espagnols firent battre la Diane les premiers. Morgan leur répondit, & dès qu'il fut jour on vit paroître autour de son armée plusieurs petits Escadrons de Cavalerie, qui venoient l'observer. Morgan commanda à ses gens de se préparer au combat, & dans ce moment un des Guides leur donna avis de ne pas suivre le grand chemin, parceque les Espagnols y pouvoient être retranchez, & faire bien du carnage.

Marche des Avanturiers. 27. Janvier 1670.

On trouva cet avis à propos, & on laissa le grand chemin à la droite en défilant dans un petit bois, où le chemin étoit si mauvais qu'il falloit être Avanturier pour se résoudre d'y passer. Après deux heures de marche ils arriverent sur une petite éminence, d'où ils découvrirent l'armée Espagnole, qui étoit très-belle, & qui marchoit en bon ordre. La Cavalerie étoit aussi leste que quand elle va au combat des Taureaux. L'Infanterie ne lui cédoit en rien; on ne voyoit que des habits de soye de toute sorte de couleurs, ils éblouissoient par la réfléxion des rayons du Soloil.

Magnificence de l'armée Espagnole.

Les Avanturiers à cette vûë firent trois cris qui auroient épouvanté les hommes les plus hardis. Les Espagnols

en firent autant de leur côté, & les deux partis avançoient les uns contre les autres.

Flibuſtiers en bataille. Combat.

Quand on fut prêt à donner, Morgan fit ranger ſon armée en bataille ſeulement pour la forme; car il eſt impoſſible d'obliger ces gens-là à garder leur rang, comme on fait en Europe. Les deux cens Enfans-perdus allerent s'oppoſer à la Cavalerie, qui eſpéroit venir fondre ſur les Avanturiers, avec deux mille Taureaux animez, que les Eſpagnols chaſſoient de l'autre côté: mais leur deſſein fut rompu, non ſeulement parcequ'ils rencontrerent un lieu marécageux où les chevaux ne voulurent point paſſer; mais encore parceque les Enfans-perdus les prévinrent, & qu'ayant mis un genoüil en terre ils firent une furieuſe décharge ſur eux: la moitié tiroit pendant que l'autre chargeoit, & le feu ne diſcontinuoit point, outre que chaqũe coup portoit; car ils ne tiroient point qu'ils n'abattiſſent ou l'homme ou le cheval.

Défaite de l'armée Eſpagnole.

Ce combat dura environ deux heures, & la Cavalerie fut défaite ſans qu'il en échapât plus de cinquante qui prirent la fuite. L'Infanterie voulut avancer; mais lorſqu'elle vit cette défaite,

elle

elle tira seulement, puis jetta les armes, & s'enfuit en défilant à côté d'une petite montagne hors de la vuë des Avanturiers, qui crurent qu'on vouloit venir les surprendre par derriere.

Quand la Cavalerie fut défaite, les Taureaux ne servirent plus de rien; ceux qui les conduisoient ne pouvoient pas en être les maîtres. Les Avanturiers s'appercevant de leur embarras, envoyerent contre ces animaux quelques Fusiliers qui firent voltiger leurs drapeaux devant eux avec des cris terribles; desorte que ces Taureaux prirent l'épouvante, & coururent d'une telle force, que ceux qui les conduisoient furent également contraints & fort-aises de se retirer.

Lorsque les Avanturiers virent que les Espagnols ne se ralioient point, & qu'ils fuyoient çà & là par petites troupes, ils donnerent dessus, & en tuerent une grande partie. Quelques Cordeliers qui étoient dans cette armée, furent amenez à Morgan; il les fit mourir sur l'heure.

Forces de la Ville de Panama.

On trouva aussi parmi les morts un Capitaine de Cavalerie blessé, & on l'amena à Morgan, qui défendit de faire un plus grand nombre de prisonniers, disant

disant qu'ils ne feroient qu'embrasser jusqu'à ce qu'on fût maître de tout. Il interrogea ce Capitaine sur les forces qu'il y avoit dans la Ville. Il répondit que tout le monde en étoit sorti au nombre de deux mille hommes d'Infanterie, & de quatre cens de Cavalerie, avec six cens Indiens, & deux mille Taureaux; que depuis quinze jours ces gens là couchoient dehors dans la prairie, où ils étoient campez; qu'on avoit abandonné la Ville, ayant envoyé les femmes & les richesses aux Isles de *Taroga;* qu'on avoit laissé dans la Ville cent hommes avec vingt-huit pieces de canon braquées dans les avenuës de la place & des principales ruës, en cas qu'on fût contraint de se retirer dans la Ville, où il croyoit que le Président, voyant que la campagne lui étoit désavantageuse, se seroit retiré, & auroit encore bien des forces, pourvû qu'il pût ralier tout son monde. Il ajoûta que les lieux où étoit ce canon, étoient gabionez avec des sacs de farine de la hauteur d'un homme. Il donna aussi avis qu'on ne prît pas le chemin de *Cruz*; parce que, disoit-il, on trouveroit à l'entrée de la Ville une Redoute avec huit pieces de bronze, qui feroient bien du fracas.

Morgan

Morgan ayant appris ces nouvelles, rassembla ses gens, & leur répresenta que si on donnoit le loisir aux Espagnols de se ralier dans la Ville, on ne pourroit plus la prendre ; qu'il falloit marcher promptement pour y être aussi-tôt qu'eux, & leur empêcher l'entrée. Il fit la revûë, & on trouva qu'il n'y avoit que deux Flibustiers de morts, & deux de blessez.

On prendra peut-être ceci pour une fable, eu égard aux différentes forces des deux partis, dont l'un étoit plus considérable que l'autre, & tous deux également animez : car il est étonnant que les Avanturiers se soient retirez du combat avec si peu de perte, & les Espagnols avec un si grand désavantage, qu'il en demeura plus de six cens sur la place. C'est pourtant un événement dont j'ai été témoin moi même.

Morgan s'avança donc vers la Ville, exhortant ses gens à ne se pas abandonner les uns les autres ; mais à combattre courageusement comme ils avoient déja fait, sans leur déguiser toutefois que ce second combat ne seroit pas si facile que le premier. Les Avanturiers, conduits par le Capitaine de la Cavalerie Espagnole qu'ils avoient fait pri-

ſonnier, marcherent par le chemin de *Porto-Bello*, où il n'y avoit aucun péril.

Priſe de Panama.

Etant entrez dans la Ville, & voyant qu'il n'y avoit perſonne, ils coururent l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ſans ſonger à l'avis qu'on leur avoit donné d'éviter le canon qui étoit dans la grande place. Quelques-uns s'y expoſerent, en pourſuivant deux ou trois hommes qu'ils avoient vû fuir.

Auſſi-tôt on tira le canon, qui en bleſſa vingt-cinq ou trente, & en tua bien autant; mais il n'y eut que cette décharge : car à l'inſtant les Avanturiers fondirent ſur les Canoniers, & paſſerent au fil de l'épée ceux qu'ils trouverent dans la Ville. Dès que Morgan ſe vit maître de *Panama*, il fit aſſembler ſon monde & défendit de boire du vin, aſſûrant que les priſonniers Eſpagnols l'avoient averti qu'il y en avoit beaucoup d'empoiſonné. Cela n'étoit pas vrai ; mais Morgan vouloit empêcher ſes gens de s'ennyvrer, ce qu'ils auroient fait ſans cette appréhenſion.



CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Morgan envoye ses gens en course, fait brûler Panama, & retourne à Chagre.

MORGAN après avoir donné ses ordres, & distribué ses gens dans des quartiers différens, fit équiper une Barque qui étoit demeurée dans le Port, remplie de marchandises, & de hardes que les Espagnols vouloient sauver; mais ils n'en avoient pas eu le temps, parceque la mer avoit baissé avant que leur Barque fût chargée; & ne croyant pas que les Avanturiers entrassent si-tôt dans la Ville, ils attendoient la premiere marée pour sortir. Mais ils furent prévenus, car Morgan la fit au plûtôt décharger pour y embarquer 25. hommes bien armez, avec un guide Espagnol. Il donna le commandement de cette Barque à un Capitaine Anglois, & demeura dans *Panama*.

Avant que cette Ville fût brûlée, elle étoit située sur le rivage de la mer du Sud, dans l'Istme du même nom, au neuviéme degré de latitude Septentrionale; on la voyoit alors ouverte de tou- tes

Description de Panama.

tes parts, & sans murailles, n'ayant pour toute Forteresse que deux redoutes, l'une sur le bord de la mer avec six pieces de canon de fonte, l'autre vers le chemin de *Cruz*, sur laquelle il y avoit 8. pieces de canon de bronze, Outre cela on y trouvoit encore 28. pieces de bronze, tirant 24. 12. & 8. livres de balle. Elle pouvoit contenir six à sept mille maisons toutes bâties de bois de Cedre: on en voyoit quelques-unes de pierre, mais en petit nombre. Les ruës étoient belles, larges, & les maisons également bâties. Il y avoit huit Monasteres, tant d'hommes que de femmes, une Eglise Episcopale, une Paroissiale, & un Hôpital administré par des filles Religieuses.

C'étoit en cette Ville que venoient les marchandises du *Perou*, il arrivoit tous les ans une Flotte de ce païs, chargée de barres d'or & d'argent pour le Roy, & pour les Marchands. Quand elle s'en retournoit, elle chargeoit les marchandises qui étoient à *Panama*, pour les Royaumes du *Perou* & de *Chili*, avec les Negres que les Genois envoyent en ce lieu pour, travailler aux mines de ces deux Royaumes. Il y avoit plus de deux mille Mulets entretenus

toute

toute l'année, & employez à porter l'or & l'argent qui venoit du *Perou* à cette Ville, pour être embarqué à *Porto-Bello* sur les Galions du Roi d'Espagne. Cette Ville étoit environnée de très-beaux jardinages & de maisons de plaisance, qui appartenoient aux plus riches Marchands des Indes du Roy d'Espagne. Elle étoit gouvernée par un Président qui étoit aussi Capitaine général du Royaume de terre ferme, dont l'autorité s'étendoit encore sur les Villes de *Porto-Bello* & de *Nata*, & sur les Bourgs de *Cruz*, *Penonome*, *Capira & Veragua*, tous peuplez par les Espagnols.

A l'égard du Spirituel, Panama avoit un Evêque Suffragant de l'Archevêque du Perou & Primat du Royaume de terre ferme. Ce Royaume est un des meilleurs des Indes, tant pour la bonté de son climat, que pour la fertilité de ses contrées, qui sont riches en mines de toute sorte de métaux, & de bois à bâtir des Navires, dont on pourroit peupler les deux mers, du Sud & du Nord; sans compter la fertilité du terroir, qui produit toutes les choses nécessaires à la vie. Les Espagnols y nourrissent une très-grande quantité de bétail, & ils tirent un profit considérable des cuirs seulement.

Voilà

Voilà ce qui se peut dire en général de l'Istme & de la Ville de Panama, qui fut brûlée par les Avanturiers en l'an 1670. & rebâtie par les Espagnols en un lieu plus commode que celui où étoit l'ancienne, parceque le Port en est meilleur, & l'eau douce en plus grande abondance, étant sur le bord d'une riviere qui se décharge dans la mer du Sud, & qui peut donner entrée à plusieurs beaux Vaisseaux. Cette Riviere est nommée par les Espagnols *Rio Grande*, elle est d'une grande étenduë, comme on le peut voir dans la Carte que je donne.

Visite de Panama, ce qu'on y trouve.

La Barque que Morgan avoit envoyée sur la mer du Sud ne fut pas plûtôt partie, que ses gens visiterent la Ville de *Panama*, & foüillerent les maisons les plus apparentes. Ils trouverent quantité de Magasins pleins de marchandises, que les Espagnols avoient laissées, n'ayant pas assez de Vaisseaux pour les embarquer, ni assez de temps pour les emporter, quoiqu'ils eussent eu un mois entier pour cela. Ceux qui n'avoient pas le crédit de les mettre dans des Vaisseaux pour les sauver par mer, qui étoit la voye la plus sûre, les emmenoient par terre avec des Mulets.

Il y avoit encore beaucoup d'autres

magasins, les uns pleins de farine, les autres d'instrumens de fer, pour porter au Perou, ou ce métal vaut huit piastres la Robe, qui est un poids Espagnol pesant 25. livres. Ces instrumens consistoient en houës, haches, enclumes, socs de charuë, & généralement tous ceux qui servent aux mines d'or & d'argent. Il y avoit aussi quantité de vin, d'huile d'olive & d'épiceries : En un mot tout ce qu'on pouvoit rencontrer dans une des plus fameuses Villes de l'Europe, car celle-ci étoit le magasin de plusieurs Provinces & Royaumes de l'Amerique, qui sont sous l'obéïssance du Roi d'Espagne.

Morgan qui craignoit que les Espagnols ne le vinssent surprendre la nuit, fit mettre le feu subtilement le soir à quelques maisons écartées, & fit courir le bruit parmi les prisonniers, & parmi ses gens même, que les Espagnols étoient les auteurs de cet incendie, qui gagna tellement, qu'avant qu'il fût nuit la Ville étoit à moitié brûlée. Il y eut quantité d'Esclaves & d'animaux qui périrent dans cet embrasement. Le lendemain elle se trouva entierement consumée, excepté la maison du Président, qui étant un peu éloignée, n'eut

Morgan fait brûler Panama, & pourquoi.

aucun dommage, outre un petit coin, où il resta cinq ou six cens maisons de Muletiers, & deux Cloîtres, sçavoir celui de Saint Joseph, & celui des Religieux de la Rédemption.

Les Avanturiers coucherent cette nuit hors de la Ville, de-peur que les Espagnols ne les vinssent attaquer, & le matin Morgan détacha six hommes par Compagnie dont il fit un corps. Il envoya à *Chagre* annoncer la victoire qu'il avoit remportée, & voir si les gens qu'il avoit laissez au Fort n'avoient besoin de rien. Il fit encore deux détachemens de la même force pour aller en parti, ces trois Corps faisoient chacun cent quatre-vingt hommes. Morgan employa les autres à mener le canon, dont les affuts n'étoient pas brûlez; il le fit placer autour de l'Eglise des Peres de la Trinité, & s'y retrancha en cas qu'il fût attaqué. On y mit les blessez avec les prisonniers qu'on tint en des lieux séparez.

Belle prise manquée.

La Barque que Morgan avoit envoyée sur mer revint avec trois autres chargées de pillage & de prisonniers; mais ils avoient manqué la plus belle prise du monde. Le même soir qu'ils étoient partis, ils arriverent à une des petites

petites Iſles qui ſont devant *Panama*, où ils prirent la Chaloupe d'un Vaiſſeau du Roi d'Eſpagne de quatre cens tonneaux. Il y avoit dans cette Chaloupe ſept hommes qui dirent aux Avanturiers que l'argent du Roi étoit dans ce Vaiſſeau, & que les Tréſors des Egliſes de *Panama*, avec la plûpart des Religieux & Religieuſes, & les femmes des plus fameux Marchands de *Panama* avec leur pierreries & leurs richeſſes, y étoient encore; ſi-bien que ce Bâtiment n'avoit aucun leſt, ni aucune des autres choſes que l'on a coûtume de mettre au fond du Vaiſſeau pour ſervir d'équilibre; c'étoit tout l'or & l'argent de *Panama* qui ſervoit à cet uſage. Ils ajoûterent que ce Vaiſſeau n'étoit monté que de ſix pieces de canon, avec peu d'hommes & beaucoup d'enfans, qui ne craignoient rien, ne croyant pas que les Avanturiers euſſent des Bâtimens pour venir ſur cette mer.

Le Capitaine Chart, qui commandoit ces Avanturiers, crut que le Navire ne pouvoit lui échaper parcequ'il en avoit pris la Chaloupe, & que le Navire même n'avoit point d'eau. Comme il étoit tard, il ne fit aucune diligence, & il s'imagina qu'il pouvoit attendre juſqu'au

lendemain matin. Ses gens & lui passerent la nuit à boire & à se divertir avec des femmes Espagnoles qu'ils avoient prises sur les petites Isles.

Le lendemain matin il pensa à poursuivre sa proye ; mais le Navire, voyant que sa Chaloupe ne revenoit point, & s'étant douté qu'elle étoit prise, avoit levé l'ancre, & pris la fuite. Les Avanturiers s'en étant apperçus, jugerent qu'il amasseroit des forces, & qu'ils ne seroient pas assez de monde pour le prendre. Ils en allerent querir à *Panama*, où ils arriverent le soir avec les trois Barques qu'ils avoient prises.

Morgan ayant entendu ce qui s'étoit passé, les renvoya dans de plus grandes Barques remplies de gens suffisamment. Les prisonniers de la Chaloupe dirent que le Navire n'étoit pas en état de faire voile, faute d'eau, de vivres, de cordages & d'agreils ; mais aussi qu'il pourroit s'être retiré quelque part, & mis en état de se défendre, après avoir débarqué les femmes & les enfans qui ne faisoient qu'embarrasser.

Ceci me donne lieu de faire une réfléxion. Comme les Avanturiers jettent la terreur partout où ils passent, on voit souvent que les Espagnols se cro-

yent vaincus avant de combattre, & qu'ils semblent ne se défendre que pour avoir le temps de sauver leurs biens ; ensorte que si les Avanturiers, dans leurs entreprises comme celle dont il s'agit, menoient assez de monde pour en disperser sur terre & sur mer, tout ce que l'on voudroit sauver sur l'un & sur l'autre élément tomberoit infailliblement entre leurs mains, rien ne leur échaperoit, leurs gains seroient prodigieux, & la perte des Espagnols inestimable.

Les deux Partis que Morgan avoit envoyez à la campagne depuis deux jours, revinrent avec plus de cent mulets chargez de butin & d'argent, & plus de deux cens prisonniers, que l'on mit dans l'Eglise, dont les Avanturiers avoient fait un Corps-de-garde. On leur donna la gêne dès qu'ils furent arrivez, aucun n'en fut exempt, & plusieurs l'eurent si fort, qu'ils en moururent. Les Avanturiers ne se soucioient pas de s'en défaire, car ils ne leur étoient qu'à charge, la plus grande partie des vivres ayant été brûlée avec la Ville.

Riches prise que plusieurs Partis amenent.

L'autre parti qu'on avoit envoyé à *Chagre*, rapporta la nouvelle que tout y étoit en bon état ; que le Commandant du Château avoit envoyé deux petits

Vaisseaux croiser devant la riviere, afin de découvrir le secours qui pourroit venir par mer aux Espagnols; & que ces deux Bâtimens avoient donné la chasse à un Navire de la même Nation, lequel se voyant pressé, étoit venu se réfugier dans la riviere de *Chagre*; que ceux du Fort le voyant venir avec le pavillon Espagnol, n'avoient pas manqué d'arborer le pavillon Espagnol, & de faire paroître quelques Espagnols; qu'ainsi ce Navire croyant éviter un malheur, étoit tombé dans un autre, car on s'en étoit emparé. Ce Bâtiment venoit de Carthagene, chargé de Maïs, d'autres vivres, & de quelques émeraudes.

Bâtiment qui vient de Carthagene.

Ces bons succez déterminerent Morgan à demeurer à *Panama* plus longtemps qu'il n'auroit fait. Il attendit avec tranquillité les Barques qui étoient allées après le grand Navire; mais elles revinrent sans l'avoir trouvé, quoique les Avanturiers eussent fait toute la diligence imaginable. Ils amenerent quelques Barques chargées de pillage, d'argent & de prisonniers, & un Navire qu'ils avoient pris venant de *Païta*, Ville du Perou, chargé de biscuit, de sucre, de savon, & de drap du Perou, avec vingt mille piastres en argent Monnoyé.

Les

Les gens de ce Navire furent fort ſurpris de trouver là des Anglois, parceque l'on n'y en avoit point vû depuis que *Drac*, ce fameux Avanturier, y étoit entré par le *Golphe de Darien.*

Si les gens que Morgan envoyoit en courſe étoient ainſi en action, ceux qu'il retenoit avec lui ne demeuroient pas oiſifs ; tous les jours il partoit un Parti de deux cens hommes, qui n'étoient pas plûtôt revenus, qu'on en renvoyoit un autre. Ceux qui reſtoient à la Ville foüilloient dans les mazures des maiſons brûlées, & ils trouvoient de l'argent que les Eſpagnols avoient caché dans des puits. Les autres brûloient des dentelles & des étoffes, afin d'en tirer l'or & l'argent ; parceque ces ouvrages de manufactures auroient été trop long-temps à embarquer, & trop difficiles à tranſporter dans la mer du Nord, outre qu'on craignoit que les Eſpagnols ne raſſemblaſſent toutes leurs forces pour attaquer les Flibuſtiers dans leur retraite. Morgan ſe plaignit que les Partis qu'il envoyoit ne faiſoient pas aſſez bonne expédition, il voulut y aller lui-même à la tête d'un Parti de trois cens cinquante hommes, & lorſqu'il trouvoit des Eſpagnols il leur faiſoit donner

Avanturiers toûjours en action.

la gêne d'une maniere extraordinaire.

Avanture d'un Espagnol.

J'en rapporterai ici un exemple, sur lequel on pourra juger du reste. Un pauvre Espagnol étant entré dans une maison de campagne appartenant à un Marchand de *Panama*, y trouva quelques hardes qu'on avoit laissées çà & là en se sauvant. Cet homme s'accommoda sur le champ de linge & de quelques vêtemens meilleurs que les siens; il les changea, prit une chemise blanche & un caleçon de dessous de taffetas rouge. Il avoit ramassé une clef d'argent qui servoit à l'ouverture de quelque cassette, & n'ayant point de poche pour la mettre, il l'avoit attachée à l'éguillette de son caleçon.

Là-dessus les Avanturiers entrerent dans la maison, prirent cet homme, & le voyant ainsi paré, crurent qu'il en étoit le Maître. Il avoit beau montrer ses méchans habits qu'il venoit de quitter, disant qu'il étoit un pauvre homme, & que le hazard l'avoit conduit en ce lieu, ils lui firent souffrir des tourmens incroyables; & comme il ne confessoit rien, ils les redoublerent. Enfin voyant qu'il ne pouvoit en revenir, ils l'abandonnerent à des Negres qui l'acheverent à coups de Lances.

Morgan

Morgan avoit paſſé huit jours à exercer des cruautez inoüies, en pillant les Eſpagnols; le grand butin qu'il avoit amaſſé, l'obligea de retourner à *Panama.* Il trouva les Barques revenuës de courſe, qui avoient encore amené quantité de pillage & de priſonnieres, entre leſquelles il y en avoit une que l'on diſtinguoit des autres. Toutes ſes manieres marquoient une perſonne de qualité : ce n'étoit pourtant que la femme d'un Marchand que quelques affaires avoient obligé de paſſer au Perou. Il l'avoit laiſſée en partant entre les mains de ſes proches, avec qui elle s'étoit ſauvée; elle venoit d'être priſe.

Histoire de la belle Eſpagnole.

Cette femme étoit alors fort négligée : mais une grande jeuneſſe accompagnée de ſes charmes, la paroient naturellement; car avec des cheveux du plus beau noir du monde, on lui voyoit une blancheur à éblouïr, & les yeux extrêmement vifs. Elle avoit auſſi de la taille, de la gorge & de l'embonpoint, ce qu'il lui en falloit pour s'attirer des regards, & la fierté Eſpagnole, qu'on a peine à ſouffrir dans celles de ſa Nation, plaiſoit en elle; elle n'y paroiſſoit que pour lui concilier du reſpect, & pour relever ſa beauté. En un mot,

je n'ai jamais vû, ni dans les Indes, ni dans l'Espagne, une femme plus accomplie.

Morgan amoureux. Elle toucha le cœur de Morgan, & tous ceux qui la virent envierent le bonheur d'en être aimé; ils l'auroient disputé à Morgan même, sans la déférence qu'ils avoient pour lui. On s'apperçut de sa passion à ses habits, qu'il prit plus propres, & à son humeur qu'il rendit plus sociable. Il eut soin de faire séparer cette prisonniere des autres, & ordonna qu'elle ne manquât de rien; il mit des Esclaves auprès d'elle pour la servir, & donna la liberté à ses amies de converser avec elle; ce qui lui fit dire, que les Corsaires étoient aussi galans que les Espagnols, & plusieurs femmes de sa suite, considérant les Avanturiers, s'écrioient toutes surprises: *Hé mon Dieu! les Pirates sont hommes comme les Espagnols.* Ces femmes s'exprimoient ainsi, parceque leurs maris leur faisoient accroire que les Anglois étoient des monstres hideux; & pour les en convaincre, ils leur promettoient souvent de leur en apporter des têtes. Elles étoient même si frappées de cette prévention, que plusieurs d'entr'elles m'ont ingenuëment avoüé, qu'elles

Préventions des femmes Espagnoles

qu'elles ne pouvoient s'empêcher d'admirer que nous fuſſions des hommes comme les autres. contre les Avanturiers.

Cependant la Dame Eſpagnole recevoit les bienfaits & les viſites de Morgan de la maniere du monde la plus obligeante, ne les attribuant qu'à la bonté de ſon naturel, qu'elle admiroit dans un homme de ce caractere. Mais elle fut bien ſurpriſe, lorſqu'une Eſclave qui la ſervoit, & que Morgan avoit gagnée, lui découvrit les ſentimens de l'Avanturier amoureux, qui lui faiſoit demander des choſes qu'elle étoit bien éloignée d'accorder. Elle réſolut de lui parler elle-même, & un jour qu'il vint la voir elle le fit en ces termes.

Il eſt vrai, *lui dit-elle aſſez doucement*, que l'on m'a fait entendre, (& je « penſe même vous l'avoir dit) que vos « ſemblables étoient ſans humanité, & « abandonnez à toute ſorte de vices : je « ſuis convaincuë de votre humanité par « les bons offices que vous m'avez rendus « juſques ici, & il ne tiendra qu'à vous, « qu'en tenant une conduite différente de « celle que vous tenez à mon égard, je ne « ſois également perſuadée de votre ver- « tu, afin que je n'ajoûte plus de foi aux « bruits déſavantageux qui courent de «

» vous, & que détrompée par ma propre
» expérience, je puiſſe auſſi détromper les
» les autres.

Morgan étoit trop préoccupé des charmes de la belle Eſpagnole pour ſonger à ſes diſcours : Il crut même dans ce moment que ſon refus n'étoit pas ſincere, & voulut s'émanciper ; mais elle le repouſſa avec force, & lui fit voir dans cette occaſion tant de ſageſſe & de courage, qu'elle réprima ſon inſolence, & confondit ſa brutalité. Il ſe retira ; mais il conçut un ſecret dépit de ſa fierté, dont il réſolut de ſe vanger.

Pour cela il lui fit faire ſous main tous les déplaiſirs qu'il put s'imaginer, il donna des ordres ſeveres, qu'il deſavoüoit adroitement en ſa préſence, pour lui faire mieux ſentir les ſervices qu'il lui rendoit, & l'aſſurer de ſa bonne volonté.

On la ſollicita encore de ſa part avec beaucoup d'inſtance ; mais à ces nouvelles pourſuites elle fit de nouveaux refus, & un jour que les femmes qui la ſervoient d'intelligence avec Morgan, l'avoient laiſſée ſeule avec lui ſous divers pretextes, il la preſſa plus fortement que jamais ; elle lui réſiſta de même, & comme il la tenoit embraſſée

pour

pour lui faire violence, elle s'arracha d'entre ses bras, & s'éloignant de lui avec précipitation : » Arrête, *lui cria-* « *t'elle, voyant qu'il vouloit la suive ;* arrête & ne t'imagine pas, qu'après « m'avoir ôté les biens & la liberté, tu « puisses aussi facilement me ravir ce qui « m'êst plus précieux que tout le reste. « Puis s'approchant de lui toute furieuse, sur le point qu'il avançoit vers elle : Apprens, *poursuit-elle*, que je sçai « mourir, & que je me sens capable de « porter les choses à la derniere extrémité « contre toi & contre moi-même. A ces « mots, tirant un poignard qu'elle tenoit caché, elle le lui auroit plongé dans le sein s'il n'avoit évité le coup ; car Morgan, surpris d'une action si déterminée & si imprévuë, avoit reculé quelques pas. Il reconnut par-là que cette femme seroit toûjours infléxible ; il la quitta outré de rage, & résolut de ne la plus revoir.

Dès ce moment il commença à changer de conduite à son égard, il retira d'auprès d'elle les Esclaves qui la servoient, & les femmes qui l'entretenoient, & ne lui fit donner que ce qu'il falloit pour conserver sa vie. Enfin il la fit avertir de payer trente mille piastres,

pour ſa rançon, ſinon qu'il l'emmeneroit à la Jamaïque. Pour mieux couvrir ſon jeu, & afin qu'on ne ſoupçonnât rien d'un ſi prompt changement, il s'aviſa de faire courir le bruit que cette femme s'entendoit avec ſes ennemis; qu'on avoit ſurpris des Lettres qu'elle envoyoit, & qu'elle recevoit d'eux; qu'il en feroit même voir une écrite de ſa propre main. Cette accuſation fut cauſe qu'on ne trouva plus ſi étrange les mauvais traitemens qu'elle recevoit de lui.

Murmure des Avanturiers contre Morgan.

J'oubliois à dire que les Avanturiers, qui croyoient Morgan favoriſé de la belle Eſpagnole, jaloux de ſon bonheur, commençoient à murmurer, s'imaginant que retenu par ſon amour il les arrêtoit dans ce pays, & qu'enfin ce retardement donneroit lieu aux Eſpagnols de les y ſurprendre, & de les priver des avantages qu'ils avoient, & de ceux qu'ils pourroient encore avoir. Mais ils changerent bien-tôt de penſée, lorſqu'ils virent que Morgan ſe préparoit à retourner à *Chagre.*

En effet, il avoit ſejourné trois ſemaines à *Panama* ſans preſque rien faire, & les Partis qu'il envoyoit ne trouvoient plus rien. Il donna donc ordre

à chaque Compagnie d'amener un certain nombre de Mulets, de charger le pillage, & de le porter à *Cruz*, pour l'embarquer ſur la riviere, & le tranſporter à *Chagre*.

Conjuration découverte.

Comme il faiſoit ces préparatifs, cent des ſiens complotterent enſemble, & réſolurent de s'emparer du Navire & des Barques qu'on avoit priſes ſur la mer du Sud, d'aller en courſe, & d'abandonner Morgan. Leur deſſein étoit de bâtir un Fort ſur une Iſle, pour y cacher ce qu'ils prendroient & quand ils auroient aſſez de pillage, ils devoient s'aſſûrer d'un grand Navire Eſpagnol, & d'un bon Pilote, afin de ſe retirer enſuite par le détroit de Magellan.

Ce complot étoit ſi bien arrêté entr'eux, qu'ils avoient déja caché une partie des munitions de guerre & de bouche, & qu'ils vouloient ſe ſaiſir de quelques pieces de canon qui étoient à *Panama*.

Ils étoient ſur le point d'executer leur entrepriſe, lorſque l'un d'entr'eux en vint avertir Morgan, qui à l'heure même envoya couper les mâts du grand Navire, & déſagréer les Barques. Il ne coula pas le Navire à fond, à la priere du Capitaine qui en étoit le maître, auquel il le rendit.

Les Mulets que Morgan avoit commandez furent prêts en peu de jours ; on fit des balots de tout le butin, & quoiqu'on n'emportât preſque autre choſe que de l'argent, comme il y en avoit quantité, ſoit en vaiſſelle ſoit en Ornemens d'Egliſe, il tenoit bien de la place : ainſi on fut obligé de le caſſer, & de le réduire au moins d'eſpace qu'il fut poſſible, afin qu'il n'en occupât pas tant, & qu'on pût l'emporter plus aiſément.

Conſternation des priſonniers,

Après cela Morgan fit ſçavoir aux priſonniers, qu'il étoit dans le deſſein de partir inceſſamment, & que chacun ſongeât à payer ſa rançon, ou qu'il les emmeneroit avec lui. A ces menaces il n'y eut perſonne qui ne tremblât, perſonne qui n'écrivît, l'un à ſon pere, l'autre à ſon frere, tous enfin à leurs amis, pour être promptement délivrez.

On taxa les Eſclaves & les gens libres, enſorte qu'il n'y eut perſonne qui ne ſçût ce qu'il devoit donner. On envoya deux Religieux pour apporter la rançon de leurs Freres priſonniers.

Alors Morgan apprit que le Préſident de *Panama*, Dom Juan Perèz de Guſman, raſſembloit ſon monde, qu'il avoit pris le Bourg de *Cruz*, où il s'é-

toit

toit retranché, & que là il se préparoit à s'opposer à son passage. On détacha un Parti de cent cinquante hommes, pour en sçavoir la verité, avec ordre d'aller à *Cruz*, & même jusqu'à *Chagre*, faire venir les Canots & les Chattes, afin d'embarquer le pillage. Ce Parti ne fut pas long-temps à revenir. Il rapporta qu'il n'avoit rien vû, & que des gens qu'il avoit pris, & interrogez sur ce sujet, n'avoient rien dit; mais qu'il étoit vrai que le Président avoit voulu rassembler son monde, & même mandé du secours de *Carthagene*; mais qu'il n'avoit pû trouver personne qui voulût le seconder. Ils ajoûterent, que les Espagnols avoient eu une telle peur lorsqu'ils virent défaire en si peu de temps leur Cavalerie à la Savane, qu'ils fuyoient sans s'arrêter; qu'ils ne se fioient pas même les uns aux autres; & que lorsqu'ils s'entrevoyoient de loin, croyant appercevoir des François & des Anglois, ils fuyoient encore de plus belle.

Secours que l'on mande à Carthagene.

Morgan avoit attendu quatre jours après la rançon des prisonniers, lorsqu'ennuyé d'attendre il résolut de partir. Dès le matin il fit charger l'argent sur des Mulets, encloüer le canon, &

rompre

rompre les culasses & les tenons, de maniere qu'on ne pût plus s'en servir. Après quoi il mit son armée en ordre, une partie devant, l'autre derriere, & au milieu les prisonniers au nombre de cinq à six cens personnes, tant hommes que femmes & enfans; & cela fait, il fallut partir.

Spectacle touchant.

A la verité c'étoit un spectable touchant, ils se regardoient tristement les uns les autres sans rien dire, on n'entendoit que des cris & des gémissemens. Ceux-ci pleuroient un frere, ceux-là une femme qu'ils quittoient, tous généralement leur patrie qu'ils abandonnoient; car ils croyoient que Morgan les emmenoit à la Jamaïque, quoique ce ne fût pas son dessein, & qu'il n'eût envie que de leur en faire la peur, afin d'avancer par-là le payement de leur rançon. Le soir Morgan fit camper son armée au milieu d'une grande Savane, sur le bord d'une petite riviere dont l'eau étoit très-bonne. Ce qui arriva fort à propos; car ces pauvres gens ayant marché au plus fort de la chaleur, étoient si pressez de la soif, qu'on vit des femmes qui avoient de petits enfans à la mamelle, demander les larmes aux yeux, un peu d'eau, dans laquelle ils

ils délayoient de la farine pour donner à leurs enfans ; car ces malheureuses meres ayant beaucoup souffert, n'avoient plus de lait pour les nourrir.

Le lendemain matin cette pitoyable marche recommença avec les pleurs & les gémissemens, & sur le milieu du jour, que la chaleur étoit dans sa plus grande force, deux ou trois femmes tomberent pâmées. On les laissa sur le chemin, elles paroissoient mortes ; si elles ne l'étoient pas, elles le contrefaisoient bien. Il y en avoit de jeunes & d'aimables, à qui les Flibustiers faisoient assez de bien ; mais par intérêt. Celles qui avoient leurs maris étoient secouruës, ils les aidoient à porter leurs enfans, & faisoient pour elles tout ce qui leur étoit possible.

Enfin Morgan arriva à *Cruz* : on déchargea aussi-tôt les mulets dans le magasin du Roi, & les Avanturiers avec les prisonniers camperent tout autour.

Les Espagnols avoient été un peu lents à apporter la rançon ; mais quand ils virent que c'étoit tout de bon qu'on emmenoit les prisonniers, ils se hâterent, & se trouverent à *Cruz* un jour après Morgan. Les deux Peres dont nous avons parlé étoient aussi avec eux, ils apportoient

apportoient dequoi retirer leurs Freres, & les autres Religieux qu'on retenoit. La belle Espagnole que Morgan avoit aimée & persécutée, fut dans la derniere consternation lorsqu'elle vit revenir les Peres sans apporter d'argent pour elle, quoiqu'elle les eût priez d'en demander à ses parens, sans quoi Morgan l'avoit assurée qu'il l'emmeneroit à la Jamaïque. Par-là on peut se figurer quel fut son désespoir.

Trompe-rie de deux Religieux.

Le lendemain de l'arrivée des Peres, il vint un Esclave avec une Lettre pour cette Dame, qui étoit sa Maîtresse. Elle la lut, & la montra ensuite à Morgan, qui y vit bien distinctement, qu'on avoit mis entre les mains des Peres trente mille piastres pour la rançon de la Dame Espagnole, dont ils avoient racheté leurs Freres, au-lièu d'elle. Morgan ne put se dispenser d'en faire justice, il laissa aller paisiblement cette Dame avec ses parens, qui étoient aussi prisonniers, & retint tous les Moines, qu'il résolut d'emmener à *Chagre*. Ils prierent qu'on donnât à deux d'entr'eux la liberté d'aller chercher de l'argent, pendant que les autres demeureroient en ôtage, & cette grace leur fut accordée.

Justice de Morgan.

Les Canots & les deux Chattes que Morgan

Morgan avoit commandées, arriverent; on y embarqua le pillage avec le Ris & le Maïs qu'on avoit amassé autour de *Panama* & de *Cruz*. On fit embarquer aussi quelques prisonniers qui n'avoient pas payé leur rançon, & cent cinquante Esclaves. Ils partirent en cet état de *Cruz* le 5 Mars 1670. Cette séparation fit répandre quantité de larmes, aux uns de douleur, aux autres de joye. Ceux qui étoient libres témoignoient leur allégresse, en remerciant Dieu de les avoir délivrez. Ceux qui ne l'étoient pas, s'affligeoient d'être réduits à passer leur vie avec des gens dont ils n'avoient rien de bon à attendre. Ils furent mis dans des Canots avec autant d'Avanturiers qu'il en falloit pour les conduire; & comme ces Canots étoient trop chargez, une partie des Avanturiers alla par terre.

Triste séparation, & ses differens effets.

Deux jours après ils arriverent à *Barbacoas*, où les Religieux vinrent payer la rançon de leurs Freres & les délivrer: ce qui donna beaucoup de joye à Morgan, qui auroit été obligé de les laisser aller; car c'étoit toûjours autant de pris.

Avant que de passer outre, Morgan fit entendre à ses gens, que c'étoit la

coûtume

coûtume de jurer qu'on ne retenoit aucune chose ; mais que comme on avoit vû souvent plusieurs personnes jurer à faux, il étoit d'avis pour obvier à la mauvaise foi, que chacun souffrît qu'on le fouillât. Plusieurs ne purent souffrir cette proposition ; mais ils ne se trouverent pas les plus forts, & bon gré malgré il fallut y consentir.

Morgan fait foüiller ceux de sa Flotte. Danger qu'il court.

Morgan se fit foüiller le premier ; chacun, à son exemple, se dépouilloit, & étoit foüillé ; on déchargeoit les armes avec des tirebours, pour voir s'il n'y auroit point quelques pierres précieuses cachées dedans. Les Lieutenans de chaque Equipage étoient commis pour foüiller tout le monde ; on leur avoit fait prêter serment de s'en acquiter avec exactitude, sans favoriser personne, & de rapporter fidélement ce que l'on trouveroit sur qui que ce fût, sans pourtant nommer personne.

A la verité Morgan fit là un coup de maître ; mais ce ne fut pas sans beaucoup risquer : car plusieurs murmuroient furieusement, & vouloient lui casser la tête avant qu'il arrivât à la Jamaïque. Cependant comme tous les Esprits ne sont pas de même trempe, ceux qui étoient les plus sages arrêteren

rent les plus emportez, leur faiſant connoître que malgré cela chacun avoit lieu d'eſpérer un bon partage. Enfin Morgan arriva victorieux à *Chagre.* Ceux du Château furent réjoüis de le revoir; car ils s'ennuyoient dans ce lieu, où ils ne faiſoient pas grand'chere, ne mangeant qu'une fois le jour un peu de Maïs, dont il falloit ſe contenter, ne trouvant rien à tirer dans les bois.

Le lendemain on eſtima le pillage, & on trouva qu'il montoit à quatre cens quarante-trois mille deux cens livres, comptant l'argent rompu à dix Piaſtres la livre. Les pierreries furent venduës d'une maniere aſſez inégale; car les unes le furent trop, & les autres trop peu. Morgan & ceux de ſon parti, qui en acheterent un grand nombre, y firent fort bien leur compte, outre celles qu'ils avoient retenuës, & qui ne leur coûtoient rien. Eſtimation du pillage.

D'ailleurs, quelques Avanturiers avouerent qu'ils avoient apporté bien des choſes conſidérables que l'on n'avoit pas miſes à l'encan. Dès-lors chacun commença à murmurer hautement; mais on ſçut les appaiſer, en leur faiſant eſperer qu'ils ſeroient contens. Il n'y avoit perſonne qui ne s'attendît d'avoir

voir aumoins mille écus pour sa part ; & ils furent bien étonnez après le partage fait, lorsqu'ils virent que tout étoit d'un côté, & presque rien de l'autre, Morgan & ceux de sa cabale ayant détourné la meilleure part. Il n'en falloit pas tant pour porter ces gens à d'étranges extrêmitez. Il s'en trouva qui ne menacerent de rien moins que de se saisir de la personne de Morgan & de ses effets. D'autres parloient de lui faire sauter la cervelle. Les moins emportez vouloient lui faire rendre compte de ce qu'on lui avoit mis entre les mains.

Tandis qu'ils formoient ces résolutions, sans en executer aucune, Morgan qui avoit intérêt d'être instruit de tout, détachoit des espions pour sçavoir leur pensée, & pour les adoucir autant qu'il étoit possible. Mais quelque chose qu'on leur pût dire, ils en revenoient toûjours à considérer le grand butin qu'on avoit fait, & le peu de profit qu'ils en tiroient. Morgan n'oublioit rien pour les éblouïr : il ordonna de délivrer les vivres du Fort à tous les Vaisseaux, & envoya les prisonniers de l'Isle de *Sainte Catherine* à *Porto-Bello*, avec ordre de demander la rançon du Fort de *Chagre*, que l'on refusa de payer,

de

de maniere qu'après en avoir enlevé le canon & les autres munitions de guerre, il le fit démolir.

Malgré tout cela, Morgan ne s'apperçut que trop que le nombre & l'animosité des mécontens augmentoient sur sa Flotte; il craignit enfin que leur ressentiment n'allât jusqu'à lui jouer un mauvais tour. Il sortit de la riviere de *Chagre*, sans faire aucun signal, accompagné seulement de quatre Vaisseaux qui le suivirent, dont les Capitaines ses confidens avoient participé au vol insigne fait à leurs camara les.

Fuite de Morgan: vol qu'il fait aux Avanturiers.

Quelques Avanturiers François voulurent le poursuivre, & l'attaquer; mais ils s'en aviserent trop tard. Morgan fit route en diligence pour la Jamaïque, où il s'est enfin retiré, & où il a épousé la fille d'un des principaux Officiers de l'Isle, sans avoir eu envie depuis de retourner en course. Il est certain qu'il y auroit été très-mal venu, après avoir trompé si indignement les Avanturiers. A l'heure que je parle il est élevé aux plus éminentes Dignitez de la Jamaïque: ce qui fait voir qu'un homme, quel qu'il soit, est toûjours estimé & bien reçu partout, quand il a de l'argent.



HISTOIRE
DES
AVANTURIERS
FLIBUSTIERS

Qui se sont signalez dans les Indes.

QUATRIEME PARTIE,

Contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable depuis vingt années.

CHAPITRE PREMIER.

Particularitez historiques sur la perfidie de Morgan.



LE temps devoit avoir effacé de la mémoire des Avanturiers la perfidie de Morgan; cependant ils ressentoient aussi vivement le déplaisir qu'ils en avoient reçu, que s'ils venoient

venoient de le recevoir. Un jour entr'autres que l'eau de vie joüoit ſon jeu dans chaque tête, ils s'emporterent furieuſement contre lui. Les uns tranſportez de colere, tiroient leur ſâbre, avançant le bras pour fraper le traître Morgan comme s'il eût été préſent. D'autres outrez de douleur montroient leurs bleſſures, dont le perfide emportoit la récompenſe. Tous généralement regrettoient leurs camarades, qui avoient expoſé & même perdu leur vie pour les enrichir; ou pour mieux dire, ils regrettoient les richeſſes dont Morgan les avoit privez.

Pour moi j'examinois avec mes camarades la ſcélérateſſe de cet homme, & les circonſtances odieuſes dont elle ſe trouvoit accompagnée. Je leur faiſois remarquer, qu'il avoit été beaucoup plus inquiet après avoir executé l'entrepriſe, qu'avant ſon execution; qu'il avoit toûjours quelques conférences particulieres avec trois ou quatre Avanturiers que nous appellions ſes confidens; qu'il ne pouvoit même s'empêcher de leur parler à l'oreille, lorſqu'on étoit obligé de s'aſſembler; qu'enfin, lui qui en toutes rencontres avoit été fort ouvert avec nous, étoit devenu fort ré-

servé, principalement lorsqu'on parloit de partager le butin.

Toutes ces choses bien pesées, leur disois-je, nous devoient faire entrer en de grands soupçons, & toutefois nous étions si persuadez qu'il étoit honnête homme, que nous ne pensions à rien moins qu'à ce qui est arrivé. Je me souviens d'une chose que je lui ai entendu dire, & d'une autre que je lui ai vû faire, qui devoient bien m'ouvrir les yeux.

Voici ce qu'il lui échappa de dire en ma présence. Un jour qu'il étoit auprès d'un de ses confidens, que je pansois d'une playe qui s'étoit rouverte : *Courage*, lui dit-il en Anglois, croyant que je ne l'entendois pas, *courage, guérissez-vous promptement, vous m'avez aidé à vaincre, il faut que vous m'aidiez encore à profiter de la victoire.* N'étoit-ce pas dire en bon François, comme l'événement ne l'a que trop confirmé : Vous m'avez aidé à faire un grand butin, il faut que vous m'aidiez aussi à l'emporter.

Voici maintenant ce que je lui ai vû faire. Une autre fois que j'étois allé chercher quelque herbe dont j'avois besoin pour un remede, j'apperçus Morgan

gan ſeul dans un Canot ; il étoit baiſſé, & mettoit dans un coin quelque choſe que je ne pus diſcerner, à cauſe de l'éloignement. Ce qui me fit juger que c'étoit quelque choſe de conſéquence, c'eſt qu'il tournoit ſouvent la tête, pour voir s'il n'étoit point obſervé. Il m'apperçut, & vint auſſi-tôt à moi aſſez interdit, à ce qu'il me sembloit. Quelque temps après il me demanda, (mais avec une indifférence fort étudiée) ce que je faiſois en cet endroit, & s'il y avoit long-temps que j'y étois. Lorſqu'il m'interrogeoit ainſi, j'apperçus l'herbe que je cherchois, & ma réponſe fut de la cueillir à ſes yeux, & de lui en dire les propriétez. Il me tint pluſieurs diſcours ſans ſuite, & me fit auſſi mal-à-propos pluſieurs offres de ſervice. Je m'étonnois que lui, qui étoit le plus fier de tous les hommes, & qui ne faiſoit comparaiſon avec perſonne, prît le chemin que je tenois, quoique ce ne fût pas le ſien. Par honnêteté je ne voulus pas le ſouffrir : il s'apperçut de ſa bévûë, & me quitta.

Examinant depuis toutes les particularitez de cette avanture : *Voilà*, continuai-je, *ce qui m'eſt venu en penſée, fondé ſur ce que l'on apportoit à Morgan toutes les*

 pierres

pierres précieuſes que l'on avoit trouvées dans le pillage, j'ai toûjours crû qu'il avoit retenu les plus belles. En effet, on ſe reſſouvenoit fort bien de lui en avoir mis entre les mains de conſidérables, & qui cependant ne parurent point à la diſtribution du butin. Il eſt à préſumer que lui qui avoit deſſein, comme on a vû, de nous faire tous foüiller, & de permettre qu'on le foüillât, n'avoit garde de portet ſur lui les pierreries qu'il nous déroboit, encore moins de le mettre dans ſes coffres qu'on pouvoit foüiller auſſi-bien que lui. Cela me fait croire qu'il avoit pris le parti de les cacher dans un trou au coin du Canot dont j'ai parlé, & qu'effectivement il y en cachoit lorſque je le ſurpris. Il falloit ſans doute que cette cachette fût pratiquée avec beaucoup d'adreſſe, puiſqu'ayant viſité le Canot partout, je ne pus découvrir la moindre apparence de ce que je ſoupçonnois. Ce qui me confirma encore dans mes ſoupçons, c'eſt que Morgan étant en voyage, avoit grand ſoin de ce Canot, & ne le perdoit jamais de vûë.

C'eſt ainſi que chacun diſoit ſa penſée ſur l'infâme conduite de ce traître, & il nous auroit été bien plus avanta-

geux

geux de le faire dans le temps qu'on pouvoit y remedier : mais personne n'osoit alors s'expliquer sur ce sujet, craignant d'être décelé ; car Morgan, depuis sa victoire, devenoit tous les jours plus severe, & se rendoit redoutable par ses hauteurs.

Ce qui redoutoit notre désespoir, c'est que pendant que nous faisions toutes ces réfléxions, aussi affligeantes qu'inutiles ; pendant que nous étions dans un méchant Vaisseau, avec quelques pauvres Esclaves aussi vieilles que laides, (car Morgan nous avoit ainsi partagez) le même Morgan étoit en repos à la Jamaïque, riche, heureux, & le plus content du monde entre les bras d'une belle & jeune épouse.

CHAPITRE II.

Histoire d'un Avanturier Espagnol.

LE mauvais état de notre Vaisseau, & l'incertitude du lieu où nous irions le racommoder, nous donnoit beaucoup de peine, lorsqu'une de nos Esclaves, qui connoissoit le païs, nous dit qu'aux environs il y avoit un vieux Avanturier

Eſpagnol, qui recevoit très-bien les Avanturiers François & Anglois, & commerçoit avec eux des marchandiſes qu'ils apportoient; qu'à la verité il y avoit long-temps qu'elle étoit ſortie du pays, & que l'Avanturier dont elle parloit étant fort âgé quand elle partit, elle ne ſçavoit pas s'il ſeroit encore en vie; mais que ſi nous voulions lui permettre d'aller s'en informer, elle reviendroit nous en rendre compte. La propoſition de l'Eſclave fut bien reçuë, & nous navigâmes du côté qu'elle nous marqua. Comme nous connoiſſions ſa fidélité, nous la mîmes à terre, à l'endroit où elle voulut.

Elle revint un jour après ſon départ, & nous apprit que l'Avanturier Eſpagnol n'étoit point mort, qu'elle l'avoit vû de notre part; qu'enfin il ne demandoit pas mieux que de nous accommoder de ce qui nous ſeroit néceſſaire. Nous deſcendîmes à terre, & nous marchâmes en bon ordre vers l'habitation de l'Avanturier, l'Eſclave nous ſervant de guide. A peine avions-nous fait ſix heures de chemin, que nous apperçûmes une Fortereſſe, défenduë par des foſſez d'une grande profondeur, & par des murailles toutes couvertes de mouſ-

ſe,

ſe, & extrêmement épaiſſes. Nous en fîmes le tour, & nous vîmes aux quatre coins quatre baſtions aſſez bien faits, munis chacun d'une bonne baterie de canon. Nous déployâmes nos étendarts, nous battîmes la Diane, & il ne parut perſonne; mais un quart-d'heure après nous apperçûmes un homme au-travers des embraſures d'un de ces baſtions, qui mettoit le feu au canon. Nous nous couchâmes tous à terre, ſurpris de la réception. Le canon tiré, & ſans effet, à cauſe de notre précaution, nous nous relevâmes, & nous nous mîmes hors de ſa portée. Nous croyions que l'Eſclave nous avoit trahis, & nous allions la mettre en pieces, lorſqu'elle courut vers la Fortereſſe. Auſſi-tôt elle appella la Sentinelle, qui parut. Pourquoi, lui cria-t'elle, *votre Maître manque-t'il de parole? Ne m'a-t-il pas promis de recevoir les Avanturiers*? Il eſt vrai, répondit la Sentinelle, mais il a changé d'avis.

Ces paroles nous firent connoître l'innocence de l'Eſclave & la perfidie de l'Eſpagnol. Nous cherchions le moyen de nous en venger, lorſque nous vîmes quatre hommes. Ils nous crierent d'aſſez loin, qu'ils venoient de

la part de leur Maître, & que si nous voulions les écouter, on pourroit accommoder les choses. Ils approcherent, & nous dirent que leur Maître avoit coûtume de bien recevoir les Avanturiers, lorsqu'ils députoient quelques-uns vers lui; mais que nous voyant un si grand nombre, il avoit crû que nous venions l'attaquer, & qu'il s'étoit mis en défense: Que si nous voulions envoyer de notre part autant de personnes qu'il en envoyoit de la sienne, ils demeureroient en ôtage pour sûreté.

Nous trouvâmes la proposition raisonnable, on envoya quatre hommes d'entre nous, & je fus du nombre parceque je parlois bien Espagnol. Lorsque nous fûmes arrivez, on nous introduisit auprès de l'Avanturier. Il étoit assis ayant deux vieillards à ses côtez. Nous le saluâmes, il baissa la tête sans pouvoir se lever de son siége, à cause de sa vieillesse. Cet homme me parut vénérable, & par son âge, & par sa bonne mine. Tout vieux qu'il étoit, il avoit encore les yeux bien ouverts, fort ners & fort riants. Les années ne le défiguroient point tant, qu'on ne remarquât en lui de certains traits qui plaisoient; ses rides même sembloient n'a-

voir fait que graver plus profondement, je ne ſçai quoi de majeſtueux qui régnoit ſur toute ſa phyſionomie.

Je lui fis un compliment, auquel il voulut répondre. Je dis qu'il voulut, car je ne lui vis que remuer les lévres & une grande barbe blanche ſans articuler les paroles, tant il avoit la voix foible. Il ſe tourna vers l'un des hommes qui l'accompagnoient, & lui fit ſigne de nous parler. Cet homme nous aſſura que ſon Maître étoit bien aiſe de nous voir, & qu'il avoit ordre de nous donner ſatisfaction. C'eſtpourquoi, ajoûta-t'il, ſi vous deſirez paſſer au Magaſin, vous choiſirez ce qui vous accommodera, & l'on prendra en échange ce que vous donnerez. Il parloit ainſi, ſçachant qu'il y a beaucoup de choſes que les Avanturiers n'eſtiment pas, qui cependant ne laiſſent pas d'être conſidérables, & ſur leſquelles il y a du profit à faire.

Nous fîmes nos remercimens au Vieillard, & nous allâmes au Magaſin, qui étoit vaſte & bien garni. Nous reconnûmes à beaucoup de choſes, que les Avanturiers venoient ſouvent commercer avec l'Hôte de cette maiſon. Comme nous parcourions tout des

yeux, nous apperçûmes quelques tonneaux d'eau de vie, dont nous nous accommodâmes, & notre conducteur vint à notre Vaisseau prendre les marchandises que nous étions convenus de lui donner en échange.

Histoire d'un Portugais, ami des Avanturiers.

Chemin faisant, je lui demandai quelques particularitez de son Maître, & je fus surpris d'apprendre qu'il n'étoit ni Espagnol ni Avanturier. On l'a crû l'un & l'autre, nous dit cet homme, parcequ'il a été élevé chez les Espagnols, & qu'il a passé sa vie avec les Avanturiers. Il est Portugais de Nation; un Vaisseau l'enleva fort jeune comme il étoit dans un Canot, le Maître du Vaisseau, qui étoit Espagnol, le mena dans une de ses maisons, où il faisoit cultiver par des Esclaves quelques jardins plantez d'arbres de Cacao. Il le mit parmi ces Esclaves, & le dressa si bien à travailler avec eux, qu'il gouvernoit en son absence.

Cet Espagnol ne manquoit pas tous les ans de venir charger un Vaisseau de Cacao. Un jour qu'il étoit venu dans ce dessein, & que celui dont je parle étoit dans le Vaisseau pour prendre garde aux Esclaves qui le chargeoient, un coup de vent jetta ce Navire

vire en pleine mer, & l'emporta bien loin. Mon maître, qui avoit fait plusieurs voyages sur mer, étoit devenu assez bon Pilote, & voulut ramener son Vaisseau; mais les Esclaves s'y opposerent fortement, disant qu'ils vouloient profiter de l'occasion, & se tirer d'Esclavage. J'étois du nombre des Esclaves dont je parle, & des plus animez contre celui qui vouloit perpétuer notre servitude. Il fut donc contraint de céder au nombre, & de s'abandonner à la fortune; car il avoit beau demander où l'on vouloit aller, on ne se déterminoit à rien, ne trouvant point de lieu où l'on crût être en sûreté. Là-dessus il nous arriva ce qui ne manque guéres d'arriver sur mer.

Un Vaisseau que nous n'apperçûmes qu'au moment qu'il fut assez près de nous, nous donna la chasse. Notre Maître employa toute son adresse pour lui échaper, & une tempête qui survint encore à propos, nous écarta bien loin du Vaisseau ennemi. La tempête cessée, nous commencions à respirer, lorsque nous revîmes ce même Vaisseau, qui nous joignit promptement, & ceux qui le montoient passerent dans notre bord, où l'on ne fit aucune résistance.

Peu

Peu de jours après, leur Chef qui étoit un Corsaire, nous mena au lieu que vous venez de quitter & qui lui appartenoit : il nous y a toûjours fort bien traitez, surtout notre Maître, pour lequel il a eu tant d'affection, qu'en mourant il lui a laissé tout son bien. Comme ce Corsaire avoit aimé toute sa vie les Avanturiers, il vivoit & commerçoit avec eux ; après sa mort notre Maître a fait de même, & nous nous en sommes bien trouvez.

Lorsqu'il eût cessé de parler, je lui demandai pourquoi ils avoient là une Forte esse C'est, dit-il, à cause des Espagnols qui y ont déja fait plusieurs descentes ; mais ils l'ont toûjours attaquée inutilement, & même avec perte, surtout la derniere fois, & je ne pense pas qu'ils ayent envie d'y revenir davantage.

Durant ces discours nous arrivâmes insensiblement au bord de la mer. Nos Camarades furent ravis de nous voir, & plus que tout, l'eau de vie que nous leur apportions. Ceux qui étoient venus avec nous choisirent ce qui leur étoit propre en échange, & ceux qui étoient restez en ôtage s'en retournerent, après les avoir tous régalez le mieux qu'il nous fut possible.

Au second voyage que j'ai fait en Amerique, j'ai eu occasion de retourner dans ce même lieu ; mais je trouvai la Forteresse ruinée. J'eus la curiosité de sçavoir des nouvelles du bon vieillard à qui elle appartenoit. On me dit qu'à la mort il avoit laissé deux fils, qui se voyant puissamment riches, avoient équipé des Vaisseaux pour aller contre les Indiens apellez *Indios Bravos*, & conquérir leur païs ; mais qu'ils n'étoient point revenus, & que selon toutes les apparences ils s'étoient établis ailleurs.

CHAPITRE III.

Route des Avanturiers vers la côte de Costa Ricca, jusqu'au Cap Gracia à Dios.

LORSQUE Morgan sortit de la riviere de *Chagre*, le Vaisseau où j'étois ne pût le suivre faute de vivres, & parcequ'il faisoit eau de tous côtez ; ce qui nous détermina à passer dans une grande Baye à trente lieuës de Chagre, nommée *Bocca del Tauro*, où nous espérions trouver dequoi réparer notre Vaisseau. Deux jours après notre départ

nous

nous arrivâmes à la pointe de *Saint Antoine*, qui fait l'entrée de cette Baye, & qui forme comme une peninſule habitée par les Indiens, que les Eſpagnols nomment *Indios Bravos*, parcequ'ils ne les ont jamais pû réduire. L'opinion commune, & qui eſt reçuë en ce païs-là, c'eſt qu'il y a eu autrefois parmi eux des Indiens extrêmement adroits, robuſtes & courageux, & dont la maniere d'attaquer & de ſe défendre étoit fort ſinguliere.

Indiens appellez *Indios Bravos*.

Je me ſouviens que Morgan avoit pluſieurs fois juré de leur faire perdre la qualité d'*Indios Bravos*, & d'aller chez eux avec tant de monde, qu'il pût battre tout le pays, & les relancer comme des bêtes ſauvages juſques dans leurs tannieres. Aujourd'hui qu'il eſt à ſon aiſe, je m'imagine qu'il ne ſonge plus guéres à ce deſſein, & qu'il le regarde comme l'entrepriſe d'un Avanturier qui peut tout hazarder, parcequ'il n'a rien à perdre.

Autreſois les Avanturiers traitoient avec ces Indiens, qui les accommodoient de ce dont ils avoient beſoin. En échange ces mêmes Avanturiers leur donnoient des haches, des ſerpes, des coûteaux & d'autres inſtrumens de fer.

Ce commerce a duré long-temps, & les Indiens n'ont pas été les premiers à le rompre. Voici dequelle maniere la choſe eſt arrivée.

Commerce des Indiens & des Avanturiers pourquoi rompu.

Quelques Avanturiers s'étant rencontrez à *la Baye de Boca del Tauro*, dont je viens de parler, engagerent les Indiens d'y amener leurs femmes. Ils ſe régalerent enſemble; mais dans le vin ils en tuerent quelques-uns, & enleverent les femmes. Depuis ce temps-là les Indiens n'ont voulu, ni commerce, ni réconciliation avec eux.

Cette Baye a vingt-cinq ou trente lieues de circuit, & beaucoup de petites Iſles, l'une deſquelles peut être habitée, à cauſe de l'eau qui y eſt très-bonne. Dans ce lieu on trouve pluſieurs ſortes d'Indiens qui ſe font la guerre, & ont même divers langages. Les Eſpagnols n'ont jamais pû les aſſujettir, à cauſe de leur courage & de la fertilité de leur pays, dont la terre eſt ſi excellente, qu'elle leur fournit dequoi vivre, ſans qu'ils ſoient obligez de la cultiver.

De là nous allâmes à *la pointe à Diego*, ainſi nommé à cauſe d'un Avanturier Eſpagnol de même nom qui alloit là. Elle eſt arroſée d'une petite riviere d'eau douce, dans laquelle nos gens croyoient

pêcher

pêcher beaucoup de tortuës ; mais ils furent trompez, & il fallut se contenter d'œufs de Crocodilles que nous trouvâmes dans le sable. Ils étoient d'aussi bon goût que les œufs d'oyes.

Nous allâmes ensuite à l'Orient de la Baye, où nous rencontrâmes des Navires d'Avanturiers François, qui se raccommodoient, & qui avoient assez de peine à vivre ; ce qui nous obligea à n'y faire pas un long séjour, & à nous retirer du côté du Ponant, où nous nous trouvâmes mieux. Nous prenions tous les jours autant de tortuës qu'il nous en falloit pour vivre, & même assez pour en saler.

Au bout de quelques jours l'eau nous manqua, & nous allâmes en prendre dans une riviere qui n'étoit qu'à deux lieues de nous. Comme nous sçavions bien qu'il y avoit là des Indiens, on mit du monde à terre pour voir s'il n'y avoit point de danger ; mais on ne découvrit rien, & nos gens prirent de l'eau.

Peu de tems après, quelques Indiens fondirent sur eux sans leur faire de mal ; au-contraire, les nôtres en tuerent deux, dont l'un portoit une barbe d'écaille de tortuë, & l'autre paroissoit quelque homme

homme de considération ; parcequ'il avoit une écharpe qui couvroit sa nudité, & une barbe d'or qui le distinguoit. Cette barbe étoit une plaque d'or battu qui avoit trois doigts de large, & autant de long ; elle pesoit une once & demie.

Cela suffit pour persuader qu'on trouve de l'or dans le païs de ces Indiens, qui s'étend assez loin, & qu'on pourroit facilement habiter malgré les Espagnols, qui n'y ont pas plus de droit que toute autre Nation. Le terroir en est humide, parcequ'il y pleut trois mois de l'année : cependant il ne laisse pas d'être merveilleusement bon, car la terre en est noire & produit de puissans arbres.

Peu de jours après nous essayâmes de faire route vers la Jamaïque ; mais le temps n'étoit pas meilleur que lorsque nous sortîmes de la riviere de Chagre. Nous ne laissâmes pas de poursuivre notre chemin, & nous fûmes chassez d'un Bâtiment que nous croyions ennemi, parcequ'il ne nous montroit point de pavillon, & que la fabrique en étoit Espagnole. Nous fîmes du mieux que nous pûmes pour lui échaper ; mais en vain, & nous nous préparions à nous battre, lorsqu'en nous approchant il arbora son pavillon qui nous tira de peine. C'étoit

un

un des Bâtimens qui s'étoient trouvez avec nous à *Chagre* & à *Panama.* Il nous dit que les brises (c'est un vent de Nordest qui y dure six mois de l'année) l'avoient empêché de doubler pour faire sa route, & de gagner *Carthagene.*

Route de Carthagene impraticable.

Voyant que ce Vaisseau qui étoit meilleur que le nôtre, n'avoit pû avancer, nous resolûmes de relâcher vers la Jamaïque par le *Cap de Gracia à Dios,* & pour ce sujet nous revînmrs dans *Boca del Tauro*, où nous demeurâmes quelque temps, afin de nous munir de ce qui nous étoit le plus nécessaire.

Nous passâmes à *Boca del Drago*, où nous espérions faire mieux, parcequ'il y a beaucoup de Lamentin. Ce lieu appellé *Boca del Drago*, a communication avec *Boca del Savoro*, & n'est clos que par une quantité de petites Isles, dont il y en a qui sont habitées, & éloignées de la grande terre de deux petites lieues tout au plus.

On connoît qu'elles sont habitées, parcequ'on y voit des Indiens, & que quand on les côtoye, on sent l'odeur des fruits qui sont sur les arbres. Jamais Chrétien n'a pû avoir communication avec ces Indiens, les Avanturiers n'oseroient prendre d'eau chez eux, ni ap-

appro-

approcher de leurs terres de trop près avec leurs Canots. Un jour un Avanturier envoya son Canot pour pêcher Comme il alloit le long du rivage, ceux qui étoient dedans furent surpris, de voir les Indiens se laisser tomber du haut des arbres dans l'eau ; d'où sortant tout-à-coup, ils chargerent un des leurs & l'emporterent, sans qu'on en ait jamais eu de nouvelles.

Indiens qui tombent des arbres & emportent les hommes.

Le fameux Avanturier Loüis Scot, se trouvant dans cette Baye, fit descente sur cette petite Isle, pour en découvrir les habitations: mais quoiqu'il eût plus de cinq cens hommes avec lui, il fut obligé de se retirer ; car à mesure qu'il avançoit dans le pays, on lui tuoit son monde, sans qu'il pût découvrir personne. Ces Indiens sont encore extrêmement agiles à courir dans les bois.

Un jour que j'étois dans cette Baye à la pêche de la tortuë, avec mes Camarades, nous vîmes de loin deux de ces Indiens dans un Canot qui pêchoient avec des filets. Nos gens tâcherent de les surprendre, & pour cela ne faisoient point de bruit de leurs rames ; ils tiroient le Canot le long de la terre avec une main, en empoignant de l'autre les branches des Arbres. Ces Indiens, qui

ſont toûjours bon guet, les apperçurent, & prirent auſſi-tôt leurs filets & leur Canot, qu'ils porterent à plus de vingt-cinq pas dans le bois. Nos gens qui n'étoient qu'à dix-huit pas d'eux, ſauterent auſſi-tôt à terre avec leurs armes, croyant les joindre : mais ils ne purent en venir à bout ; car lorſque ceux-ci ſe virent preſſez, ils abandonnerent leur Canot, leurs filets & leurs armes, & firent des hurlement horribles en ſe ſauvant. Les Avanturiers au nombre de onze, tous forts & vigoureux, eurent beaucoup de peine à remettre l'eau ce même Canot que deux Indiens avoient porté ſi loin ; ce qui fait juger qu'ils ont une extrême force.

Leur agilité & leur force.

Nous demeurâmes là quelque temps pour voir s'il n'y auroit pas moyen de négocier avec eux ; mais nous entendîmes redoubler leurs hurlemens, & faire un bruit effroyable, que nous n'osâmes pas nous arrêter davantage. Nous retournâmes au plus vîte, emmenant avec nous le Canot que nous leur avions pris, & où nous trouvâmes leurs filets, de la même façon que les nôtres, excepté qu'ils avoient environ deux pieds d'hauteur, & quatre ou cinq braſſes de longueur, des cailloux au lieu de plomb,

Deſcription d'un filet, & d'un Canot pris ſur les Indiens.

&

& du bois léger au lieu de liége. On y voyoit aussi quatre bâtons de Palmiste de la grosseur du pouce, & longs de six pieds ou environ. Un des bouts étoit pointu & fort dur, l'autre l'étoit aussi, & avoit à chaque côté trois crocs en forme de fléche. La pointe de ces bâtons étoit tellement endurcie au feu, qu'ils auroient percé une planche comme le meilleur instrument de fer. Leur Canot étoit de bois de Cedre sauvage, sans forme, & mal vuidé, plus épais d'un côté que de l'autre. Ce qui nous fit présumer que ces Indiens n'ont aucuns outils de fer propres à travailler. Ils sont en petit nombre, & la plus grande des Isles qu'ils habitent n'a pas plus de trois ou quatre lieuës de circuit.

Guerre entre les Indiens.

Un Indien que nous avions avec nous, & qui avoit pratiqué le pays, nous dit que ces Nations n'ont aucune habitude avec ceux ds la terre ferme, qu'ils ne s'entendent même point, & qu'ils se font sans cesse la guerre. La raison qu'il nous en donna, est que les Espagnols voulant réduire ces Indiens, en tourmenterent une partie d'une maniere cruelle. L'autre partie s'étant sauvée, s'étoit accoutumée à vivre de la pêche, & des fruits qui croissent naturellement

dans

dans ce pays. Ils y sont errans & vagabonds, & n'osent avoir de lieu fixe, ni de commerce avec d'autres Indiens; parcequ'ils sont soumis aux Espagnols, & qu'ils les aident à détruire ceux qui ne le sont pas. Par cette raison ils se font encore aujourd'hui la guerre, & s'épargnent aussi peu les uns les autres, que s'ils n'étoient pas de la même Nation.

CHAPITRE IV.

Suite de la route des Avanturiers jusqu'au Cap Gracia à Dios. Singularitez que l'Auteur a remarquées dans ce Voyage.

LE péril que nous courions de tomber entre les mains de ces Indiens sauvages, ne nous empêcha pas de demeurer quelque temps à *Boca del Drago*, & d'y chercher de l'eau, sans toutefois oser nous hazarder dans le pays, ni approcher des fruits dont nous ressentions l'odeur, quoique nous fussions pressez de la faim.

Enfin voyant que nous ne pouvions y subsister, parceque la pêche n'est pas toûjours bonne en ce lieu-là, nous sortîmes

tîmes de *Boca del Drago*, & fîmes route le long de la côte, jusqu'à *El Porteté*, qui est une petite Baye où on est à l'abri de tous vents, excepté de celui d'Ouest. *El Porteté* veut dire petit port. Celui-ci sert aux Espagnols quand ils arrivent avec des Vaisseaux chargez de marchandises à la riviere de *Suere*, où ils ont des habitations, & où ils plantent du Cacao qui est le meilleur des Indes; de là ces marchandises sont portées par terre à la Ville de *Cartage*. A l'embouchure de cette riviere, les Espagnols entretiennent une Garnison de vingt-cinq ou trente hommes, avec un Sergent. Ils ont aussi une Vigie qui découvre en mer.

Dès que nous fûmes arrivez dans ce Port, nous marchâmes pour piller les Espagnols à la riviere du *Suere*, nommée par les Avanturiers *la Pointe Blanche*, & nous prîmes des précautions qui nous furent inutiles; car nous trouvâmes les habitations ravagées : ce qui nous fit juger que quelques-uns des nôtres nous avoient prévenus. Tout ce que nous pûmes faire alors, ce fut de prendre quantité de *Bannanes*, dont nous chargeâmes notre Vaisseau à moitié, & qui nous servirent de nourriture le long

de la côte. Nous les faisions cuire dans de l'eau, & nous les mangions avec de la Tortuë que nous avions salée dans *Boca del Drago.*

Peu de jours après nous sortîmes de *Suere*, & nous passâmes devant l'embouchure de la riviere de *Saint Jean*, nommée *Desaguadera*, où nous prîmes quelques Requiems, que nous mangeâmes avec nos Bananes. Nous cherchions toûjours un lieu pour raccommoder notre Vaisseau, qui tiroit l'eau & couloit bas, faute d'avoir les matieres propres à le tenir sain, étanché, & franc d'eau. Nos Esclaves étoient extrêmement fatiguez de le pomper, & n'osoient quitter la pompe un quart d'heure, autrement l'eau nous auroit gagnez ; ce qui nous obligeoit de nous ranger le plus près de la terre qu'il étoit possible, pour découvrir quelque lieu qui fût propre à le raccommoder.

Nous entrâmes ensuite dans la grande Baye de *Bluksvelt*, ainsi nommée à cause d'un vieux Avanturier Anglois qui s'y retiroit ordinairement. Son embouchure est fort étroite au-dehors, & a beaucoup d'étenduë au-dedans, quoiqu'elle ne puisse contenir que de petits Vaisseaux, parcequ'elle n'a que 14 à

15 pieds

15 pieds d'eau. Le pays des environs est marécageux, à cause d'un assez grand nombre de rivieres qui s'y répandent. On trouve là encore une petite Isle qui nourrit des Huitres aussi bonnes que celles d'Angleterre; mais elles sont plus petites.

Nous allâmes moüiller vis-à-vis de cette petite Isle, en terre ferme, contre une pointe qui fait une Peninsule, où nous cherchâmes le moyen de donner caréne à notre Bâtiment; mais nous ne trouvâmes aucun lieu plus commode que celui où nous étions. Il n'y avoit point d'eau douce, ce qui nous réduisit à creuser des puits qui nous en donnerent de très-bonne. Nous cherchâmes des vivres. Pour cet effet une partie de nos gens alla à la pêche, & l'autre à la chasse, pendant que le reste déchargeoit le Vaisseau, pour lui donner caréne. Enfin chacun avoit son occupation.

Le soir nos Pêcheurs revinrent sans avoir rien pris, ni vû même aucune apparence de Lamentin. Nos Chasseurs apporterent quelques Faisans, & une Biche. On fit cuire la moitié de la Biche, avec les Faisans dont nous soupâmes d'un grand appétit, n'ayant point mangé de viande depuis que nous étions

ſortis de *Panama.* Il y avoit un homme parmi nous, qui nous recommanda de nous donner de garde des Indiens: mais comme ceux du Canot, & ceux qui avoient été à la chaſſe, n'en avoient point apperçu, nous crûmes qu'il n'y en avoit point; cependant nous ne laiſſâmes pas de faire bonne garde pendant la nuit. Le lendemain matin chacun de nous reprit ſa fonction, les uns la chaſſe, les autres la pêche; & pour cela tous ſe firent mettre à terre de l'autre côté de la Baye, où à cauſe des bois ils croyoient trouver dequoi tirer.

Le ſoir les Chaſſeurs apporterent des Singes qu'ils avoient tuez, n'ayant trouvé rien autre choſe, & les Pêcheurs apporterent quelques poiſſons nommez *Savales.* On apprêta le poiſſon, & on le mangea pendant que les Singes cuiſoient. On en fit rôtir une partie & boüillir l'autre, & tout nous ſembla fort bon. La chair de ces animaux reſſemble à celle de Lievre; mais elle eſt un peu douçâtre, & il faut y mettre beaucoup de ſel en la faiſant cuire. La graiſſe en eſt jaune comme celle de Chapon, & a bon goût. Nous ne vécûmes que de ces animaux pendant tout le temps que nous fûmes-là; parceque,

comme

comme je l'ai déja dit, nous ne pouvions trouver autre chose, & les Chasseurs en apportoient chaque jour autant que nous en pouvions manger.

Je fus curieux d'aller à cette chasse, & je ne fus pas moins surpris de l'instinct qu'ont ces bêtes, de connoître plus particulierement que les autres animaux ceux qui leur font la guerre, & de chercher les moyens, quand ils sont attaquez, de se secourir & de se défendre. Lorsque nous les approchions, ils se joignoient tous ensemble, se mettoient à crier, à faire un bruit épouvantable, & à nous jetter des branches séches qu'ils rompoient des arbres. Il y en avoit même qui faisoient leur saleté dans leurs pattes, & qui nous la jettoient à la tête.

Particularitez des Singes.

Comment ils se défendent.

J'ai remarqué aussi qu'ils ne s'abandonnent jamais, & qu'ils sautent d'arbre en arbre si subtilement, que cela ébloüit la vûë. J'ai vû encore qu'ils se jettoient à corps perdu de branche en branche, sans jamais tomber à terre; car avant qu'ils puissent être à bas, ils s'accrochent ou avec les pattes, ou avec la queuë; ce qui fait que quand on les tire à coups de fusil, à moins qu'on ne les tuë tout-à-fait, on ne peut les avoir;

Leur adresse à sauter & à se guérir quand ils sont blessez.

car lorſqu'ils ſont bleſſez, même mortellement, ils demeurent toûjours accrochez aux arbres, ils y meurent, & ils n'en tombent que par pieces.

J'en ai vû de morts depuis plus de quatre jours, qui pendoient encore aux arbres; on en tiroit quinze ou ſeize pour en avoir trois ou quatre. Mais ce qui me paroît de plus ſingulier, c'eſt qu'au moment que l'un d'eux eſt bleſſé, on voit les autres s'aſſembler autour de lui, mettre leurs doigts dans la playe, & faire la même choſe que s'ils vouloient la ſonder. Alors s'ils voyent couler beaucoup de ſang, ils la tiennent fermée pendant que d'autres apportent quelques feuilles qu'ils mâchent, & qu'ils pouſſent enſuite adroitement dans l'ouverture de la playe. Je puis dire avoir vû cette opération pluſieurs fois, & l'avoir toûjours vûë avec admiration.

Comme les meres portent & nourriſſent leurs petits.

Les femelles n'ont jamais qu'un petit, qu'elles portent de la même maniere que les Negreſſes portent leurs enfans; ce petit étant ſur le dos de ſa mere, lui embraſſe le col pardeſſus les épaules avec les deux pattes de devant, & des deux de derriere il la tient par le milieu du corps. Quand la mere veut lui donner à teter, elle le prend dans

ſes

ſes pattes, & lui préſente la mamelle comme les femmes.

Je ne dis point ici de quelle maniere ſont faits les Singes, parcequ'ils ſont fort communs en Europe. On ſçait qu'il y en a avec des queuës, d'autres qui n'en ont point : ceux dont nous venons de parler ont des queuës; les autres qui n'en ont point, ſont plus communs en Afrique qu'en Amerique. On n'a point d'autre moyen pour avoir des petits, que de tuer la mere : comme ils ne l'abandonnent jamais, ils tombent avec elle lorſqu'elle meurt, & alors on les peut prendre. S'ils ſe trouvent embarraſſez en quelques lieux, ils s'entr'aident pour paſſer d'un arbre ou d'un ruiſſeau à un autre, ou en quelque autre rencontre que ce puiſſe être.

Moyen de les prendre.

J'ai même entendu dire à des gens dignes de foi, que quand les Singes veulent paſſer une riviere, ils s'aſſemblent un certain nombre, ſe prennent tous par la tête & par la queuë, & forment ainſi une eſpece de chaîne. Par ce moyen ils ſe donnent le mouvement & le branle néceſſaires, ils s'élancent & ſe jettent en avant; le premier ſecondé de la force des autres, atteint où il veut, & s'attache fortement au tronc

d'un arbre, aide, attire & soutient tout le reste, jusqu'à ce qu'ils soient tous au lieu où est arrivé le premier.

A la verité je n'ai jamais vû ceci, & j'ai de la peine à le croire; cependant j'ai observé qu'on voit un grand nombre de Singes tantôt sur un rivage, tantôt sur un autre, & la preuve que ce sont les mêmes, c'est que du côté où on les a vûs cinq ou six heures auparavant, on ne les y voit ni on ne les y entend plus; ce qui semble confirmer ce que je viens de dire, puisqu'on a coûtume de les entendre crier d'une grande lieuë.

On trouve encore dans ce pays, & tout le long de cette côte jusques dans les Honduras, une espece de Singes que les François nomment *paresseux*, à cause qu'ils demeurent sur un arbre tant qu'il y a une feüille à manger; ils sont plus d'une heure à faire un pas, & en levant les pattes pour se remuer, ils crient d'une telle force qu'ils percent les oreilles. Ils sont hideux & fort maigres: excepté cela ils ne sont point différens des autres. Il faut sans doute que ces animaux soient sujets à certain mal des joinrures, comme la goutte, ou quelque autre incommodité: car quoiqu'on

Singes gouteux.

en

en prenne pluſieurs, & qu'on les nourriſſe bien, ils ſont toûjours les mêmes, ils mangent peu, & demeurent toûjours ſecs & arides. Les jeunes ſont auſſi incommodez que les vieux, lorſqu'on peut les atteindre on les prend facilement avec les mains, ſans qu'ils faſſent autre choſe que de crier.

Tous les Singes de ce pays vivent de fruits, de fleurs, & de quelques inſectes qu'ils attrapent de côté & d'autre.

Accident fâcheux.

Nous avions déja ſéjourné huit jours dans cette Baye, & nous y ſerions demeurez plus long-temps, ſans l'accident qui nous arriva. Un matin à la pointe du jour, nos Chaſſeurs & nos Pêcheurs étoient prêts à partir, & chacun de nous à remplir ſa fonction : nos Eſclaves brûloient des coquillages pour faire de la chaux, au-lieu d'arcanſon, qui eſt une eſpece de poix, afin de raccommoder notre Bâtiment ; les femmes étoient occupées à remplir nos futailles d'eau, qu'elles alloient tirer tous les jours aux puits avant que la mer, qui l'auroit ſalée, fût haute. Comme ces femmes s'étoient levées plus matin qu'à l'ordinare, pour aller à l'eau, une d'entr'elles demeura derriere, & s'amuſa à cueillir & à manger de petits fruits

qui croiſſent au bord de la mer.

Cette femme étant baiſſée, vit à vingt-cinq pas d'elle, ſortir du chemin même par où étoient allées ſes compagnes, quelques Indiens qui venoient à elle. Auſſi-tôt elle courut vers nous, & cria, *voilà des Indiens.* A l'inſtant nous prîmes nos armes, & coûtumes du côté où elle les avoit vûs, & nous trouvâmes nos trois femmes eſclaves par terre, percées chacune de quatorze ou quinze fléches qu'elles avoient dans pluſieurs parties de leur corps; enſorte qu'elles ne donnerent pas le moindre ſigne de vie, quoique le ſang coulât encore de leurs bleſſures.

Nous allâmes dans le bois plus d'un quart de lieuë ſans rien découvrir; nous ne diſtinguâmes pas même aucune trace d'hommes, quoique nous fuſſions bien aſſûrez que ceux-ci s'étoient ſauvez par le chemin que nous prenions. Nous fûmes curieux de voir dequelle maniere ces fléches étoient faites, & nous les tirâmes hors du corps des ces femmes.

Fléches des Indiens Sauvages.

Nous trouvâmes qu'elles n'avoient aucune pointe de fer, ou d'autre métail, qu'elles étoient même faites ſans le ſecours d'aucun inſtrument. Elles avoient cinq ou ſix pieds de long, la

verge étoit de bois commun du pays, de la grosseur du doigt, bien arondie, & pliante. A l'un des bouts on voyoit une pierre à feu fort tranchante, enchassée dans le bout même avec un petit croc de bois en façon de harpon. Tout cela étoit lié avec un fil d'archal, d'une telle force, qu'on pouvoit darder ces fléches contre les corps les plus durs sans pouvoir rien rompre ; la pierre auroit plûtôt cassé que de quitter le bois. L'autre bout étoit pointu.

Il y en avoit quelques-unes de bois de Palmiste, curieusement travaillées, & peintes en rouge, à un bout desquelles on voyoit une pierre à feu, comme j'ai dit, & à l'autre un petit morceau de bois creux de la longueur d'un pied, où étoient renfermez de petits cailloux ronds, qui faisoient du bruit ensemble lorsqu'on remuoit la fléche. Ils avoient eu la subtilité de mettre des feüilles d'arbre dans ce bois, afin d'empêcher ces petits cailloux de faire du bruit ; & je croi qu'ils employoient ces cailloux pour donner plus de coup à leurs fléches. On peut juger de là que les Indiens n'ont aucun commerce avec qui que ce soit.

Après avoir enterré les corps de nos

Esclaves, nous allâmes voir si nous ne trouverions point les Canots de ces Indiens, pendant qu'une partie de notre monde travailloit à rembarquer promptement notre pillage : car nous n'osions pas demeurer davantage, & quoique nôtre Bâtiment ne fût pas encore en état, nous ne laissâmes pas de le remettre en mer, espérant, avant qu'il nous manquât, gagner le Cap de *Gracia à Dios*, où nous étions assûrez de trouver des Indiens de nos amis, qui nous donneroient ce qui nous seroit nécessaire. Ainsi dès le même jour nous nous embarquames, & le lendemain matin nous sortîmes de la Baye de *Bluksvelt*.

CHAPITRE V.

Arrivée de l'Autheur au Cap Gracia à Dios. Description de la vie & des mœurs des Indiens de ce pays, & la maniere dont les Avanturiers traitent avec eux.

AU sortir de *Bluksvelt* nous traversâmes quantité de petites Isles qui forment une espece de Dédale agréable à la vûë. On les appelle *les Isles des Perles.*

les. Nous y moüillâmes, & notre Canot fut mis à l'eau pour prendre quelques Tortuës. Il y en a quelquefois beaucoup. Nous n'en prîmes qu'une, après quoi nous allâmes chercher de l'eau douce.

Dès le même soir nous fîmes voile, & le lendemain nous nous trouvâmes devant les Isles de *Carneland.* Mais comme le vent étoit favorable, nous continuâmes notre route, & en peu de jours nous arrivâmes au Cap de *Gracia à Dios*, accompagnez d'un Avanturier François qui avoit été avec nous, & qui nous avoit donné la peur devant la riviere de *Chagre.* Lorsque nous fûmes à terre, plusieurs Indiens nous vinrent recevoir, & nous firent mille caresses.

Indiens qui commercent avec les Avanturiers. Origine de ce commerce.

Jamais les Espagnols n'ont pû réduire ces Indiens, non-plus que les Sauvages: cependant les premiers ont toûjours traité sans répugnance avec les Avanturiers, tant Anglois que François sans distinction. L'origine de cette alliance vient de ce qu'un Avanturier passant par-là, se hazarda d'aller à terre, & d'offrir quelques présens à ces Indiens, qui les reçurent, & lui apporterent en échange des fruits & ce qu'ils avoient de meilleur.

Quand l'Avanturier fut prêt à partir,

il déroba deux de ces Indiens, qu'il sçavoit être admirablement adroits à tirer du poisson au harpon; car il en avoit besoin pour nourrir son Equipage. Il traita bien ces Indiens, qui apprirent la Langue Françoise. Les ayant gardez un an ou deux, il leur demanda s'ils vouloient retourner en leur pays. Ils répondirent qu'ils en seroient charmez. Il les y remena, & quand ils furent de retour chez eux, ils dirent tant de bien des Avanturiers à leurs compatriotes, qu'ils conçurent de l'amitié pour eux : mais ce qui l'augmenta encore davantage, c'est qu'ils leur firent entendre que les Avanturiers tuoient les Espagnols.

Dès-lors cette nation a commencé à caresser les François, qui de leur côté leur faisoient amitié, leur donnant des haches, des serpes, des cloux, & d'autres ferremens pour faire des armes. Par ce moyen ils se rendirent insensiblement si familiers avec eux, qu'ils apprirent leur Langue, & prirent chez eux des femmes, que ceux-ci leur accordoient volontiers; desorte que quand les François partoient, il se trouvoit toûjours des Indiens qui vouloient les accompagner; ce que les Avanturiers ne refusoient jamais.

Par

Par la ſuite des temps les François donnerent quelques-uns de ces Indiens aux Anglois, leur apprenant la maniere dont il falloit les traiter, avertiſſant auſſi les Indiens que ces Anglois étoient de bonnes gens, qu'ils les traiteroient bien, & qu'ils les remeneroient chez eux. Ils ſe ſont ainſi accommodez avec les Anglois, & ne font aujourd'hi aucune difficulté de s'embarquer ſur les Vaiſſeaux de l'une & de l'autre Nation.

Quand ils ont ſervi trois ou quatre ans, & qu'ils ſçavent bien parler la Langue Françoiſe ou Angloiſe, ils retournent chez eux, ſans demander d'autre récompenſe que quelques inſtrumens de fer, mépriſant l'argent, & les autres choſes que les peuples de l'Europe recherchent avec tant d'empreſſement. Ils ſe contentent de ce qu'ils trouvent dans leur pays, & diſent que s'ils ont peu, dumoins ils ſont en repos, & qu'on ne leur demande rien.

Ils ſe gouvernent à-peu-près en République; car ils ne reconnoiſſent ni Roi, ni perſonne qui ait aucune domination ſur eux. Quand ils vont en guerre, ils choiſiſſent pour les commander le plus apparent & le plus expérimenté; quelqu'un, par exemple, qui

Gouvernement des Indiens.

aura vécu avec les Avanturiers ; & quand ils reviennent du combat, ce Commandant n'a pas plus de pouvoir que les autres. Le pays qu'ils habitent n'a que quarante ou cinquante lieues d'étenduë. Ils ſont environ quinze cens hommes en tout, ſéparez en deux bandes, qui forment comme deux colonies. Les uns ſont au Cap, & les autres à *Mouſtique*. Ce ſont ceux de *Mouſtique* qui vont ordinairement avec les Avanturiers ; car les autres ne ſont pas ſi courageux, & ont moins d'inclination pour la mer. Ils ne font ni alliance ni querelles avec leurs voiſins ; mais ſi ceux-ci commencent à les attaquer, ils ſçavent bien ſe défendre.

Religion des Indiens. Celle de leurs ancêtres.

Ils n'ont aucune Religion ; cependant on tient que leurs ancêtres avoient autrefois leurs Dieux & leurs Sacrifices. Je dirai un mot de leurs Sacrifices, parcequ'ils avoient quelque choſe de ſingulier. Ils donnoient tous les ans à leurs Prêtres, un Eſclave qui devoit être la repréſentation de l'Idole qu'ils adoroient. Dès que cet Eſclave entroit en office, après avoir été bien lavé, ils le revêtoient des habits & des ornemens de l'Idole, l'appellant du même nom ; enſorte qu'il étoit toute l'année honoré

& révéré

& révéré comme leur Dieu. Il avoit toûjours avec lui douze hommes de garde, tant pour le ſervir, que pour empêcher qu'il ne prît la fuite. Avec cette garde on le laiſſoit aller librement où il vouloit; & ſi par malheur il s'enfuyoit, celui qui en étoit le Chef étoit mis à la place pour repréſenter l'Idole, & enſuite être ſacrifié.

Cet Eſclave occupoit l'appartement le plus honorable de tout le Temple; il y mangeoit, il y beuvoit, & les principaux de la Cité venoient l'y ſervir régulierement avec l'ordre & l'appareil dont on a accoutumé d'uſer envers les Grands. Quand il alloit par les ruës il étoit accompagné de Seigneurs, & portoit à la main une petite flûte qu'il touchoit par intervalles pour faire entendre qu'il paſſoit. Auſſi-tôt les femmes ſortoient avec leurs petits enfans dans les bras, les lui préſentoient pour les benir, & l'adoroient comme leur Dieu. Le reſte du peuple en faiſoit autant. La nuit ils le mettoient dans une forte priſon, de-peur qu'il ne s'évadât, & ils continuoient ainſi juſqu'au jour de la fête, qu'ils le ſacrifioient.

Ceci fait voir en paſſant, que l'ancienne coûtume des Indiens étoit d'immoler

moier des hommes à leurs fêtes ſolemnelles. Il eſt vrai que les Eſpagnols ont aboli cette coutume déteſtable en exterminant la nation ; mais en ſont-ils moins coupables ? Si ces peuples ont ſacrifié des hommes à leur ſuperſtition, les Eſpagnols n'ont-ils pas auſſi ſacrifié des hommes à leur intérêt en maſſacrant ces malheureux ? Ils ſemblent même plus inexcuſables, car ces Idolâtres croyoient honorer leur Dieu par ce ſacrifice, les Eſpagnols au-contraire n'ont penſé qu'à ſatisfaire leur avarice par le maſſacre des Indiens.

Eſpagnols en quoi auſſi coupables que les Indiens Idolâtres.

Sentimens qu'ils ont de Dieu & de l'ame.

Pour revenir à ceux qui n'ont point de Religion, quand on leur parle de Dieux, & qu'on les exhorte à ſe convertir, ils répondent que ſi Dieu eſt tout-puiſſant, il n'a que faire d'eux, & que s'il avoit voulu les appeller, il n'auroit pas attendu juſqu'alors. Ils croyent pourtant que nous avons une ame ; mais ils ne ſçauroient définir ce que c'eſt. Enfin ils font des cérémonies après la mort, & aux mariages. Lorſqu'un Indien recherche une fille qui ait ſon pere, il s'adreſſe à lui. Alors le pere lui demande s'il ſçait bien tuer du poiſſon, faire des harpons pour le prendre, & s'il eſt bon Chaſſeur ? Quand

Cérémonies de leurs mariages.

le

le jeune homme a répondu à toutes ces questions, le pere prend une grande calbasse qui tient pour le moins deux pintes, il y verse une liqueur faite de miel & de jus d'Ananas, & avale ce breuvage d'un seul trait; il remplit ensuite la calebasse, la présente à son gendre futur, qui la boit de même, & reçoit alors la fille pour sa femme, après que le pere a pris le Soleil à témoin qu'il ne la tuera point. C'est ainsi qu'ils se marient. Voyons de quelle maniere ils vivent ensemble lorsqu'ils sont mariez.

L'homme fait une habitation, & la femme la plante de toute sorte d'arbres fruitiers dont ils se nourrissent. Lorsque l'habitation est plantée, la femme a soin de l'entretenir, & de préparer ce qui en provient pour boire ou pour manger. Ils vivent la plûpart de Bananes qu'ils font rotir étant mûres, & ils les écrasent dans l'eau jusqu'à ce qu'elles soient réduites en boüillie. Ils nomment cette nourriture *Michela;* elle est bonne & fort nourrissante. Il y a une sorte de Palmiste, qui produit un fruit qu'ils préparent de la même maniere, si ce n'est qu'ils ne le font pas cuire, & qu'il est de couleur rouge.

La femme vient tous les matins peigner

gner son mari, & lui apporte à déjeuner. Ensuite il va à la chasse, ou à la pêche, & à son retour elle apprête ce qu'il a apporté. Les femmes ordinairement s'occupent, outre le travail de leur habitation, à filer du coton, dont les hommes font des Hamas & des ceintures pour cacher leur nudité. Ils n'ont que cela pour vêtemens, encore ne portent-ils pas tous des ceintures de coton; mais seulement d'une certaine écorce d'arbres, qui battuë entre deux pierres devient douce comme de la soye, & dure long-temps. Ils font beaucoup de choses de ces écorces, comme des lits & des langes pour leurs enfans.

Quand ils commencent leurs Loges, les femmes amassent ce qui est nécessaire pour les faire, & les hommes les construisent. Il sont si peu jaloux les uns des autres, que les hommes & les femmes parmi eux se communiquent également. Ces deux Tribus de la même Nation, sçavoir celle du Cap, & celle de Moustique, se voyent réciproquement. Celui qui rend visite porte ses plus belles armes, & se noircit autant qu'il peut. Quand il arrive dans le lieu où sont ceux à qui il va rendre ses devoirs, (car cette visite est générale) il s'arrête

Ce qui se passe lorsqu'ils se visitent.

rête à la premiere maiſon où on le mene. Au premier Indien qu'il apperçoit, il ſe jette tout de ſon long la face contre terre. L'autre qui le voit en cette poſture, & qui ſçait que c'eſt un Indien de l'autre Tribu, va avertir ceux de la ſienne, que quelques-uns de leurs amis ſont arrivez; car ils ne vont jamais ſeuls en viſite, & il y en a toûjours un qui précede les autres. Alors trois ou quatre Indiens des principaux ſe noirciſſent promptement, prennent leurs armes, & vont recevoir celui qui eſt couché le ventre à terre. Ils le relevent, & vont enſuite aux autres, qui dès le moment qu'ils les apperçoivent ſe jettent par terre comme le premier; ils les relevent encore, & les menent tous au lieu où les autres ſont aſſemblez.

Pendant que ces trois ou quatre Indiens ſont occupez à recevoir les nouveaux venus, le reſte de leurs hommes ſe noirciſſent, & les femmes ſe rougiſſent avec du Rocou, afin de recevoir auſſi la viſite. Lorſque les Etrangers ſont arrivez on leur prépare du *Michela*, de l'*Achioco*, & une boiſſon auſſi forte que le vin pour le lendemain; car ils s'enyvrent quand ils en boivent. Pendant ce régal, ils ſe réjoüiſſent, rient, ſautent

sautent & dansent, les hommes témoignent de grandes amitiez aux femmes, & néanmoins ils ne les baisent jamais au visage; aumoins je ne l'ai point remarqué. Mais comme ils sont fort lascifs, ils ne laissent pas de faire beaucoup d'actions indécentes. Après toutes ces réjoüissances, je ne sçai s'ils vont reconduire ceux qui les sont venus voir; car je ne l'ai jamais vû, ni demandé à gens qui ayent pû m'en rendre raison.

Comparaison de nos manieres avec celle des Etrangers.

Nous autres François nous sommes étonnez de voir des manieres si différentes des nôtres. Que dirons-nous donc de celles des autres Nations qui le sont bien davantage? Par exemple, nous buvons l'eau froide, & les Japonois la boivent chaude. Nous estimons belles les dents blanches, eux les noires; & s'ils sont d'une autre couleur, ils les teignent aussi-tôt de quelque drogue qui les noircit. Ils montent à cheval du côté de la main droite, nous de la gauche. Pour saluer nous découvrons la tête, eux les pieds, en secouant légerement leurs pantoufles. Quand notre ami arrive vers nous, nous nous levons; au-contraire ils s'asseient. Parmi nous les pierres précieuses sont fort estimées,

mées, chez eux ce ſont les communes. Nous donnons aux malades des choſes fort douces & bien cuites, ils leur en préſentent de ſalées & de cruës. Nous les nourriſſons de volailles, ils les nourriſſent de poiſſon. Nous uſons de médecines ameres & de mauvaiſe odeur, ils en prennent de douces & qui ſentent bon. Nous ſaignons terriblement le malade, ils ne ſaignent jamais; & ce qui eſt bien remarquable, c'eſt qu'ils donnent de bonnes raiſons de tous leurs uſages. Ils prétendent, par exemple, que s'abaiſſer quand un ami ſe préſente, au lieu de ſe relever, eſt une plus grande marque de reſpect; que les vaſes de quelque uſage doivent être plus eſtimables que les pierres précieuſes qui ne ſont d'aucune utilité; que l'eau que l'on boit froide reſſerre les extrémitez des inteſtins, cauſe la toux & les autres maladies de l'eſtomac; & la chaude au contraire, entretient la chaleur naturelle; qu'aux malades il faut donner des médecines que la nature déſire, & non pas celles qu'elle abhorre. Ils diſent enfin qu'il faut ménager le ſang, qui eſt la ſource de la vie. Pour les dents noires, outre qu'ils les trouvent plus belles de cette ſorte, ils ſoûtiennent qu'il
fau

faut leur donner cette couleur, parceque si elles ne sont noires, elles le deviendront, par quelque accident qui les rendra telles. Ils raisonnent du reste à-peu-près de la même maniere. Ainsi les Indiens ont leurs coûtumes, différentes des nôtres, & qui pour cela ne doivent pas nous paroître ridicules.

Indiens, ce qu'ils observent à la mort des uns & des autres.

Quand l'un d'entr'eux est sur le point de mourir, tous ses amis viennent le visiter, & lui demandent s'il est fâché contr'eux de vouloir ainsi les abandonner. Lorsqu'il est mort, sa femme va lui faire une fosse de trois ou quatre pieds tant de profondeur, que de largeur, selon qu'il est riche; & s'il a des Esclaves, on les tuë pour les enterrer avec lui. On jette aussi dans la fosse ses habits, ses armes, & tout ce qu'il a possedé. Sa femme lui porte pendant un an, qu'ils comptent par quinze Lunes, à boire & à manger deux fois par jour; parceque selon la superstition des Indiens, elle s'imagine qu'il en a besoin après sa mort, & lorsqu'elle ne trouve plus ce qu'elle a apporté, elle tient cela à bon augure, croyant que son mari en a profité, quoique ce soit quelque animal qui l'ait mangé. Si aucontraire elle retrouve tout, comme il

arrive assez souvent, elle va l'enterrer, de-peur que les bêtes n'y touchent. J'ai quelquefois fait bonne chere de ce que je trouvois sur ces fosses, car ce sont les meilleurs fruits qu'elles y apportent.

Lorsque les quinze Lunes sont passées, la femme va ouvrir la fosse, prend les os de son mari, les lave & les nétoye le mieux qu'il lui est possible; elle les enveloppe, & les lie si bien les uns avec les autres, qu'ils ne peuvent se désunir; enfin elle les porte sur son dos autant de temps qu'ils ont été en terre. Après cela elle les met au haut de son habitation, si elle en a une; & si elle n'en a point, chez les plus proches parens qui en ont.

Quand leurs veuves peuvent se remarier.

Les veuves ne peuvent prendre d'autres maris, qu'elles ne se soient acquittées de tous ces devoirs. On ne déterre point les os de ceux qui meurent sans avoir été mariez; mais on leur porte à manger. Les maris dont les femmes meurent, ne sont point obligez à ces cérémonies.

Quand les Avanturiers vont chez cette Nation, ils y prennent des filles, & les épousent à la maniere que les Indiens observent entr'eux; & après la mort du mari, la femme Indienne fait

autant de cérémonies que s'il étoit Indien.

Devoirs que les Italiens rendoient aux morts.

Autrefois quand un grand Seigneur mouroit parmi eux, ils l'exposoient quelque temps dans une chambre; alors ses parens & ses amis accouroient de toutes parts, apportoient des présens au mort, & le saluoient comme s'il eût été en vie. Outre les Esclaves qu'il avoit, ils lui en offroient encore de nouveaux pour être mis à mort avec lui, afin de l'aller servir en l'autre monde. Ils faisoient aussi mourir son Prêtre, ou son Chapelain; car tous les Grands Seigneurs avoient un Prêtre chez eux pour faire les cérémonies de leur Religion. Ils le tuoient donc dans ce même moment, pour aller faire son Office en l'autre monde; & ce qui est étrange, c'est que tous ces Domestiques s'offroient volontiers pour aller servir leur Maître défunt; & cela avec d'autant plus d'empressement, qu'ils en avoient été bien traitez durant sa vie. Ils tuoient aussi le Sommelier, le Cuisinier, les Nains & les Bossus.

A ce propos on raconte qu'un Portugais étant Esclave parmi ces Barbares, avoit perdu un œil d'un coup de fléche qu'il avoit reçu au combat. Comme ils vouloient

vouloient le tuer pour accompagner un Grand Seigneur qui venoit de mourir, il leur remontra que les Habitans de l'autre monde ne pouvoient souffrir ceux qui avoient le moindre défaut, & qu'ils feroient peu d'état du défunt, si on voyoit à sa suite un homme qui n'eût qu'un œil; qu'il seroit bien plus honorable pour le même défunt, d'en avoir un qui eût deux yeux. Les Indiens approuverent ces raisons, & par cette adresse le Portugais sçut éviter la mort.

Comment les Esclaves Negres sont venus chez les Indiens.

Ils ont maintenant beaucoup de Negres pour Esclaves; il y en a aussi beaucoup de libres, à qui leurs Maîtres en mourant ont donné la liberté: Ces Negres ne sont pas naturels du pays, la race en est venuë de Guinée; voici de quelle maniere.

Un Navire Portugais qui venoit de traiter en Guinée pour porter des Negres au Bresil, s'en trouva si chargé, que les Negres mêmes s'en rendirent les maîtres, & qu'ils jetterent tous les Portugais à l'eau. Alors ne sçachant de quel côté tourner, ils allerent où le vent les conduisit, & arriverent au *Cap de Gracia à Dios*, sans sçavoir où ils étoient. Plus de la moitié moururent de faim & de soif, & ceux qui échape-

perent furent faits Esclaves par les Indiens : ils sont encore plus de deux cens de cette race. Ils parlent comme les Indiens, & vivent de même, sans avoir aucun souvenir de leur pays, sans pouvoir dire ni comment, ni d'où ils sont venus.

Indiens sujets à de grandes maladies. Le remede qu'ils y font.

Les Indiens sont sujets à des maladies dangereuses, comme la petite verole, les fiévres chaudes, le flux de sang. Quand ils ont la fiévre chaude, ils se mettent dans l'eau jusqu'au col, & par ce moyen ils se guérissent parfaitement; mais quand il leur survient quelque maladie d'une autre nature, ils n'y font rien. Aussi en meure-t'il un grand nombre, & ne multiplient-ils guéres ; car au raport des Avanturiers qui ont le plus fréquenté cette Nation, il y a plus de soixante ans qu'on les voit toûjours dans le même état, quoique l'air du pays soit fort bon, & que la terre en soit fertile. Voilà ce que j'ai pû remarquer dans tout le temps que j'ai séjourné en cet endroit. J'aurois encore beaucoup de choses à dire, si j'écrivois tout ce qu'on m'en a rapporté; mais je ne veux écrire que ce que j'ai vû, & ce que j'ai appris de personnes dignes de foi.

Pendant notre séjour nous amassâmes

autant

autant de fruits qu'il nous en falloit pour gagner les côtes de *Cuba*, où nous voulions aller, & pour ces fruits nous donnâmes aux Indiens ce qu'on a coutume de donner. Nous en emmenâmes deux, qui s'embarquerent volontairement avec nous, ayant envie de faire autant de progrez que deux de leurs Camarades que nous avions ramenez de *Panama*, & qui en avoient raporté beaucoup d'instrumens de fer qu'ils regardent comme de grands trésors. Je me souviens que lorsque les deux premiers dont je parle étoient au pillage de Panama, s'ils trouvoient quelque argent, ils nous l'apportoient, & ne vouloient pas même mettre la main sur les habits, disant qu'ils n'en avoient pas besoin en leur pays, où l'air n'étoit point incommode. Ils ne s'attachent précisément qu'aux choses les plus nécessaires à la vie; enfin ils boivent & mangent peu.



CHAPITRE VI.

Histoire de l'Avanturier Monbars, surnommé l'Exterminateur.

DÈs que nous fûmes embarquez, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes voile vers *l'Isle de Cuba*, où nous arrivâmes quinze jours après notre départ. En verité il étoit temps que nous arrivassions; car nous ne pouvions plus tenir notre Navire à l'eau, le fonds étant pourri & mangé de vers. Les deux Indiens que nous avions, & nos Chasseurs, allerent dans un Canot à terre. Sur le soir les Indiens revinrent avec de la Tortuë & du Lamentin, & les Chasseurs avec du Sanglier & de la Vache; ensorte qu'ils apporterent à manger pour plus de deux cens hommes.

A cette vûë notre chagrin se dissipa, nous oubliâmes nos fatigues, & au-lieu que durant notre misere nous nous nuisions à dix pas les uns des autres, nous prenions alors plaisir à nous approcher, & à nous faire mille amitiez, ne nous appellant plus que freres. En un mot nous étions tous satisfaits, & résolus de demeurer

demeurer long-temps dans ce lieu, afin de nous bien rétablir. Par bonheur nous n'avions là d'ennemis que les Espagnols; mais nous les cherchions plûtôt qu'ils ne nous cherchoient.

Il semble que la Providence ait suscité les Avanturiers pour châtier les Espagnols. En effet, comme les Espagnols ont été le fleau des Indiens, on peut dire que les Avanturiers sont le fleau des Espagnols; mais je n'en sache point qui leur ait plus fait de mal que le jeune *Monbars*, surnommé *l'Exterminateur*.

L'Olonois même, à ce qu'on prétend, ne leur a jamais été si redoutable. On trouve sur ce sujet une grande différence entre ces deux Avanturiers, l'Olonois a souvent fait mourir plusieurs Espagnols qui ne lui résistoient pas, au-lieu que Monbars n'en a jamais tué un seul qui ne lui ait résisté.

Ceci me fait souvenir d'un incident que je rapporte maintenant, de-peur qu'il ne m'échape dans la suite; car les choses qui regardent Monbars, sont à l'heure que je parle si confuses dans mon esprit, que je les réciterai plûtôt selon l'ordre qu'elles se présenteront à ma mémoire, que selon le temps qu'elles sont arrivées. J'écris celle-ci moins

pour la rareté du fait, que pour la singularité de l'aventure qui y a donné lieu.

Un jour que Monbars étoit en mer, il se vit obligé de descendre à terre pour les besoins de son Vaisseau, & fut bien surpris de trouver des Espagnols dans un lieu où l'on n'en devoit point rencontrer. Ils marchoient en bon ordre, & bien armez dans une plaine assez éloignée de l'endroit où étoient les Avanturiers. Monbars craignant qu'ils ne prissent la fuite, s'ils voyoient tout son monde, ne fit paroître que quelques Indiens qui ne l'abandonnoient point, parcequ'ils l'aimoient, & qu'il les aimoit aussi. Les Espagnols ne manquerent pas de se jetter sur ce petit nombre d'Indiens, qui s'étoient avancez exprès pour les faire donner dans l'embuscade. Monbars qui observoit les ennemis, fondit sur eux & ne leur fit point de quartier. A l'heure même il avança dans le païs, où il trouva beaucoup de choses nécessaires à la vie, dont il munit son Vaisseau. Après cette expédition les Avanturiers se rembarquerent, & firent voile, toûjours étonnez d'avoir rencontré des ennemis en cet endroit; & certainement ils avoient raison de l'être, car les Espagnols n'y

étoient

étoient venus que par une avanture extraordinaire, comme on le va voir par ce qui ſuit.

Les Eſpagnols montoient une Barque remplie de Negres, qu'ils alloient commercer à leur ordinaire. Ces Negres étant tous d'intelligence, & dans le deſſein de ſe ſauver, trouverent le moyen de percer la Barque en pluſieurs endroits; ils avoient auſſi des tampons faits exprès, qu'ils mettoient & qu'ils ôtoient ſelon qu'ils vouloient donner ou fermer le paſſage à l'eau; & ils faiſoient cette manœuvre ſi adroitement qu'on ne pouvoit en appercevoir rien.

Un jour que les Eſpagnols s'entretenoient aſſez tranquillement, comme ils ont coûtume de faire à cauſe de leur humeur flegmatique, l'eau ſurvenant tout-à-coup, les obligea d'interrompre leur entretien, & de courir partout pour retirer des hardes que l'eau gâtoit conſidérablement. Les Negres qui avoient cauſé le déſordre, s'empreſſerent comme à l'envi pour l'arrêter, & y réüſſirent ſi bien, que les Eſpagnols admirerent leur promptitude & leur adreſſe. Ce fut-là le premier eſſai de leur ruſe, & ils réſolurent de la mettre en pratique juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé un

temps favorable pour en profiter au gré de leurs désirs. Ainsi ils prenoient occasion du moindre vent & de la moindre tempête pour faire entrer l'eau, & ils la faisoient entrer autant de fois qu'ils le jugeoient à propos, pour faire croire que la Barque étoit mauvaise.

Les Espagnols commençoient à en être persuadez, parceque le plus souvent au milieu de leur repas, & de leur sommeil même, ils étoient surpris par des inondations d'autant plus incommodes, qu'elles étoient toûjours imprévûës. Un jour que la Barque étoit proche d'un Recif où les Negres l'avoient conduite à dessein, ils déboucherent toutes les ouvertures, de maniere que les Espagnols se voyant prêts d'être submergez, abandonnerent la Barque & les Negres, & se jetterent sur le Recif, d'où ils gagnerent une langue de terre voisine, & enfin l'endroit où Monbars les tailla en pieces.

Cependant un Negre étonné de ce que l'eau entroit de toutes parts, & avec une impétuosité qu'il n'avoit point encore vuë, jugea qu'il falloit promptement boucher les ouvertures, ou se résoudre à périr. Mais il n'en put trouver aucune, & il crut ses camarades dans

la même peine, ne pouvant s'imaginer qu'ils eussent laissé inonder la Barque de cette sorte, s'ils avoient pû l'empêcher. Alors effrayé d'un péril si évident, il fut assez malheureux pour se sauver avec les Espagnols. Il regarda ce qu'étoient devenus ses Compagnons, & les apperçut en pleine mer qui avoient arrêté l'eau, & qui joüissoient de la Barque. A cette vûë le Negre parut au désespoir, ce qu'il ne fit que trop connoître en trépignant & en s'arrachant les cheveux. Les Espagnols s'en étonnerent, parcequ'ils croyoient sa destinée meilleure que celle de ses Camarades, qu'ils regardoient comme des gens perdus, ou prêts à se perdre: prévenus qu'ils étoient du mauvais état de la Barque.

Mais comme de leur naturel ils sont méfians, ils soupçonnerent quelque chose de l'emportement du Negre, ils lui firent plusieurs questions qui l'embarrasserent, & qui redoublerent leurs soupçons. Enfin ils le menaçerent des plus cruels tourmens, s'il ne leur disoit le verité; & comme il ne les contentoit pas, des menaces ils en vinrent aux effets, le tourmenterent cruellement, & le forcerent d'avouer la chose.

C'eſt de lui qu'on a ſçu tout ce que l'on vient de raconter.

Cependant Monbars continuoit ſon voyage pour une grande expédition, dont je ne dis rien à préſent, parce-qu'avant que de paſſer outre, il eſt néceſſaire pour l'intelligence de ce qui va ſuivre, de reprendre de plus haut l'hiſtoire de cet Avanturier.

L'Olonois qui le connoiſſoit particulierement, m'a aſſuré qu'il étoit d'une des bonnes familles du Languedoc, qu'il a été très-bien élevé, & qu'il s'eſt appliqué ſurtout à tous les exercices qui peuvent former un Gentilhomme.

On prétend que dans ſa jeuneſſe il avoit lû pluſieurs Relations de la conquête que les Eſpagnols ont fait des Indes, & par conſéquent des cruautez inoüies qu'ils y ont exercées. Cette lecture fit naître dans ſon ame la haine pour les Vainqueurs, & la compaſſion pour les Vaincus. Il témoigna toûjours dans la ſuite un grand déſir de venger ceux-ci, & il ſentoit une joye exceſſive, lorſqu'il apprenoit que les Indiens avoient battu les Eſpagnols.

On avoit fait une Comédie qui devoit être joüée par les Ecoliers du Col-

lége où il étudioit. Parmi les Acteurs on introduisoit sur la Scene un François & un Espagnol. Monbars répréſentoit le François, & un de ses Camarades l'Espagnol. Celui-ci déclama une longue tirades d'invectives contre la France, mêlées de Rodomontades offençantes. Monbars sentit aussi-tôt émouvoir sa bile, & réveiller l'aversion qu'il avoit contre les Espagnols; aversion qui étoit née, & qui croissoit tous les jours avec lui. Impatient & furieux tout ensemble, il interrompit son Camarade au milieu de son discours, des paroles il en vint aux coups, & si on n'étoit venu lui ôter des mains le prétendu Espagnol, il l'auroit tué infailliblement.

Cependant Monbars se formoit de jour en jour, & son pere songeoit à l'établir, lorsqu'il se déroba de sa maison, & alla trouver au Havre de Grace un de ses oncles qui commandoit un Vaisseau pour le Roi, avec ordre de croiser sur les Espagnols, contre lesquels nous étions alors en guerre. Il fit part de son intention à son oncle, qui le voyant bien fait & né pour les armes, en écrivit à son pere, & peu de jours après Monbars fit voile pour

joindre la Flotte que l'on équipoit.

Pendant le voyage, au moindre Vaisseau que l'on découvroit, il demandoit s'il étoit Espagnol. Il en parut un de cette nation; son oncle lui fit donner la chasse, & en approcha d'assez près pour s'appercevoir qu'on se disposoit à mettre le feu au canon. Comme il craignit que son neveu ne s'exposât inconsidérément, il le fit enfermer, & essuya le canon des ennemis, qui par bonheur ne lui fit pas grand mal. Il joignit ensuite le Vaisseau Espagnol, & on en vint à l'abordage. Alors on lâcha le jeune Monbars, qui fondit le sâbre à la main sur les ennemis, se fit jour au milieu d'eux, & suivi de quelques-uns, que sa valeur animoit, passa deux fois d'un bout à l'autre du Vaisseau, renversa tout ce qui se trouva sur son passage, & ne cessa de combattre que lorsqu'on fût maître du Vaisseau. Ce Bâtiment étoit richement chargé. On y trouva trente mille balles de toile de coton, des tapis velus, & d'autres ouvrages des Indes de grande valeur; deux mille balles de soye reprise; deux mille petites bariques d'Encens, mille de cloux de Gerofle; enfin une cassette remplie de diamans bruts,

dont

dont quelques-uns paroissoient de la grosseur d'un bouton commun. Elle étoit garnie de plusieurs barres de fer, & fermée à quatre serrures.

Pendant que les autres considéroient avec plaisir les richesses qui leur tomboient entre les mains, Monbars se réjoüissoit à la vûë du grand nombre d'Espagnols qu'il voyoit sans vie ; car il ne ressembloit pas à ceux qui ne combattent que pour le butin, il ne hazardoit sa vie que pour la gloire, & pour punir les Espagnols de leur cruauté.

Je me souviens de l'avoir vû en passant aux *Honduras*. Il étoit vif, alerte, & plein de feu, comme sont tous les Gascons. Il avoit la taille haute, droite & ferme, l'air grand, noble & martial, le teint bazané. Pour ses yeux, on n'en sçauroit dire ni la forme, ni la couleur, ses sourcils noirs & épais se joignoient en arcade au-dessus, & les couvroient presque entierement ; ensorte qu'ils paroissoient cachez comme sous une voûte obscure. On voit bien qu'un homme fait de cette sorte ne peut être que terrible. Aussi dit-on que dans le combat il commençoit à vaincre par la terreur de ses regards, & qu'il achevoit par la force de son bras.

Malgré la fureur du carnage, on épargna les Matelots dont on avoit beſoin, & quelques Officiers, parcequ'ils n'étoient pas Eſpagnols. Ils donnerent avis que le Vaiſſeau qu'on venoit de prendre étoit ſuivi de deux autres encore plus richement chargez, que la tempête avoit écartez, qui arriveroient infailliblement dans peu de jours, parceque le rendez-vous étoit au *Port Margot.* J'avois oublié de dire que ce combat s'étoit donné vers *Saint Domingue*, dont ce port n'eſt pas éloigné.

L'oncle de Monbars profita de l'avis qu'on lui donnoit, & crut que les Vaiſſeaux dont on parloit valoient bien la peine d'attendre dans le port, ſept ou huit jours, & plus même s'il le falloit. Il ne douta nullement que la priſe n'en fût certaine, ne laiſſant paroître au port que le Vaiſſeau Eſpagnol dont il venoit de s'emparer, perſuadé que les Vaiſſeaux de cette Nation le voyant au rendez-vous, ne manqueroient pas de le joindre, & d'être pris.

Là-deſſus Monbars apperçut pluſieurs Canots qui tiroient vers le Vaiſſeau. Il demanda ce que c'étoit; on lui répondit que c'étoit des Boucaniers qui venoient, attirez par le bruit du combat,

bat. Ils préſenterent quelques paquets de chair de Sanglier, qu'ils ſçavent ſi bien apprêter, qui eſt, comme je l'ai dit ailleurs, d'une odeur admirable, vermeille comme la roſe, & dont on auroit envie de manger en la voyant ſeulement. On reçut très-bien leur préſent, & on leur donna de l'eau de vie. Ils s'excuſerent ſur ce qu'ils préſentoient ſi peu de cette viande, & dirent pour raiſon, que depuis peu la Cinquantaine Eſpagnole avoit battu le pays, ravagé leurs Boucans, & tout emporté. *Comment ſouffrez-vous cela*, dit bruſquement Monbars? *Nous ne le ſouffrons pas non plus*, repliquerent-ils avec la même bruſquerie, *& les Eſpagnols ſçavent bien qui nous ſommes; auſſi ont-ils pris le temps que nous étions à la chaſſe: mais nous allons joindre plusieurs de nos camarades qu'ils ont encore plus maltraitez que nous; & leur Cinquantaine, fût-elle devenuë centaine, & même milliéme, nous en viendrons bien à bout. Si vous voulez*, dit Monbars, qui ne demandoit que l'occaſion de ſe ſignaler, *je marcherai à votre tête, non pour vous commander; mais pour m'expoſer tout le premier.*

Les Boucaniers voyant à ſon air & à ſon

à son port, qu'il étoit homme d'expédition, l'accepterent volontiers; & Monbars en demanda la permission que son oncle ne put lui refuser, considérant qu'il avoit encore long-temps à demeurer-là, & que cependant il ne pourroit jamais retenir son neveu de la vivacité dont il étoit. Il lui donna quelques gens de son âge, & de sa valeur, pour l'accompagner; mais il lui en donna peu, parcequ'il ne vouloit pas dégarnir son Vaisseau, ayant peur d'être attaqué lui-même. Sur le champ le neveu quitta l'oncle, en lui promettant néanmoins qu'il seroit bien-tôt de retour auprès de lui. *Vous ferez bien*, lui dit-il, *car je vous assure que les Vaisseaux que j'attens, pris ou manquez, je partirai à l'heure même.* Il lui parloit de la sorte, non pas qu'il eût dessein d'en user ainsi, il l'aimoit trop tendrement; mais pour précipiter son retour.

Monbars suivi des siens, passa avec joye dans un des Canots des Boucaniers. Cependant un chagrin secret se mêloit à cette joye, & son cœur souffroit un rude combat. D'un côté il appréhendoit que les Vaisseaux qu'on attendoit n'arrivassent, qu'on ne se battît en son absence, & qu'il ne pût partager

tager le péril ou la gloire de l'action. De l'autre les Boucaniers l'aſſûroient qu'ils ne ſeroient pas long-temps ſans rencontrer les Eſpagnols ; ce qui le détermina enfin, dans l'eſpérance que s'il trouvoit dans peu l'occaſion de battre les Eſpagnols ſur terre, il ſeroit aſſez tôt revenu pour les battre encore ſur mer.

Il penſoit juſte ; car à peine fut-il deſcendu dans une prairie environnée de bois & de colines, qu'on découvrit quantité de Cavalerie Eſpagnole leſte & bien montée, qui s'étoit ainſi aſſemblée ſur la nouvelle que les Boucaniers s'aſſembloient auſſi. Monbars alloit donner ſur eux tête baiſſée, ſans conſidérer leur multitude & le petit nombre des ſiens, lorſqu'un Boucanier qui étoit auprès de lui, homme de cœur & d'expérience, lui dit : *Attendez, nous allons avoir ces gens-là ſans qu'il en échape un ſeul.* Ces mots, *ſans qu'il en échape un ſeul*, arrêterent Monbars. En même temps le Boucanier fit faire alte à ſes camarades, & tourner le dos aux Eſpagnols, comme s'ils ne les avoient point vûs. Il déroula une tente de toile, qu'il portoit en bandouliere, (c'eſt de cette ſorte que les Boucaniers ont coûtume de porter leurs tentes lorſ-

qu'ils

qu'ils vont en campagne) & l'ayant dreſſée, ſes camarades aidez de leurs Engagez, qui les avoient joints dans la prairie, dreſſerent pareillement les leurs, ſans trop pénétrer ſon intention : ils ſe confioient ſur ſon adreſſe, qui les avoit déja pluſieurs fois tirez d'affaire.

Dans ce moment on fit paroître des flacons d'eau de vie, & d'autres choſes propres à ſe bien réjoüir. Les Eſpagnols qui obſervoient la contenance des Boucaniers, crurent qu'ils les tenoient déja, s'imaginant qu'ils ne campoient de cette ſorte que pour ſe régaler. Ils jugerent à propos de leur donner tout le temps de s'accabler d'eau de vie, comme les Boucaniers ont coûtume de faire quand ils en ont à ſouhait ; & cela à deſſein de les ſurprendre dans cet accablement, & de les vaincre ſans peine. Dans le deſſein de même de mieux tromper les Boucaniers, ils ſe déroberent à leurs yeux, & quitterent le haut de la colline pour deſcendre dans le vallon.

Cependant le Boucanier qui étoit l'autheur du ſtratagême, le fit ſçavoir de main en main à ſes camarades, envoya ſecretement avertir les autres Boucaniers de l'état où étoient les ſiens, & les

les pria de les venir ſecourir ; mais ſurtout de ſe cacher dans les bois, & cependant, de-peur de ſurpriſe, il fit obſerver les Eſpagnols.

Sur la brune les Boucaniers quitterent ſecretement leurs tentes, & paſſerent ſans bruit dans les bois, où ils trouverent ceux qu'ils avoient mandez, bien armez, & prêts à combattre ; auſſi-bien que leurs Engagez qu'ils avoient amenez avec eux. Monbars mouroit d'impatience de voir les Eſpagnols, & s'imaginoit qu'ils ne viendroient jamais. Ceux-ci cependant attendoient le plus qu'il leur étoit poſſible, ſe figurant que plus ils attendroient, plus ils trouveroient les Boucaniers plongez dans la débauche, & que les trouvant yvres morts, ils n'auroient plus qu'à les enſevelir ſous leurs tentes.

A la pointe du jour on aperçut qu'ils faiſoient quelque mouvement. Peu de temps après on les vit deſcendre en bon ordre de la même coline où ils avoient paru la premiere fois, quelques Indiens à la tête, en maniere d'Enfans perdus. Les Boucaniers les attendoient de pied ferme, & bien poſtez ; enſorte pourtant qu'ils ne pouvoient être vûs, & qu'ils avoient l'œil attentif à tous les mouve-

mens

mens de leurs ennemis. Comme ils avoient eu la précaution de dresser leurs tentes fort éloignées les unes des autres, cette ruse obligea les Espagnols de diviser leur Cavalerie par petits escadrons, & de fondre séparément sur chacune des tentes, où ils croyoient trouver les Boucaniers, qui les surprirent étrangement en sortant de toutes parts, chargeant à propos & sans relâche ces pelotons de Cavalerie ainsi dispersée, abattant tantôt les hommes, tantôt les chevaux, & le plus souvent tous les deux ensemble.

Monbars monté sur un cheval Espagnol, dont ils avoit tué le maître, couroit partout où l'on faisoit résistance. Il alla presque seul charger inconsidérément un escadron de Cavalerie, & plus inconsidérément encore s'en laissa environner. Il auroit sans doute cédé au nombre, s'il n'avoit été promptement secouru & dégagé par les Boucaniers; enfin voyant que les ennemis écartez fuyoient à droite & à gauche, il les poursuivoit à outrance.

Un Boucanier s'aperçevant que les fléches des Indiens les incommodoient beaucoup : *Quoi*, leur cria-t'il en Espagnol, & en leur montrant Monbars, *ne voyez-vous pas que Dieu vous envoye*

un Libérateur, qui combat pour vous délivrer de la tyrannie des Eſpagnols; A ces mots les Indiens s'arrêterent, crurent ce que le Boucanier leur diſoit, en voyant ce que Monbars faiſoit, ils ſe joignirent à ſes côtez, & tournerent leurs fléches contre les Eſpagnols. Auſſitôt les fléches, la mouſqueterie & les autres armes aſſaillirent les Eſpagnols de toutes parts, & fondirent ſur eux comme la grêle.

Monbars regardoit ce jour comme le plus beau de ſa vie, voyant les Indiens à ſes côtez, qui le ſecondoient. Il prenoit plaiſir à les vanger des cruautez que les Eſpagnols avoient exercées contre eux, & ſe ſentoit tranſporté de joye, en voyant ceux qu'il haïſſoit nager dans leur ſang. Jamais peut-être, à ce que l'on m'a rapporté, n'a-t'on vû un carnage ſi horrible, & la déroute fut ſi grande, que les chevaux & les hommes ne parurent plus avoir de force que pour fuïr devant le Vainqueur.

Les Boucaniers qui étoient en train de vaincre, & les Indiens qui ne reſpiroient que la liberté, prierent Monbars de vouloir profiter de ſa victoire, & d'aller ravager les habitations des Eſpagnols, qu'on ne manqueroit pas de trouver

conſternez

consternez de la défaite des leurs. Monbars y consentit, & marchoit à leur tête, lorsqu'il entendit un coup de canon qui venoit du port où étoient les Vaisseaux de son oncle. Il partit en diligence, croyant que les Vaisseaux Espagnols étoient arrivez, & qu'on en étoit aux mains; mais il trouva tout tranquile, le coup qu'il avoit oüi étoit le coup de partance, que son oncle avoit fait tirer pour l'avertir, jugeant au bruit de la mousqueterie qu'il entendoit, que le lieu où se donnoit le combat n'étoit pas éloigné. En effet son oncle ne vouloit pas attendre davantage, étant pressé d'aller où le service du Roi de France son Maître l'appelloit. Il fut ravi de voir son neveu de retour, victorieux, & sans blessures, & d'entendre les éloges qu'on donnoit à sa valeur.

Les Boucaniers qui ne pouvoient plus quitter Monbars, & qui n'ont point d'autre pays que celui où ils trouvent bonne chasse, s'embarquerent avec lui. Les Indiens qui prévoyoient le danger qu'ils risquoient, s'il leur falloit retourner dans leur pays après avoir abandonné les Espagnols, firent la même chose; ensorte que le Vaisseau qu'on avoit pris sur les Espagnols, se trouva

rempli

rempli de braves gens. On arma les Indiens de fusils & de sâbres, dont ils se servoient aussi adroitement que de l'arc & des fléches. L'oncle donna le commandement du Vaisseau à son neveu, & nomma pour Lieutenant un Officier habile, afin qu'il pût l'aider dans le besoin, de son conseil & de son expérience ; après quoi il fit mettre à la voile.

Je n'ai point sçu quelle route il tint ; mais je sçai bien qu'après avoir vogué huit jours, il fut attaqué au sortir d'une grande Baye, par quatre Vaisseaux de guerre Espagnols, qui coururent sur lui avant qu'il pût les éviter. Ils alloient, dit-on, au-devant de la grande Flotte chargée de l'argent des Indiens.

L'oncle de Monbars fut donc insulté par deux de ces grands Navires. Il se défendit vaillamment, & fit reculer bien loin ceux qui penserent l'aborder. Ayant combatu plus de trois heures, & ne voyant aucun secours, parceque son neveu étoit extrêmement pressé par les deux autres, il se résolut à un dernier effort, & le fit avec tant de furie, que les deux Navires Espagnols allerent à fonds les premiers, & qu'il les suivit de près, avec la satisfaction néanmoins d'avoir vû périr ses ennemis.

Ainſi périt l'oncle de Monbars, grand homme de mer & de guerre, après s'être défendu fort long-temps avec autant de bonheur que d'adreſſe; ſes ennemis n'auroient pû triompher de lui, tout gouteux qu'il étoit, pour peu qu'il eût été ſecouru.

Monbars, outré de la perte de ſon oncle, & impatient de le venger, ſoûtenoit les efforts des deux autres Vaiſſeaux avec tant de valeur & de fortune, qu'après en avoir coulé un à fonds, il aborda l'autre. Les Indiens qui le virent entrer par un côté, ſe jetterent promptement à la nage pour le joindre de l'autre côté; ils entrerent à l'improviſte, & ſurprenant les Eſpagnols par derriere, ils en enleverent un grand nombre à braſſe-corps qu'ils jetterent dans la mer, & en expédierent auſſi beaucoup d'autres à coup de ſâbre dans le Navire même, tandis que Monbars, ſecondé des ſiens, paſſoit au fil de l'épée ceux qu'il trouvoit à ſa rencontre; de maniere qu'il ſe vit maître en peu de temps d'un Navire plus grand & mieux équipé que ceux qui avoient péri.

Si Monbars avoit conçu tant de haine contre les Eſpagnols, pour avoir maſſacré les Indiens, on peut bien s'imaginer

maginer que cette haine redoubla lorſ-qu'ils eurent cauſé la mort de ſon oncle. Il cherchoit tous les moyens de la venger, & ſe trouvoit même aſſez fort pour l'entreprendre; car il ſe voyoit monté de deux Vaiſſeaux des plus beaux & des meilleurs voiliers qui fuſſent peut-être alors ſur la mer; & quoique celui de ſon oncle fût coulé à fonds, il s'en étoit ſauvé les plus braves gens, & il avoit perdu peu des ſiens. Les Boucaniers lui propoſerent donc de faire une deſcente dans un lieu qui ſe rencontroit ſur leur route, & qui étoit tout propre à exercer ſa vengeance, à cauſe de la multitude des Eſpagnols qui l'habitoient.

Il n'en fallut pas davantage pour l'y réſoudre; mais il ne put executer ſon deſſein avec tant de promptitude, ni de ſecret, que le Gouverneur du pays n'en fût averti, & qu'il ne donnât bon ordre à tout: Car il mit en embuſcade dans les bois & dans les crevaſſes des montagnes, quelques Negres qu'il avoit, & d'autres Soldats de la milice du Roi d'Eſpagne. Outre cela il prit avec lui cent hommes de pied, qu'il diſpoſa en trois bataillons, & quelques cent à ſix-vingt chevaux, à la tête deſquels il ſe mit, avec

quatre pieces de canon, leſquelles commencerent à tirer pour incommoder la deſcente de Monbars, qui leur fit rendre la pareille avec tout le canon de ſes Vaiſſeaux.

Les canonades des ennemis, loin de faire peur aux Boucaniers & aux Indiens, ne firent qu'allumer leur ardeur; car ſuivant l'exemple de Monbars, qui tout le premier s'étoit jetté à terre, ils le ſuivirent de ſi près, que celui qui ſe trouva le dernier à s'y jetter s'eſtima le plus malheureux. Ils furent tous en un moment en bataille & aux mains avec les ennemis, qui croyant les ſurprendre à demi-débarquez, avoient fait avancer un de leurs bataillons, ſoûtenus des deux autres, pour les charger avant qu'ils fuſſent en ordre. Mais les Eſpagnols furent eux-mêmes ſi bruſquement chargez par les Boucaniers, qu'à peine la ſalve des mouſquetades fut achevée, qu'ils eurent à leur flanc Monbars avec les Indiens, qui les enfonça. Ainſi le premier bataillon des ennemis étant renverſé ſur les deux autres, & pourſuivi chaudement, ils regagnerent la côte plus vîte qu'ils n'en étoient deſcendus; & Monbars les ayant joints, en fit un prodigieux carnage, pénétra bien avant dans le

pays,

pays, le parcourant en victorieux, & eut la satisfaction de venger pleinement sur cette Nation la mort de son oncle, & le massac re des Indiens.

CHAPITRE VII.

Combat d'un Avanturier Portugais dans l'Isle de Cuba.

IL est bon de se ressouvenir que lorsque j'ai commencé cette Histoire, nous étions à l'Isle de Cuba. Comme cette Isle étoit pleine de Crocodilles, nous nous divertissions à les prendre & à les assommer. Une partie de nos gens continuoient toûjours à chasser & à pêcher, pendant que l'autre s'occupoit à raccommoder notre Vaisseau, afin qu'il pût nous porter jusqu'à la Jamaïque.

Nos Chasseurs alloient ordinairement dix ou douze ensemble, afin de se garantir des Crocodilles; car cette Isle est la seule de toute l'Amerique où il y en ait qui courent après les hommes. Voici le moyen d'empêcher qu'ils ne vous atteignent. Il faut aller tantôt à droite tantôt à gauche. Si vous allez tout droit, fussiez-vous montez sur les meilleurs

Crocodilles dangereux. Moyen de s'en garantir.

chevaux du monde, ils vous joignent en un moment : ce qu'ils ne peuvent faire lorsque vous biaisez ; car la nature de ces animaux est telle, que la grandeur de leur corps ne les empêche point de courir ; mais seulement de se retourner ; & comme les Elephans ont de la peine à se relever quand ils sont tombez, de même ces monstres, qui sont pesans & roides, ont de la peine à manier leurs corps, & se trouvent embarrassez lorsqu'il faut faire tant de détours. Pendant qu'ils sont dans cet embarras, on a le temps de prendre avantage sur eux, jusqu'à ce qu'enfin on les fatigue si fort, qu'on les laisse bien loin derriere ; autrement on n'échaperoit jamais de leurs poursuites.

Quelques vieux Avanturiers nous ont appris la raison pourquoi ces Crocodilles sont si âpres sur les hommes. Ils disent qu'un Navire Portugais étant venu en cette Isle chargé de Negres, la plûpart devinrent malades, & moururent en si grand nombre, que les Portugais ne faisoient que les jetter à l'eau, & que ces corps étant poussez par la vague le long de la côte, les Crocodilles les dévoroient, ensorte que depuis ce temps ils sont devenus fort carnassiers. Ils dé-

truiſent même tout le betail que les Eſpagnols ont mis ſur cette Iſle, qui eſt très-propre pour le nourrir, à cauſe de l'abondance des pâturages. Ces Crocodilles ſurprennent ces animaux lorſqu'ils vont boire, & mangent les petits lorſque leurs meres les mettent bas.

Nos gens n'alloient point de jour à la chaſſe, qu'ils n'en rencontraſſent quelques-uns prodigieuſement gros, & ils les tuoient quoiqu'ils y couruſſent d'aſſez grands dangers.

Un des nôtres, Portugais de Nation, qui dès ſa plus tendre jeuneſſe avoit vêcu avec les François, s'étant fait Boucanier, & enfin Avanturier, voulut aller à la chaſſe, accompagné ſeulement d'un Eſclave nouveau venu de Guinée, & encore demi-ſauvage. Il avança dans le Bois pour chercher dequoi tirer, & en paſſant un ruiſſeau, un Crocodille, qui comme il nous l'a dit, avoit plus de cinq pieds de long, le prit tout d'un coup par une jambe, l'abbatit par terre & ſe jetta ſur lui. L'Avanturier qui étoit vigoureux, ſe défendit & appella ſon Eſclave; mais celui-ci à la vûë de ce terrible animal, prit la fuite, & alla ſe tapir dans un buiſſon.

Le Crocodille avoit déja preſque em-

porté une jambe à l'Avanturier qui perdoit beaucoup de ſang, & qui ne laiſſa pas malgré cela, de donner tant de coups de coûteau à cette furieuſe bête, qu'il la mit hors d'état de lui faire plus de mal. Enfin ſe relevant le mieux qu'il lui fut poſſible, il acheva de la tuer. Mais comme il ne pouvoit plus marcher, il appella encore ſon Eſclave à ſon ſecours.

Plaiſant aveu d'un Eſclave.

Ce pauvre garçon nous a avoué depuis, que dans ſa frayeur il n'avoit pas pris garde au lieu où il s'étoit jetté, & que quoiqu'il fût alors preſque nud dans ce buiſſon, & percé de mille pointes d'épines, il les ſouffroit plûtôt que de ſe réſoudre à ſortir, parcequ'il craignoit encore plus les morſures du Crocodille. Ainſi ſon Maître avoit beau lui crier que le Crocodille étoit mort, il ne ſe hâtoit pas davantage. Notre Avanturier fut donc obligé de ſe traîner juſqu'au lieu où étoit ſon Eſclave, qui le chargea ſur ſes épaules, & le porta deux grandes lieues dans le pays le plus incommode du monde, par de ſi mauvais chemins, qu'ils étoient tous deux extrêmement fatiguez; le Maître de la douleur de ſes bleſſures, & l'Eſclave de la peſanteur de ſon fardeau.

Le

Le Soleil commençoit à baisser, desorte qu'ils se voyoient réduits à demeurer tous deux dans le bois, à la mercy de ces bêtes carnassieres, & d'y passer la nuit. L'Avanturier qui avoit de la vigueur, & de la présence d'esprit, se fit porter sur une petite montagne, d'où il découvrit le bord de la mer, qu'il montra à son Esclave, & le chemin qu'il devoit tenir pour y aller, afin de nous avertir de le venir prendre. Avant que de le quitter, il lui fit bander ses playes avec sa chemise qu'il déchira, & mit son fusil avec ses coûteaux auprès de lui pour se défendre, en cas qu'il fût encore attaqué par quelque Crocodille. L'Esclave vint nous avertir de l'état où étoit son Maître que nous fûmes aussitôt chercher; nous l'apportâmes dans le Vaisseau, où après l'avoir visité, je trouvai que d'une jambe il ne lui étoit resté que les muscles & les nerfs qui pendoient tous déchirez : il avoit encore plusieurs blessures à la cuisse, & les parties génitales entierement emportées.

Destinée du Portugais.

Je le pansai, & la fiévre qui depuis peu l'avoit quitté, le reprit. Deux jours après la cangréne se mit à sa jambe, ensorte que je fus obligé de la lui couper. Après cette opération ses playes al-

lerent fort bien, & nous parlions déja de lui faire une jambe de bois, lorsqu'en une nuit il lui vint une éréſipelle à la jambe ſaine, depuis la hanche juſqu'au talon. Je le ſaignai, le purgeai doucement, & tâchai d'appaiſer l'inflammation avec des remedes convenables; cependant ſa jambe tomba en pourriture, & quelques ſoins que je puſſe y apporter, il mourut. Je fus curieux d'ouvrir toute la jambe depuis la hanche, d'où il diſoit que ſon mal provenoit; je trouvai que le Perioſte, qui eſt une petite peau qui couvre l'os, étoit mangé par une matiere ſéreuſe & noire, d'une puanteur inconcevable.

Je ne puis pourtant attribuer ſa mort au venin du Crocodille; car j'en ai vû pluſieurs qui en ont été mordus, & dont la guériſon n'a été ſuivie d'aucune mauvaiſe ſuite. Je croi donc que celui-ci n'eſt mort que parcequ'il étoit malſain, & d'une humeur ſombre & mélancolique.

Telle fut la malheureuſe deſtinée de ce Portugais, pour n'avoir pas voulu croire ceux qui l'avertiſſoient de n'aller point ſeul dans ce bois : mais, comme je l'ai déja dit, il étoit d'une humeur chagrine, & ſi opiniâtre, qu'il ne déféroit à rien.

Enfin notre Vaisseau étant en état, nous partîmes gros & gras, il ne paroissoit pas que nous eussions fait un voyage si pénible. Nous ne songions plus qu'à retourner à la Jamaïque, pour trouver un autre Vaisseau afin d'aller en course; car le nôtre ne valoit plus rien. Nous prîmes notre route le long de la Côte de *Cuba*, au-travers des petites Isles, où nous fûmes pris d'un calme qui dura près de quinze jours, & qui nous réduisit à une telle nécessité d'eau, que nous fûmes obligez de nous contenter d'un demi-setier par jour; parceque nous ne pouvions aborder en aucun lieu pour en prendre.

Départ & bonne disposition des Avanturiers.

Après avoir passé quelques jours dans cette disette, & même sans boire, nous arrivâmes enfin dans le Golfe de *Xagua*, que les Avanturiers nomment *Grand Port*, où nous trouvâmes deux Navires Hollandois, qui étoient ceux que notre Flotte avoit vû quand elle partit de l'Isle Espagnole pour aller à *Panama*.

Ces Navires avoient été obligez de relâcher en ce lieu-là pour se raccommoder; car l'un des deux avoit été demâté de son grand mâts par un coup de tonnerre, qui avoit même tué beaucoup de ses gens. Je m'embarquai sur ces Vais-

Occasion que trouve l'Auteur de quitter les Avanturiers.

seaux pour repasser en Europe, remerciant Dieu de m'avoir retiré de ce miserable genre de vie ; car ce fut-là la premiere occasion que j'en trouvai depuis cinq années que j'en faisois le métier.

J'ai fait trois autres voyages dans l'Amerique, tant avec les Hollandois qu'avec les Espagnols, & j'ai eu le temps d'y perfectionner la connoissance de toutes les choses que j'y avois remarquées la premiere fois. C'est surquoi j'ai dessiné la Carte que l'on trouvera au commencement de ce Livre, & qui est aussi exacte qu'on puisse le désirer.

Les Avanturiers avoient toûjours sur le cœur le tort que Morgan leur avoit fait, & ils ne perdoient point l'envie de s'en venger. Ayant appris qu'il se préparoit à aller prendre possession de l'Isle de *Sainte Catherine*, soit qu'il ne se crût pas en assûrance à la Jamaïque, soit qu'il se méfiât du Gouverneur; ils avoient résolu de l'attendre sur son passage, de l'enlever lui, sa femme & les siens, & de le mettre en lieu de sûreté, jusqu'à ce qu'il leur eût fait raison de son vol; lorsqu'ils en furent empêchez par un incident qui rompit leurs mesures. Un Navire du Roi de la Grande Bretagne arriva à la Jamaïque avec un

nouveau

nouveau Gouverneur, & un ordre exprès à Morgan de repasser en Angleterre, pour y répondre sur les plaintes du Roi d'Espagne & de ses Sujets.

Si en même temps on avoit écouté celles des Avanturiers, on auroit pû voir par ce qui s'est passé, qu'ils auroient eu sujet d'en faire de grandes contre lui. Morgan fut donc obligé d'aller en Angleterre, & j'ai fait tout mon possible pour sçavoir l'événement de cette affaire; mais je n'en ai pû rien apprendre.

Ordre à Morgan d'aller en Angleterre.

Le nouveau Gouverneur étant établi à la Jamaïque, ménagea mieux les Espagnols que n'avoit fait son prédécesseur. Il envoya le Vaisseau qui l'avoit apporté, & qui étoit parfaitement bien équipé en guerre, dans tous les principaux Ports du Roi d'Espagne, sous prétexte de renouveller la paix avec eux, & de tenir la mer de la part du Roi son Maître, pour détruire les Avanturiers qui commettroient des hostilitez sans son aveu. Cependant les Avanturiers ne laisserent pas de piller presque à sa vûë, une Ville qui appartenoit aux Espagnols.

Nouveau Gouverneur de la Jamaïque.

Hardiesse des Avanturiers.

Il sera mal-aisé, pour ne pas dire impossible, de s'opposer aux desseins de

ces

ces gens-là, qui animez par le seul espoir du gain, sont capables des plus grandes entreprises. Il est vrai qu'ils succomberoient souvent dans ces entreprises, s'ils n'avoient ni Bâtimens, ni vivres, ni munitions de guerre, ni Ports.

Mais premierement, pour ce qui est des Bâtimens, ils n'en manquent pas, & on les voit souvent s'embarquer sur la mer avec les moindres Vaisseaux, & prendre les plus grands, qu'ils rencontrent presque toûjours remplis de vivres & de munitions de guerre.

A l'égard des Ports, ils n'en sçauroient non-plus manquer; comme les Espagnols fuyent devant eux, ils y entrent avec facilité, & s'en rendent les maîtres aussi-bien que des autres lieux, qu'ils parcourent en victorieux, & où l'on voit qu'ils agissent aussi tranquillement que s'ils en étoient les possesseurs légitimes: desorte que l'on ne voit rien qui puisse arrêter leurs courses & leurs progrez, qu'une vigoureuse résistance.

Nouvelles de Carthagene.

Par exemple, si l'on en croit les nouvelles apportées depuis peu à la Jamaïque par des Vaisseaux venus de Carthagene, on a sçu que les Avanturiers étant entrez dans la mer du Sud, n'ont

pû executer le dessein qu'ils avoient de se saisir de quelques postes avantageux, pour troubler la navigation de *Lima* à *Panama* ; parceque les Indiens s'étant mis en armes en plusieurs endroits de la côte, les ont empêchez de débarquer, & même de se pourvoir d'eau & de vivres. De-plus, que l'Escadre du Vice-Roi du *Perou*, qui croisoit entre *Lima* & *Panama*, leur donnoit la chasse, & avoit ouvert par ce moyen le commerce entre ces deux Places. Enfin, que quelques Avanturiers qui avoient débarqué dans la mer du Sud, avoient été défaits, & contraints de se retirer.

De pareils efforts, & souvent réïtérez par les Espagnols, pourroient peut-être à l'avenir faire perdre aux Avanturiers la coûtume & l'envie de les attaquer. Je dis peut-être; car dans le fond les Avanturiers sont de terribles gens.

Ces efforts pourroient même leur être plus utiles, que les soins qu'ils prennent pour empêcher que le nombre de leurs Esclaves ne diminuë. C'est pour ce sujet, que dans l'Amerique les Espagnols sont si inexorables, & qu'ils punissent très-rigoureusement les Negresses qui s'abandonnent à des hommes blancs ; c'est-à-dire, à des hommes

de l'Europe. Ils n'en uſent pas de même lorſqu'elles s'abandonnent à des Negres qui ſont Eſclaves comme elles.

Comme ces Negreſſes pourroient nier qu'elles ayent eu habitude avec un homme blanc, & ſoûtenir le contraire, on ne baptiſe leurs enfans que neuf jours après leurs couches ; au bout de ce temps la nature de l'enfant mâle ou femelle devient blanche, & ainſi on eſt convaincu de la verité.

On ne prend pas tant de précaution ſans intérêt ; c'eſt que l'enfant qui vient d'un Negre eſt toûjours Eſclave, au-lieu que celui qui vient d'un homme blanc eſt né libre. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'on obſerve les Negreſſes avec tant de ſoin.





HISTOIRE DES AVANTURIERS FLIBUSTIERS

Qui se sont signalez dans les Indes.

❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖

QUATRIEME PARTIE,

Contenant diverses Courses que les Flibustiers ont faites, depuis l'année 1686. jusqu'à présent ; avec un état des revenus que le Roi d'Espagne tire de l'Amérique.

CHAPITRE PREMIER.

Diverses courses des Flibustiers, qui ont précédé la prise de la Ville de Campêche.



LE 16 Août 1683. quarante-six Avanturiers-Flibustiers partirent dans un bateau de 40 tonneaux avec 4 pieces de Canon, pour

joindre la Flotte du Général Grammont à l'Iſle de la Tortille. Ils y trouverent quatre Bâtimens François, venant d'une expédition ſur la riviere d'Ynocq; & pendant ſix ſemaines qu'ils y demeurerent, les Capitaines Laurent & Michel, qui commandoient chacun un Vaiſſeau de 36 pieces de canon & de 300 hommes, y vinrent auſſi, & furent ſuivis du Capitaine Pednau, monté ſur un Vaiſſeau de 14 pieces de canon & de 130 hommes. Tout cela joint enſemble faiſoit environ 900 hommes propres à une deſcente.

On détacha les Capitaines Vigneron & la Garde, pour faire quelques priſonniers ſur la côte de Sainte Marguerite & de Cumana, & ſçavoir d'eux quelque endroit où il y eût de l'argent; mais ceux qui furent pris aſſurerent qu'il n'y en avoit point.

Les Flibuſtiers ſur cette réponſe ſe ſéparerent. Le Capitaine Pednau alla à la côte de Carac ſe carener; les autres allerent à l'Iſle d'Or: Et comme il eſt libre à chaque Flibuſtier de choiſir & de changer de Vaiſſeau en payant les vivres, ils emmenerent avec eux ceux qui voulurent être de leur partie, & firent de cette maniere près de 400

hommes.

hommes. L'Iſle d'Or eſt voiſine du Golphe d'Arien, côte de Carthagene. Ils prétendoient en traverſant cet eſpace de terre, qui n'eſt que de 14 lieues, paſſer dans la mer du Sud.

A l'égard du Capitaine Michel avec qui j'étois, il alla au Cap Cordiere pour faire de l'eau, & pour ſurprendre le Vaiſſeau qui vient tous les trois ans recevoir les Epingles de la Reine d'Eſpagne, qui montent à trois millions de piaſtres, la plus grande partie en perles que l'on tire de la Marguerite & de la riviere de la Hache. Il manqua cette priſe, parceque les Flibuſtiers s'étoient tellement attachez à boire en célébrant la Fête des Rois, qu'ils ne purent équiper aſſez promptement des Canots, pour envoyer après une Pirogue Eſpagnole qui les avoit découverts, & qui revira dans le moment pour en donner avis.

Cet événement obligea le Capitaine Michel à ſortir du Cap Cordiere. Comme il tournoit vers Corroſol, il rencontra le Capitaine Laurent avec un Bâtiment chargé de Quinquina & de 50000. liv. en eſpeces. La nuit les empêcha de ſe reconnoître; le Capitaine Laurent, dans la crainte que ce ne fuſ-

ſent

ſent des Eſpagnols, avoit réſolu de ſe brûler plûtôt que de ſe rendre. C'eſt ſa maniere, il la garde encore aujourd'hui, & lorſqu'il reçoit quelques Avanturiers dans ſon bord, il leur dit qu'ils peuvent s'aſſûrer de n'être jamais pris des Eſpagnols avec lui.

Il fut agréablement ſurpris d'avoir rencontré ſes amis; mais cette joye fut traverſée par la fâcheuſe nouvelle des Epingles de la Reine d'Eſpagne qu'ils lui apprirent. Ce coup lui donna du chagrin; il lui tenoit trop au cœur pour ne pas tenter une ſeconde fois la fortune. On leva l'ancre, & on alla au Cap de la Vêle à 14. lieuës de la riviere de la Hache, où les Flibuſtiers ayant apris qu'on avoit déchargé le Vaiſſeau de ce qu'ils cherchoient, & qu'on avoit trop bien pourvû à ſa ſûreté, cent d'entr'eux deſcendirent à l'Iſle d'Or, & allerent dans la mer du Sud joindre ceux qui y étoient déja paſſez; d'où ils ont écrit qu'il ne leur manquoit que du monde, & que ceux qui voudroient les venir trouver ſe donnaſſent de garde des eaux croupies qui avoient fait périr pluſieurs des leurs, avant que de s'apperçevoir qu'elles étoient empoiſonnées.

Les cent Flibuſtiers qui avoient quitté

té le Capitaine Laurent, l'affoiblirent aussi considérablement. Il ne put faire autre chose avec le Capitaine Michel, que de croiser le long de la côte de Carthagene, en attendant le retour de leurs deux meilleurs Voiliers, qu'ils avoient envoyez pour s'informer s'il n'y auroit point quelques Avanturiers dans ces mers : mais ils ne rencontrerent que deux Vaisseaux ennemis qui leur donnerent la chasse, & peu de temps après parut la Flotte Espagnole, forte de cinq à six mille hommes, qui contraignit les Flibustiers d'abandonner leur dessein sur Carthagene. C'est ce qui donna lieu à l'entreprise de Campêche, dont le succès paroissoit comme assûré, à cause que cette Ville n'ayant point d'armée pour la défendre, demandoit aussi moins de monde pour la forcer.

Dessein sur Carthagene.

CHAPITRE II.

La Prise de la Ville de Campêche, faite en l'année 1686.

QUOIQUE l'entreprise des Flibustiers sur Campêche ne leur ait pas été aussi avantageuse que celle de la *Vera*

Cruz,

Cruz, elle n'a pas laiſſé de leur être glorieuſe, & l'on ne ſera pas moins ſatisfait d'en apprendre le récit.

Le rendez-vous des Flibuſtiers étoit à l'Iſle à Vaches, ils s'y trouverent au nombre d'environ douze cens hommes. Après avoir fait la revûë de toutes leurs forces, on propoſa la priſe de Carthagene dans l'eſpérance de ſe joindre encore à 700. hommes que l'on croyoit être à l'Iſle d'Or, & que l'on ne trouva point. On s'arrêta à l'expédition de Campêche, quoique l'on vît bien qu'elle ne devoit pas être ſi profitable que celle de la *Vera Cruz*; mais on crut qu'elle étoit néceſſaire aux Avanturiers, parcequ'ils manquoient de vivres, & que par ce moyen ils ſeroient en état de faire de plus grandes entrepriſes.

Nouveau deſſein ſur Carthagene.

Cette expédition ayant été approuvée dans le Conſeil, on recommanda le ſecret, on prit garde que perſonne ne s'échapât de la Flotte, on ne dit aucunes nouvelles aux Barques d'avis qui alloient à la Jamaïque & ailleurs, & on dépêcha vers Monſieur de Cuſſy, Gouverneur de la Tortuë, pour avoir une Commiſſion d'aller en courſe contre les Eſpagnols, ſans ſpécifier l'entrepriſe.

Mais

Mais il prévint les Avanturiers ; il avoit eu avis depuis peu de jours, qu'on lui envoyoit des ordres avec quelques Frégates pour aller contr'eux, & pour les réduire à se soumettre aux Ordres du Roi, qui n'approuve point ces sortes de courses.

Monsieur de Cussy se transporta donc à l'Isle à Vache, où les Avanturiers étoient en attendant sa Commission. Ils furent bien surpris de le voir en personne, & encore plus de lui entendre dire que leur dessein étoit contraire à la volonté du Roi.

Le Capitaine Grammont qui a beaucoup de vivacité d'esprit, répondit : Hé, Monsieur, comment le Roi sçauroit-il notre dessein, pendant que la plus grande partie de la Flotte ne le sçait pas encore ? Il est impossible que Sa Majesté vous ait fait sçavoir son intention là-dessus : Mais ce que je puis conjecturer de tout ceci, c'est que votre bonté ordinaire ne peut souffrir que l'on exerce des cruautez contre les Espagnols : Je vous promets, foi de Capitaine, qu'il n'en sera fait aucune, & que nous garderons si bien le secret, que nous espérons de surprendre la Ville où nous allons, de nous en rendre maîtres

» ſans coup férir, & même de la piller
» ſans que les Habitans ayent le temps de
» s'en appercevoir ni de s'en plaindre.
» Raillerie à part, *repartit Monſieur*
» *de Cuſſy*, Capitaine Grammont, le
» Roi n'aprouve point cela; il m'a fait
» ſçavoir depuis peu ſes ordres là-deſſus,
» & il m'envoye quelques Frégates pour
» réduire ceux qui y ſeront rebelles. C'eſt-
» pourquoi je vous exhorte tous d'aban-
» donner ces ſortes d'entrepriſes, & je
» vous promets de vous rendre en Cour
» tous les bons offices imaginables, & de
» procurer à chacun de vous des Emplois
» ſelon ſon mérite & ſa qualité: Vous
» ſçavez que S. M. ſe fait un plaiſir de
» contenter tout le monde.
» Je n'en doute point, *pourſuivit*
» *Grammont*, & ſi nos freres, qui ſont ici
» préſens, veulent renoncer au deſſein
» que nous avons pris, j'y conſens. Tous
ſe récrierent à l'inſtant que l'affaire étoit
trop avancée pour la quitter, & que ſi
Mr. de Cuſſy ne vouloit pas leur accor-
der une Commiſſion pour aller contre
les Eſpagnols, ils ſe ſerviroient de celle
qu'il leur avoit donnée pour la chaſſe &
pour la pêche; faiſant entendre par-là
que s'ils rencontroient des hommes qui
vouluſſent leur réſiſter, ils leur donne-
roient

roient indifféremment la chasse comme aux bêtes. Monsieur de Cussy les voyant dans cette résolution, les quitta brusquement, après les avoir exhortez à rentrer d'eux-mêmes dans leur devoir, pour ne pas le forcer de les y réduire.

Ce discours ne fut pas capable de les détourner du dessein qu'ils avoient formé. Monsieur de Cussy ne fut pas plûtôt parti qu'ils profiterent du vent qui leur étoit favorable, firent voile, & arriverent en un endroit nommé *Champeton*, à quatorze lieues de *Campêche*. Sans perdre temps ils débarquerent en des Canots neuf cens hommes, & nagerent doucement avec des Avirons, depuis deux heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Leur Fotte étoit composée de vingt-deux Canots, avec chacun leurs Etendars : ce qui formoit un spectacle assez agréable. Ils camperent le soir devant la Ville à la portée du canon, & passerent la nuit dans leurs Canots. La nécessité d'avoir des vivres qui leur manquoient, les animoit bien plus à poursuivre cette entreprise, que l'espérance du gain, à quoi ils ne s'attendoient pas.

Dès le lendemain sur les neuf heures du matin, Monsieur de Grammont don-

na les ordres nécéſſaires pour la deſcente. C'étoit un coup bien hardi, & néanmoins aſſez ordinaire aux Avanturiers, que d'aller ainſi attaquer en plein jour & à découvert une Place de cette force. On fit donc mettre à terre toutes les Troupes qui étoient dans les vingt-deux Canots, & celles qui étoient en trois Batteaux & dans notre grand Vaiſſeau que l'on avoit fait avancer, & elles parurent auſſi-tôt en bataille à la vuë des ennemis qui ne ſçavoient que penſer, pouvant croire auſſi facilement que c'étoit une armée Royale, qu'un amas de Flibuſtiers.

Ils ne trouverent aucune réſiſtance pendant leur marche ; & ce qui les favoriſa encore, c'eſt qu'il y avoit ſous la Fortereſſe un Vaiſſeau du Roi d'Eſpagne de vingt-quatre pieces, qui périt en tirant pluſieurs coups de la Sainte Barbe.

Chacun le regardoit comme un obſtacle capable de retarder l'entrepriſe, & de donner aux Eſpagnols le temps de ſe préparer à bien recevoir les Avanturiers

Mais le feu prit aux poudres, & fit ſauter ce Vaiſſeau avec tout ce qui étoit dedans. Ce fut grand dommage, car il étoit fort bien fait, & ne tiroit que

quatre pieds d'eau, quoiqu'il portât vingt-quatre pieces, ce qui n'est pas commun. Aussi les Espagnols firent-ils courir le bruit qu'ils y avoient mis le feu exprès, de crainte qu'il ne tombât entre nos mains, & cela paroît assez-vraisemblable ; cependant si on fait la moindre attention à ce qui suit, il sera bien difficile de ne se pas persuader que ce fut un pur accident. En effet, le Vaisseau sauta avec son pavillon Royal au derriere, & au grand mâts ; ce qui ne seroit pas arrivé de la sorte, si on l'avoit fait exprès. Mais c'est la coûtume des Espagnols de se prévaloir de leurs prospéritez, & de tirer avantage de leurs malheurs mêmes.

On marcha plus d'un quart de lieue sans trouver qui que ce fût qui résistât. Les Avanturiers, toûjours attentifs & sur leurs gardes, tomberent à la fin dans une embuscade de 800. hommes, qui firent sur eux une furieuse décharge avec si peu de succès, qu'il n'y eut que deux hommes de tuez & cinq ou six de blessez. Les Avanturiers donnerent sur les Espagnols en gens déterminez, & les obligerent à décamper au plus vîte. Ils entrerent ensuite dans la Ville de Campêche, qu'ils trouverent fortifiée à chaque

Carrefour de quatre pieces de canon.

Tout autre que le Capitaine Grammont eût peut-être reculé ; mais en homme d'esprit & d'expérience, il s'avisa sur le champ de faire monter du monde sur les maisons, qui sont bâties comme celles des Turcs en platte-forme. Ensorte que voyant les ennemis du haut en bas, & à découvert, principalement ceux qui gardoient le canon, on faisoit feu sur eux avec tout l'avantage possible. Les Avanturiers qui étoient dans les ruës, profitant de l'occasion, fondirent en même temps sur leurs ennemis, les forcerent d'abandonner leur canon, & s'en emparerent au nombre de quarante pieces toutes en batterie.

Cette entreprise, qui auroit demandé un Siége dans les formes, & occupé plusieurs jours d'autres gens qui prennent plus de précaution, & qui gardent plus de mesures que les Avanturiers, fut executée par eux en une demie-journée, sans avoir perdu plus de quatre hommes.

Après la prise de cette Ville, il ne restoit plus qu'à se rendre maître de la Forteresse. Elle étoit défenduë de dix-huit pieces de canon de 24. livres de balle, & de six pieces plus petites, avec

400. hommes de Garnison. On se reposa durant trois jours, si c'est se reposer que d'être jour & nuit sur ses gardes & sous les armes : On ne laissa pas de prendre quelques rafraîchissemens.

Cependant le Capitaine Grammont qui ne vouloit pas en demeurer là, donna ordre de faire venir de son bord cent boulets de canon, cent gargouges pleines de poudre, & dix affuts, sur lesquels il fit aussi-tôt monter dix pieces de canon de celles que l'on avoit prises dans la Ville. Il commanda de faire une embrasure dans une maison voisine de la Forteresse, qui servoit de prison, & d'y placer les dix pieces de canon. On commença dès-lors à canoner la Forteresse, sans discontinuer pendant huit heures, à dessein d'y faire bréche, d'y monter, & de donner un assaut général.

Pendant que l'on canonnoit ainsi, les Flibustiers au nombre de 600. hommes avec leurs armes, étoient postez dans des maisons prochaines, & faisoient un feu continuel sur le Fort, tirant néanmoins à coup perdu, parcequ'ils ne voyoient personne. Ils eurent seulement le plaisir de hacher en pieces trois Drapeaux plantez sur la Forteresse, sans que l'on osât en arborer de nouveaux ; les

balles, qui tomboient alors comme la grêle, en ôtoient l'envie & le moyen.

On tira ſur la Fortereſſe plus de quatre-vingt coups de canon ſans aucun aucun effet; ce qui en fit différer la priſe jusqu'au lendemain, que l'on eſpéroit trouver quelque ſtratagême pour s'en rendre maître. Mais les Eſpagnols tirerent les Flibuſtiers de peine en l'abandonnant la même nuit, n'y laiſſant que le Canonnier, un Anglois & l'Enſeigne de la Fortereſſe, homme de cœur & de naiſſance, puiſqu'il aima mieux ſe défendre juſqu'à l'extrêmité, & être fait priſonnier de guerre, que de ſe ſauver lâchement comme les autres. Auſſi fut-il traité du Capitaine Grammont ſelon le mérite de ſa perſonne, & ſa fidélité envers ſon Prince : Il le renvoya généreuſement, après lui avoir fait rendre toute ſorte d'honneurs, avec les biens qu'il poſſedoit dans le pays. Il y joignit même beaucoup de préſens de ſa part.

On apprit l'évacuation de la Fortereſſe par l'Anglois dont je viens de parler, qui cria au Corps-de-garde avancé des Enfans perdus, que les Flibuſtiers pouvoient entrer. On le fit ſçavoir au Général, qui ne ſe fia à cet avis que de bonne ſorte : car pour en avoir une en-

tiere

tiere assûrance, il fit dire à cet Anglois de tirer tous les canons à la volée; il obéït, & l'on connut qu'ils étoient chargez de mitrailles. Le Général jugea à propos de remettre au lendemain à en prendre possession, parcequ'il étoit nuit, & qu'il se méfioit des Espagnols, dont il est plus difficile de prévenir la trahison, que d'arrêter la bravoure.

Le Capitaine Laurent, qui fut choisi pour en être le Gouverneur, prit avec lui 80. hommes dont on composa la Garnison. On songea ensuite à loger les Flibustiers dans les maisons qui étoient autour de la place-d'armes, & à s'y fortifier; parceque tous les jours on pouvoit y être attaqué par plus de 1500. hommes que les Espagnols auroient assemblez facilement s'ils l'eussent voulu; mais ils n'en firent rien.

On demeura plus de deux mois dans la Ville, allant tous les jours en parti à dix ou douze lieues à la ronde, sans rencontrer d'autres gens que quelques Sauvages, ou quelque butin qui consistoit en peu de chose.

Un jour les Flibustiers firent un parti de 1300. Cavaliers montez sur des Chevaux & sur des Mulets; ils tomberent dans une embuscade d'Espagnols, qui

firent si à propos une décharge sur eux, qu'ils leur tuerent plus de vingt hommes, & en blesserent beaucoup d'avantage. Leur plus grande perte fut le Capitaine Garderies, brave s'il en fut jamais. Cet échec leur apprit à ne plus aller à cheval, & en effet ce n'est pas-là leur métier.

Il y avoit dans cette embuscade plus de 900. hommes, & le Gouverneur de Merida y étoit en personne. Il est étonnant qu'il ne les ait pas tous taillez en pieces.

Pendant ces deux mois on prit plus de 600. Prisonniers, la plûpart sauvages. Le Capitaine Grammont, qui aimoit les siens autant qu'il en étoit aimé, envoya vers le Gouverneur de Merida demander deux Flibustiers que ses gens avoient fait prisonniers ; à condition de lui rendre tous les siens, sans en excepter le Commandant, le Major, & le Castillan qu'il avoit entre ses mains ; sinon qu'il mettroit tout à feu & à sang dans la Ville. Le Gouverneur de Merida lui fit réponse qu'il pouvoit brûler & massacrer tout ce que bon lui sembleroit, qu'il avoit de l'argent pour rétablir la Ville, & des hommes pour le combatre ; qu'il s'aprochoit à cette fin.

Le Capitaine Grammont outré de cette rodomontade, prit l'Envoyé par la main, & le promenant par la Ville il y fit mettre le feu en ſa préſence, & couper la tête à cinq Eſpagnols. Cela fait il dit à cet Envoyé : *Allez, & aſſurez votre Maître de ma part que j'ai ponctuellement executé ſes ordres.* Il le chargea en même temps, de lui témoigner qu'il en feroit autant à ceux qui étoient encore entre ſes mains ; ſurquoi peu de jours après il ne reçut pas d'autre réponſe que la premiere.

Malgré tout cela Mr. de Grammont fut auſſi humain que le Gouverneur Eſpagnol étoit cruel, il donna la liberté à tout le monde ; mais il fit ſauter la Forteresſe, & brûla généralement toute la Ville.

Ce furent les fruits de l'indiſcrétion & de la rodomontade Eſpagnole ; car ſi le Gouverneur de Merida avoit écrit & fait parler plus honnêtement au Capitaine Grammont, on ne ſe ſeroit pas apperçu que les Flibuſtiers euſſent été à Campêche. Ils y arriverent le 7. Juillet 1686. & n'en partirent que le 29. Août au ſoir, qu'ils s'embarquerent après y avoir célébré la Fête du Roi, qui eſt le jour de Saint Loüis, à grands coups de

canon & de mousqueterie. On brûla dans le feu de joye pour plus de deux cens mille écus de bois de Campêche.

Cette expédition eut tout le succès que l'on pouvoit en espérer, à l'argent près que les Flibustiers cherchent toûjours, & qu'ils ne trouverent pas. Le sieur de Grammont y fit voir toute la conduite, l'expérience & la valeur que l'on pouvoit attendre d'un Grand Capitaine.

On dit qu'il est de Paris, & qu'il étoit fort jeune lorsque son pere mourut. Le mary que la veuve épousa dans la suite, donna entrée dans sa maison à un Officier de ses amis, qui devint amoureux de la sœur de Grammont. Sa grande jeunesse sembloit le mettre hors d'état de se mesurer avec un homme de valeur. Cependant un jour son beaupere étoit absent, il voulut écarter l'amant de sa sœur, & l'ayant prié de régler ses visites, il lui refusa la porte. Mais la mere étant survenuë avec sa fille, l'une & l'autre le traiterent d'enfant, & firent monter le Cavalier.

Grammont indigné de ce procédé, fit quelques menaces dont le galant se sentit piqué : le lendemain il rencontra Grammont, il le traita de petit mutin qui

qui faisoit le brave. Grammont répliqua que s'il étoit dans un âge plus avancé, il lui feroit l'honneur de tirer l'épée contre lui. La fierté du jeune homme irrita l'Officier, qui mit aussi-tôt l'épée à la main ; Grammont en fit autant, & blessa son ennemi de trois coups dont il mourut, laissant dix mille livres à la sœur de Grammont, & à lui-même dequoi se sauver. Il lui procura encore sa grace par le moyen de Monsieur de Castelan Major des Gardes, que le Roi avoit envoyé pour s'informer du fait. Il lui fit entendre que c'étoit lui-même qui s'étoit attiré ce malheur, & que bien-loin que l'on eût commis un assassinat en sa personne, les choses s'étoient passées avec honneur.

Peu de temps après Grammont fit quelques campagnes en qualité de Cadet, au Régiment Royal des Vaisseaux, dans la Compagnie de la Leuretiere. Il y acquit de la réputation, & fit très-bien son devoir quelques années sur mer : ensorte qu'ayant eu le Commandement d'une Fregate armée en course, avec un cinquiéme du profit qu'il feroit, il passa à la Martinique, & prit une Flotte Hollandoise apellée *les Bourses d'Amsterdam*, de la valeur de plus de quatre cens mille livres.

Grammont amena cette prise à Saint Domingue, sans se mettre en peine s'il ne lui en appartenoit qu'un cinquiéme, parceque les Intéressez étoient bien éloignez de là; & ayant presque tout consommé au jeu & à la débauche, il fallut retourner en course. Le malheur voulut qu'il perdît la Fregate, dont il sauva néanmoins le canon, les armes & tous les agrez: il se trouva encore assez à son aise pour acheter un autre Bâtiment de 50. pieces, & il s'acquit une grande réputation à Saint Domingue; les Flibustiers l'aimoient & l'estimoient, d'autant plus qu'il étoit libéral & bien-faisant. Il a été fort long-temps leur Commandant; il s'est signalé en plusieurs rencontres, & se signale encore tous les jours; quoiqu'il soit âgé de plus de cinquante années, & que la goutte ne le quitte presque point, la maladie ne l'empêche pas d'être toûjours actif & entreprenant. C'est un des plus braves Capitaines qui se soit encore trouvé parmi les Avanturiers, qui le suivent volontiers & s'attachent à lui. Il a un secret tout particulier pour gagner leurs cœurs, & s'insinuer dans leurs esprits. Il est bien fait dans sa taille, quoiqu'elle soit médiocre. Il a le teint brun, les cheveux

noirs,

noirs, la mine guerriere, & agréable. La débauche du vin & des femmes l'a rendu perclus de tous ses membres. Il est impie, sans Religion, & exécrable dans ses juremens. En un mot, il est fort attaché aux choses terrestres, & ne croit point aux célestes. C'est-là son grand défaut.

CHAPITRE III.

La prise de la Ville de Carthagene, faite en l'année 1697. Et la Relation de ce qui regarde les Flibustiers, à ce sujet.

APRÈS l'expédition de Panama, célébre par la conduite que Morgan y a tenue, & par une marche qu'il a faite dans un Pays, désolé par deux Camps-volans qu'il avoit sans cesse sur les bras, tout entre-coupé de rivieres & de rochers; on peut dire que rien n'est impossible aux Flibustiers bien commandez.

C'est ce que l'on a déjà vû dans les entreprises de Marécaye, de Gibraltar, de Porto-Ricco, de Campêche & de l'Isle Sainte Catherine; on le verra encore dans

dans le récit que je vais faire de ce qui s'eſt paſſé à Carthagene.

En effet toutes ces entrepriſes ſont remarquables ; les unes par la valeur des Combattans, les autres par les grandes difficultez qu'il a fallu ſurmonter, & par la vigoureuſe réſiſtance que l'on y a trouvée ; les autres enfin, comme la *Vera Cruz*, par les immenſes richeſſes que l'on en a remportées. Mais l'expédition de Carthagene eſt conſidérable par toutes ces choſes enſemble.

Cette expédition eſt diſtinguée des autres, en ce qu'elle a été executée dans un temps de guerre ouverte, par des troupes réglées, & ſi bien accoutumées à vaincre, que par les choſes qu'elles ont déjà faites, elles ſont preſque ſûres de celles qu'il leur reſte à faire.

On me dira peut-être que je devrois ne parler ici que de ce qui regarde les Flibuſtiers ; je l'avoüe, c'étoit auſſi mon deſſein ; mais je n'ai pû me diſpenſer de rendre juſtice à la valeur des Officiers & des Troupes, que j'ai vû moi-même tant de fois s'expoſer pendant le Siége de Carthagene.

Si cette entrepriſe a eu des ſuites qui ont tant fait de bruit dans le monde, il eſt à préſumer qu'avant que de rien entreprendre,

entreprendre, on avoit mûrement réfléchi, & pourvû à tout ce qu'il falloit pour porter avec succès dans les Indes, aussi-bien que dans l'Europe, la gloire des armes de France.

Ainsi donc, comme méditer une entreprise & l'executer est pour les François la même chose, à peine eut-on arrêté ce dessein qu'on agissoit déjà sur les lieux. Le Baron de Pointis, homme de tête & d'expédition, avoit détaché deux mois auparavant la Fregate le Marin, sous le Commandement du Sieur de Saint Vandrille; avec des ordres adressez au Sieur du Casse, Gouverneur sur l'Isle de Saint Domingue, pour assembler le plus de Flibustiers, d'Habitans, de Boucaniers ou de Chasseurs, & de Negres qu'il pourroit trouver sur la côte.

Toutes ces sortes de gens sont braves & propres au coup de main: Ils joignent à leur adresse une intrépidité insurmontable, & rien ne peut les faire reculer. Il falloit cela; c'estpourquoi Monsieur de Pointis avoit donné ses ordres pour les trouver prêts à son arrivée, afin de les joindre aussi-tôt à l'Escadre dont il avoit le Commandement.

Cette Escadre armée en course au profit

profit des Particuliers, partit de Brest le 9. Janvier 1696. pour l'Isle de Saint Domingue. Elle faisoit plaisir à voir, tout y étoit dans un ordre charmant. On pouvoit bien l'appeller une Armée; je ne craindrai pas même de la nommer ainsi dans la suite de cette Relation.

Elle étoit composée de dix-sept Voiles, sçavoir.

Le Sceptre, commandé par Mr. de Pointis.

Le Saint Loüis, par Mr. de Lévy.

Le Fort, par Mr. le Vicomte de Coëtlogon.

Le Vermandois, par Mr. du Buisson.

Le Furieux, par Mr. la Mothe Michel.

L'Apollon, par Mr. Gombaud.

La Mutine, par Mr. Maffiat.

Le Saint Michel, par Mr. Marolles.

L'Avenant, par Mr. Francine.

La Galliote, par Mr. de Monts.

La Providence, Corvette, par Mr. du Bouchel.

La Diépoise, Flûte, par Mr. Tanberleau.

La Ville d'Amsterdam, par Mr. Monier.

Quatre Traversiers, par quatre Officiers Matelots.

En cet état le Baron de Pointis passa par le Raz de Fontenay, à dessein d'éviter une Escadre Angloise beaucoup plus forte que la sienne, qui l'attendoit à l'embouchure de Siroise.

Le 25. Février il fit route sur Finisterre, & aterra sur l'Isle de Saint Domingue, sans qu'il se soit rien passé dans cette traversée de douze cens lieues, qui mérite d'être écrit.

Le premier Mars il envoya la Providence au *Port Real* ou *Cap François*, qui est le quartier le plus au vent de ceux que nous habitons dans cette Isle.

Le sieur de Galiffet qui y commandoit, ayant exactement pourvû de sa part à tout ce que le Sieur du Casse lui avoit ordonné de tenir prêt, s'embarqua sur la Providence avec le sieur de Saint Vandrille, pour aller à bord du Sceptre recevoir les ordres de Mr. de Pointis qui étoit demeuré au large avec l'Ecadre, & lui rendre compte des vivres qu'il avoit amassez, & des autres secours qu'il pouvoit attendre du pays, pour l'execution de ses projets. Il avertit Mr. de Pointis que la Fregate du Roi, le Favori, de l'Escadre que commandoit le Chevalier des Augers, étoit en rade; que le Vaisseau le Christ, Vice-

Amiral de l'Armadille de Varloviente, avoit été pris par le Sieur des Augers, & qu'il en avoit donné le Commandement au Sieur de la Mothe d'Airan, pour le mener en France par le plus court chemin.

Mr. de Pointis profitant de cet avis dépêcha vers le Sieur de la Mothe, & lui fit dire de le joindre incessament au petit Goave, pour le suivre dans ses expéditions.

Le 14. Mars tous les Officiers monterent sur l'Amiral, & y demeurerent la journée à tenir conseil sur ce que l'on avoit à faire, pendant que l'Armée resta en Pane, c'est-à-dire sous voile, sans changer de place, à cause de la maniere dont les voiles sont orientées. Et sur les cinq heures du soir les Vaisseaux la Mutine & l'Avenant eurent ordre d'aller moüiller au Port François à 14. lieues sous le vent, pour y prendre les Flibustiers & nos rafraîchissemens ; parceque les Vaisseaux qui étoient dans cette Rade ne suffisoient pas pour contenir les Troupes & les munitions qu'on avoit pris soin d'y amasser.

On fit route à six heures du même soir, ayant le Cap à l'Oüest ; & le matin on se trouva à deux lieues du Cap St. Nicolas au Sud-Oüest.

Le

Le lendemain l'armée appareilla à cinq heures du matin, & fit route pour le petit Goave, où elle moüilla, & fit de l'eau & du bois pour trois mois.

Le petit Goave est un quartier situé à trente lieues sous le vent du Cap François, & à sept lieues de Leogane. C'est l'endroit que les Flibustiers choisissent ordinairement pour s'assembler; & Leogane le lieu où Mr. Ducasse, Gouverneur de l'Isle Saint Domingue, fait son séjour. Il vint à bord de l'Amiral, & ils eurent conférence ensemble. On trouva dans cette Rade environ mille hommes Flibustiers dans plusieurs petits Navires, avec lesquels ils ont coutume de faire leurs courses.

Les Vaisseaux partis le 13. moüillerent le 17. Le 18. on mit à la Côte la Fregate le Favori, qui n'étoit armée qu'en flûte. Son Equipage avoit passé dans le Christ, & on embarqua dans chaque Vaisseau les Troupes qui devoient composer un même bataillon pour la facilité du débarquement.

Sur ces entrefaites il arriva une affaire assez particuliere. On arrêta au Corps-de Garde de la Marine un Flibustier qui avoit fait quelque désordre. Ses Camarades se trouverent choquez de sa détention;

détention ; ils le demanderent avec aſſez d'arrogance, & ſur le refus qu'on leur fit de le rendre, ils réſolurent de l'enlever de force.

Un Garde de la Marine qui commandoit, les voyant approcher, leur cria de ſe retirer, ou qu'il feroit tirer ſur eux. Cette menace ne les étonna point, ils continuerent ; on fit ſur eux une décharge de laquelle il en reſta trois ſur le quarreau, l'Officier ſe renferma dans ſon Fort, les Flibuſtiers coururent tous aux armes, & s'aſſemblerent, ſe propoſant de ſauver la vie à quelque prix que ce fût à leur Camarade.

On fit tout ce que l'on put pour empêcher cette ſédition ; & comme on avoit affaire de ces ſortes de gens, il étoit de l'intérêt de détourner cette eſpece de guerre civile. Mais leurs oreilles n'entendoient aucune raiſon, & ils mépriſoient tout ce qui pourroit leur en arriver. Ils avoient réſolu de ſe retirer dans les bois, & d'y faire des Cabales, ou de paſſer en Pays ennemi.

Ce qu'on pouvoit leur dire, loin de les détourner de leurs deſſeins, en hâtoit l'execution. On avertit Monſieur de Pointis du deſordre qui alloit arriver ; Mr. Ducaſſe malheureuſement étoit abſent.

On

On fut ſurpris de les voir arriver deux cens en très-bon ordre, marchant quatre à quatre, leurs fuſils ſur l'épaule, leur drapeau déployé. Ils entourerent le Fort, & ſe mirent en devoir d'executer les projets qu'ils avoient formez. Révolte des Flibuſtiers.

On leur répréſenta de nouveau, qu'ils couroient à leur perte; qu'ils s'alloient faire une affaire dont ils ſeroient fâchez dans la ſuite. Ils répondirent qu'ils vouloient avoir l'Officier qui avoit fait tirer ſur eux, mort ou vif. Sans les contredire on tâcha de les ramener à la raiſon. Leur mauvais procedé uſa la patience des Troupes, & les choſes commençoient à s'aigrir, quand Monſieur de Pointis qui arriva heureuſement, calma l'orage par ſa prudence ordinaire. Il ſe rendit au Fort; quoique l'Officier eût fait ſon devoir, on l'envoya à bord du Pontchartrain dont il étoit.

Monſieur Ducaſſe arriva le lendemain de cette révolte, il réprimenda les Flibuſtiers, & leur dit que l'intention du Roi étoit qu'on gardât une exacte diſcipline dans l'armée. Les Flibuſtiers marquerent par leur ſoumiſſion, le profond reſpect qu'ils avoient pour Sa Majeſté. On ſe réconcilia avec eux, & l'on fit enſorte que la férocité de leur eſprit

s'accommodât

s'accommodât avec la douceur de celui des Troupes réglées; ce qui a continué pendant toute l'entreprise.

Pour rapporter ici avec autant de verité que d'exactitude, ce qui a pû contribuer au succès de cette expédition, voici en quoi consistoient toutes les forces de cette armée. On a déja vû celles des Navires. L'Equipage étoit composé d'environ 2638. Officiers, d'un assez grand nombre de Mariniers ou de Matelots, de 1700. Soldats, de 190. autres Soldats d'augmentation pris à Saint Domingue, & d'environ 130. Officiers ou Gardes de la Marine.

Quoique le Vaisseau le Pontchartrain, commandé par le sieur Monjay, fût destiné pour d'autres Armateurs, il ne laissa pas comme Flibustier de se joindre à cet armement; ce fut celui que Mr. Ducasse, Gouverneur de St. Domingue, choisit pour s'embarquer; & la Ville-au-Glamma, Armateur de Saint Mâlo, en fit de même.

Il est à propos de marquer ici le nom & le nombre des Navires Flibustiers qui se sont trouvez à cette expédition : j'en sépare les Habitans & les Negres pour éviter la confusion.

Vaisseaux

Vaisseaux Flibustiers.

La Serpente, commandée par Godefroy.
La Gracieuse, par Blouc.
La Pembrock, par Galet.
Le Cerf-volant, par Pierre.
La Mutine, par Païs.
Le Brigantin, par Sales.
Le Jersé, par Macary.
L'Anglois par Colong.

Compagnies d'Habitans.

Le Cap Bourg, par Lessan.
Le Cap Limonade, par Grenier.
Le Port de Paix, par Pin.

Compagnies des Negres.

Léaugane, par Janot.
Le Cap, par Guimba.

Tout cela faisoit environ seize cens hommes, tous gens de bonne volonté, & qui n'avoient d'autre désir que d'arriver promptement au lieu où on devoit les employer, pour donner des marques de leur zéle & de leur valeur. Ainsi l'armée partant du petit Goave étoit composée de vingt-neuf voiles, & d'en-

d'environ 6500. hommes, tant pour la garde des Navires que pour l'entreprise du siége. A l'égard des Negres, comme ils étoient destinez à un emploi particulier, on les mit sous les ordres du Sieur Paty, Capitaine d'Infanterie à Saint Domingue. Les Habitans & les Flibustiers faisoient un corps séparé sous le commandement du Sieur Ducasse.

Enfin tous les Matelots furent armez d'espontons & de faux, & passerent sous les ordres de plusieurs Capitaines de Vaisseau.

Après avoir réduit toutes les Compagnies à cinquante hommes, on augmenta le nombre des Officiers, faisant servir en cette qualité tous les Gardes de la Marine. On forma ensuite un Bataillon de cinq Compagnies de Grenadiers, & six autres Bataillons du reste des Troupes, dont le Commandement fut donné aux plus anciens Capitaines d'Infanterie. Le Vicomte de Coëtlogon étoit Général de l'Artillerie, & les autres Capitaines de Vaisseau servoient comme Lieutenans Généraux sous Monsieur le Baron de Pointis.

Le Commandement de l'armée étant ainsi réglé, on songea aux choses nécessaires à sa subsistance.

Le

Le 20. on appareilla dans ce dessein pour le Cap Tibron, situé sur la pointe de l'Isle Saint Domingue à l'Ouest de cette Isle, à 175. lieues au Nord de Carthagene.

Le besoin que l'on avoit d'eau & de bois, fut cause que l'on prit cette route. Les Troupes mirent pied à terre pour faire la revûë, afin de ne manquer à rien quand on seroit arrivé à Carthagene: On fit reconnoître tous les Officiers à la tête de leurs bataillons, & on régla un Billet de convention qui fut envoyé à Monsieur Ducasse, tant pour les Flibustiers que pour les Soldats de la côte. La plûpart s'étoient retirez sur une montagne, prétendant qu'on ne leur avoit pas rendu justice dans l'invasion de la Jamaïque; mais on les fit revenir sous l'espérance que l'expédition de Carthagene leur seroit avantageuse. Comme ces gens-là ne font guéres de courses qu'ils n'en rapportent de très-bonnes prises, ils ont coutume d'arrêter, avant que de rien entreprendre, ce que chacun aura pour sa part; c'est ce qu'on trouva à propos de leur faire sçavoir.

Flibustiers; ce qu'ils pratiquent dans leurs courses.

Cette maniere de vivre procede de ce que leur armement se fait à leurs dé-

 pens,

pens, & que c'eſt à leurs riſques & fortunes qu'ils entreprennent des courſes. Celui d'entr'eux qui fournit le Bâtiment a tant de lots pour le corps du Vaiſſeau, & tant de lots pour les pieces de canon ſur les priſes qui ſe font; ainſi du reſte, comme on le peut voir dans la Chaſſe-partie faite pour l'expédition de Panama.

Pendant le temps de l'embarquement, ils ſont auſſi grands maîtres que leur Capitaine. S'ils n'en ſont pas contens, ils en nomment un autre à la pluralité des voix, & celui qu'ils croyent le plus mériter cet emploi.

Quelquefois ils ſont eux-mêmes les Matelots: Quand le Capitaine veut croiſer en quelque endroit, il faut le conſentement de tous, & la plus forte voix l'emporte.

Les priſes ſont portées au pied du grand mâts, où l'on en fait le partage. Ils ont de bonnes qualitez & de bonnes maximes parmi eux; la fidélité leur eſt naturelle, & quand quelqu'un d'eux a volé ſes camarades, il eſt dégradé du nom & de la qualité de Flibuſtier, ils le mettent dans une Iſle déſerte, ſans vivres & ſans habits, à la merci du ſort. Ils ſont ſans pitié, & même cruels ſur ce ſujet.

Le premier Avril la Flotte fit route pour la côte de Terre-ferme, elle marchoit dans un ordre à faire trembler toutes les Indes, les Equipages & l'armement étoient disposez à bien faire; & en attendant l'occasion de se signaler, les jeux & les plaisirs de la mer ne leur manquoient pas. Quoiqu'il n'y eût que 30. lieuës du Cap Tibron au petit Goave, on fut 5. jours sans y arriver. La premiere terre que l'on découvrit fut la montagne de Sainte Marthe, que l'on voit de 40. lieues dans un temps clair. On croit que c'est la plus haute montagne du monde.

On passa à l'embouchure de la *Grande-Riviere*, ainsi appellée à cause de sa largeur; elle vient se perdre dans la mer avec une si furieuse impétuosité, qu'à dix lieues de terre l'eau y est encore douce. La plûpart des Vaisseaux y firent de l'eau, & paroissoient plus calmes qu'à l'ordinaire; la raison que j'en apris est que l'eau douce n'a pas la force de l'eau de la mer.

Le sixiéme, la Flotte moüilla aux Zembles, à 15. lieues au vent de Carthagene, où elle essuya un coup de vent qui l'agita jusqu'au onziéme qu'elle appareilla, & alla ranger à deux lieues de la Ville.

Les *Zembles* sont de certaines Isles sur la côte de Carthagene. Elles ont peu d'étenduë. Les François les appellent ainsi par corruption ; & les Espagnols, *Islas de San-Blas*, qui signifie, *Isles de Saint Blaise.*

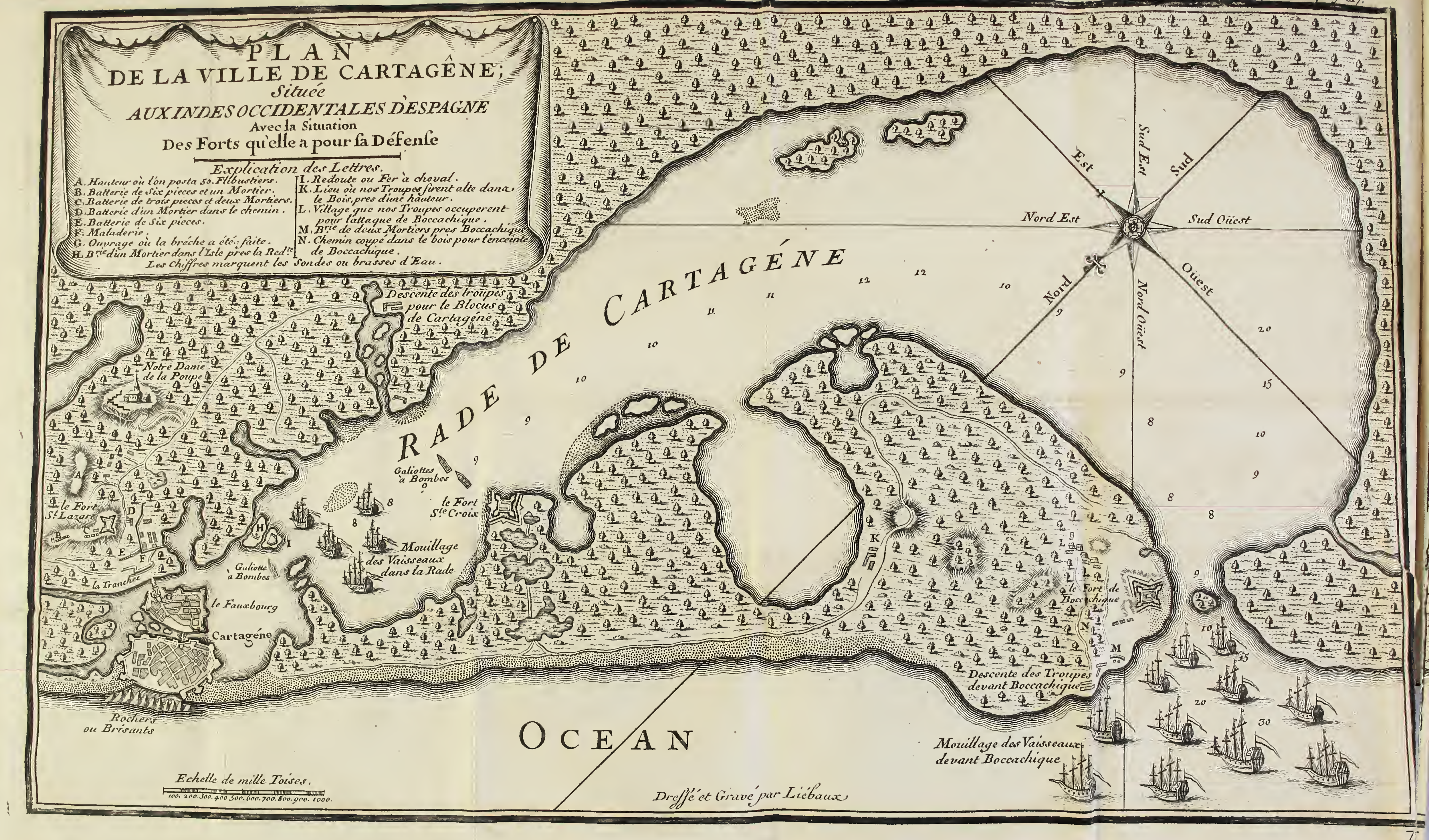
On tenta la même nuit de mettre les Flibustiers à terre ; mais la mer étoit alors si haute, qu'il fut impossible d'en approcher.

Le douziéme d'Avril à deux heures après midi on moüilla devant Carthagene. Le Saint Loüis y tira plusieurs bordées d'assez loin & sans effet ; mais on ne put mieux faire à cause des brisans qui avancent dans la mer, & qui empêchent que les Vaisseaux n'abordent près de la Ville. On en peut voir la situation sur le Plan que j'ai crû à propos de mettre dans cet endroit, & que j'ai levé moi-même sur les lieux. Outre cela, voici la description de cette Place & des Forts dont elle est défenduë. On verra par ce moyen l'ordre que les François ont gardé pour réüssir dans une entreprise où il ne falloit pas moins de prudence que de valeur.

Description de Carthagene.

La Ville de Carthagene est située sur la côte du même nom à 15. lieues au vent des Zembles. Elle est divisée en haute




PLAN
DE LA VILLE DE CARTAGÊNE;
Situëe
AUX INDES OCCIDENTALES D'ESPAGNE
Avec la Situation
Des Forts qu'elle a pour sa Défense
Explication des Lettres.
A. Hauteur où l'on posta 50. Flibustiers.
B. Batterie de Six pieces et un Mortier.
C. Batterie de trois pieces et deux Mortiers.
D. Batterie d'un Mortier dans le chemin.
E. Batterie de Six pieces.
F. Maladerie.
G. Ouvrage où la bréche a été faite.
H. Brie d'un Mortier dans l'Isle pres la Redte.
I. Redoute ou Fer à cheval.
K. Lieu où nos Troupes firent alte dans le Bois, pres d'une hauteur.
L. Village que nos Troupes occuperent pour l'attaque de Boccachique.
M. Brie de deux Mortiers pres Boccachique.
N. Chemin coupé dans le bois pour l'enceinte de Boccachique.
Les Chiffres marquent les Sondes ou brasses d'Eau.
RADE DE CARTAGÉNE
Descente des troupes pour le Blocus de Cartagéne
Notre Dame de la Poupe
le Fort St. Lazare
la Tranchée
le Fauxbourg
Cartagéne
Galiottes à Bombes
Galiotte à Bombes
Mouillage des Vaisseaux dans la Rade
le Fort Ste. Croix
le Fort de Boccachique
Descente des Troupes devant Boccachique
Mouillage des Vaisseaux devant Boccachique
Rochers ou Brisants
OCEAN
Nord Est
Est
Sud Est
Sud
Sud Oüest
Oüest
Nord Oüest
Nord
Echelle de mille Toises.
100. 200. 300. 400. 500. 600. 700. 800. 900. 1000.
Dressé et Gravé par Liébaux

haute & basse Ville. La Ville haute s'appelle *Carthagene*, & la Ville basse se nomme *Gezemanie*, ou *Imanie*, mot Indien qui signifie Fauxbourg. Les ruës de ce Fauxbourg sont enfilées du canon & du mousquet de la Ville haute, parcequ'il n'a point de remparts du côté qui la regarde, & qu'il n'en est séparé que par un fosse où la mer dégorge, sur lequel est un pont-levis qui sert de communication pour aller de l'un à l'autre. On voit de ce Fauxbourg ou Ville basse, une fort belle Maladerie qui n'en est éloignée que d'une portée de fusil.

Les fortifications de Carthagene sont bonnes & assez régulieres. La rade de cette Ville est la même que celle de la côte, & les Vaisseaux qui veulent y aborder sont obligez de passer devant trois Forts qu'elle a pour sa défense, à cause des brisans qui en défendent l'accès du côté de la mer.

Le premier est le Fort *de Saint Lazare*, éloigné de Carthagene d'environ 400. toises, & situé à l'Est de cette Ville. Il la commande, & il n'est commandé que d'une petite montagne de difficile accès. On ne peut aller à ce Fort que par un petit sentier du côté de

la Ville ; mais il eſt tellement expoſé à ſes batteries, qu'elles foudroyent tout ce qui oſe y paroître. Nôtre-Dame de la Poupe, que l'on voit au-deſſus de Carthagene, n'en eſt éloignée que de 1150. toiſes.

Le ſecond eſt le *Fort de Sainte Croix*, ſitué à une lieue au Sud de Carthagene ; ſes fortifications ne ſont pas extrémement régulieres ; mais ſa ſituation le rend preſque inacceſſible, il ne peut y aborder à la fois que peu de Chaloupes. On ne ſçauroit y aller par terre, à cauſe des marécages dont il eſt environné, & d'un grand foſſé plein d'eau où la mer dégorge.

Le troiſiéme eſt le *Fort de Boucachic*, à trois lieues au Sud-Oueſt de Carthagene. Il a quatre bons Baſtions, la mer bat au pied du rempart d'un côté, & les trois autres côtez ſont entourez d'un foſſé à ſec taillé dans le roc, dont le glacis eſt tout roc aplani. Les remparts de Boucachic ſont à l'épreuve de la bombe, & un boulet de 36. livres tiré de la portée du mouſquet contre ſes murailles, ne fait que blanchir.

Ce Fort eſt appellé *Boucachic*, de *Bocca-chicca*, qui ſignifie en Eſpagnol petite bouche ; parceque l'entrée du

Golphe

Golphe de Carthagene est si étroite en cet endroit, qu'il n'y peut passer qu'un Vaisseau ; encore est-il obligé de ranger le Fort, pour éviter un écueil qui se rencontre au milieu de cette entrée.

Le Vaisseau Saint Loüis tira, comme j'ai dit, sa bordée sans effet. Il vouloit s'aprocher de plus près de la Ville de Carthagene ; comme il touchoit il fut obligé de revirer de bord au plus vîte. Le Vermandois & les autres Vaisseaux ne jugerent pas à propos de tirer, ils allerent moüiller au-delà de la portée du canon de la Ville.

La Galiote bombarda toute la nuit jusqu'au lendemain à la distance de la grande portée du canon. Ces machines inconnuës jusqu'alors dans les Indes, firent au premier abord plus de bruit que d'effet, & plus de peur que de mal ; mais on s'aprocha de maniere que toutes les bombes porterent dans la Ville. La plûpart des femmes l'avoient abandonnée ; celles qui y étoient demeurées redoublerent leur empressement à en sortir, lorsqu'elles virent le fracas du bombardement. Les Espagnols ont avoüé que dans ce moment ils commencerent à douter de leur sort, & à craindre ce qui leur est arrivé.

Le quatorze on moüilla devant le Fort de *Boucachic*. J'en donne encore ici la description, pour faire connoître l'intérêt que les Espagnols avoient de le conserver. Il commande partout, on ne sçauroit en approcher par terre, & les Bâtimens n'y peuvent aborder, ni du côté de la mer, ni du côté de la riviere. Ce Fort est éloigné de trois lieues de Carthagene, & muni de quatre bastions; la mer bat au pied du rampart de quatre côtez différens; il est défendu par un fossé à sec taillé dans le roc, & le glacis de ses fossez est fait de ce même roc applani; les remparts sont à l'épreuve de la bombe, & les murailles à celle du canon; il y en avoit trente-trois pieces en batterie lorsqu'on l'attaqua.

Le Vaisseau Saint Louis étant à portée se mit à canoner; la Galiote & deux Traversiers commencerent à bombarder. Ils firent les uns & les autres si bien leur devoir pour faciliter la descente des troupes, qu'elles furent à terre en bon ordre, se mirent aussi-tôt en bataille, & avancerent jusques à un quart de lieue du Fort, sans trouver qui que ce fût qui osât s'opposer à leur marche.

Descente des Troupes.

Les

Les Flibustiers qui connoissoient le païs, représenterent qu'il falloit traverser les bois; que par ce moyen on marcheroit à couvert, & que c'étoit le plus court chemin pour arriver à Boucachic. Leur proposition fut approuvée, & on fit à cet effet un détachement de trois mille hommes du nombre desquels ils furent. Ils marcherent avec une fermeté héroïque, quoiqu'ils fussent obligez de suivre de petits sentiers où il ne pouvoit passer qu'un homme de front, & qu'ils eussent lieu de craindre quelque embuscade sur la route, où 500. hommes retranchez auroient défait tout ce qui se seroit présenté au passage.

Siege de Boucachic.

En sortant de ce défilé ils trouverent un chemin où l'on pouvoit marcher deux hommes de front: c'étoit le chemin pour aller de Carthagene au Fort. Ils se mirent en état de passer la nuit dans cet endroit, que l'on fortifia des deux côtez, afin d'arrêter le secours que les Espagnols pourroient envoyer de Carthagene, & d'empêcher la communication du Fort & de la Ville.

Les Troupes étoient en devoir de remuer la terre & de couper des arbres, lorsque la Garde avancée cria, *qui vive*, chacun quitta la hache, prit ses armes,

& ferra la file, parcequ'on ne pouvoit aller qu'un à un. Après une demie-heure de marche ils arriverent dans un petit village où six Negres furent pris, le reste se sauva au Fort de Boucachic, qui n'étoit qu'à une portée de mousquet de cet endroit. Quelques drapeaux furent aussi-tôt plantez sur une boule de terre qui se trouva là, & sur les maisons qui sont fort basses.

La Garnison fut fort étonnée à cette vûë, parcequ'il n'y avoit que très-peu de temps que les troupes avoient mis pied à terre. Elle tira cinq coups de canon qui tuerent cinq hommes, sans faire d'autre mal.

Toute l'armée passa la nuit sans dormir; on s'occupa à reconnoître la Place, à faire des détachemens de tous côtez, & à mettre doubles Sentinelles, de crainte de surprise. Celle du poste le plus avancé donna l'alarme au Camp, en faisant sa décharge sur cinq hommes des ennemis qui s'enfuirent à toute bride, après avoir mis en croupe un des leurs qui fut démonté, comme ils le dirent dans la suite. On y courut aussi-tôt, & on trouva le cheval blessé d'un coup dans l'épaule.

Cependant quelques-uns allerent sur

le glacis ventre à terre, pour obſerver les mouvemens des Ennemis. D'un autre côté Mr. de Pointis, Mr. de Lévy & Mr. Ducaſſé hazarderent beaucoup en allant reconnoître un poſte au bord de la mer. Un Enſeigne qui étoit à leurs côtez eut ſon chapeu percé d'une balle de mouſquet.

Le 15. d'Avril à la pointe du jour, il parut une Pirogue Eſpagnole qui nageoit pour gagner le Fort à deſſein d'y jetter du ſecours. Les Flibuſtiers firent une décharge deſſus, ſe jetterent dans d'autres Pirogues qu'ils trouverent ſur le bord de la mer, coururent après, tuerent une bonne partie de ceux qui étoient dedans, & la prirent. On fit 20 priſonniers, du nombre deſquels étoient deux Moines & deux des principaux du païs. Ils dirent qu'il n'y avoit pas plus de 200 hommes de Garniſon dans le Fort, que le même jour après midi il devoit y arriver deux demie-galeres chargées d'hommes & de vivres.

On envoya un des Moines avec un de nos Tambours & un Trompette pour ſommer le Gouverneur de ſe rendre, ſinon qu'on paſſeroit la Garniſon au fil de l'épée. Un Tambour de la Garniſon vint avec nos gens, & répondit que

ſon Maître s'étonnoit de la propoſition qu'on venoit de lui faire; qu'il verroit quand on l'auroit bien battu, le parti qu'il auroit à prendre; qu'on l'attaquât bien, qu'il ſe défendroit de même.

On le fit auſſi, les Negres avoient applani le chemin pour dreſſer une batterie de mortiers & de canon au Bourg, où une partie de l'armée étoit venuë camper. Dans ce moment les bombes, le canon, les troupes, les Flibuſtiers, tout joüa ſon jeu, les Aſſiégez répondirent de même. Sur les deux heures après midi on vit venir les deux demie-galeres dont nous avons parlé, elles tâchoient de gagner le Fort malgré le feu des Flibuſtiers. Cette réſiſtance les obligea de s'avancer à découvert ſur la gréve, où le canon chargé à cartouches donnoit ſans relâche; cependant ils firent ferme, & les deux Galeres furent obligées de virer de bord pour retourner à Carthagene.

Ils ſe trouverent trop engagez pour pouvoir ſe retirer ſans une perte conſidérable; ils avancerent juſqu'aux foſſez, avec ceux qui les ſoutenoient, afin de ſe mettre à l'abri du canon. Cet incident devoit faire périr beaucoup de braves gens. On ſe battit à coups de

fuſil

fusil pendant près d'une heure. Le combat étoit chaud, parceque l'on étoit si près des ennemis, que les uns & les autres ne pouvoient se manquer.

Les Grenadiers avoient déja gagné le Pont-levis, ils étoient prêts de l'abbattre; les Troupes arrivoient de toutes parts, tout se disposoit à monter à l'assaut; on voyoit les échelles plantées, les ordres se donnoient pour cet effet, lorsque les Assiegez arborerent un pavillon blanc,& demanderent à capituler.

Ils vouloient avoir des conditions avantageuses; mais on leur signifia qu'il falloit se rendre tous prisonniers de guerre: Que si cette condition ne les accommodoit pas, on alloit monter à l'escalade. Il y avoit trente échelles posées, & on y montoit pour tenir sa parole. Tant de fermeté les obligea de se rendre, ils jetterent leurs armes du haut des ramparts en bas, & ouvrirent la porte.

Prise de Boucachic.

Les Troupes que l'on commanda pour entrer dans le Fort se saisirent aussi-tôt du rempart & des Batteries, enfermerent la Garnison, qui se trouva de cent ou six vingt hommes, dans une Chapelle, avec de bonnes Sentinelles pour les garder. Lorsque le Gouverneur

ſe vit devant Monſieur de Pointis il jetta ſon épée à terre; mais Monſieur de Pointis en fit apporter une autre à la Françoiſe, & la lui mit lui-même au côté. Sa générosité alla juſqu'à lui donner encore la liberté de ſe retirer lui troiſiéme, & d'emporter ce qui lui appartenoit.

On prit ainſi cette Place importante, & le 16. on y mit Garniſon Françoiſe. Pluſieurs Flibuſtiers ſe diſtinguerent en cette occaſion, & répareremt bien la faute de quelques faux Freres qui avoient fait difficulté d'y marcher.

Le Sieur Marin, Lieutenant de Vaiſſeau, fut tué à ce Siége, le Sieur Ducaſſe y fut bleſſé d'une mitraille à la cuiſſe, & le Sieur Canet, premier Ingénieur, d'un coup de mouſquet dans le bras.

Pendant que les Troupes ſe repoſoient Monſieur de Pointis fit ſommer Dom Sanche Ximenez, Gouverneur de Carthagene, de ſe rendre, & lui offrit une capitulation très-avantageuſe. Ce Gouverneur répondit fierement qu'il ne manquoit ni de munitions, ni d'hommes, ni de courage pour ſe défendre: Qu'il feroit le devoir de ſa charge, & que ſi dans la ſuite il ſe trouvoit preſſé, il tâcheroit de profiter des offres obli-

geantes

geantes qu'on lui faiſoit de ſa part.

Après cette réponſe il ne ſe paſſa rien de nouveau ; on fit ſeulement embarquer les Flibuſtiers dans tous les traverſiers, pour aller à Notre-Dame de la Poupe, qui eſt à une porteé du canon de la Ville de l'autre côté du Fort. C'eſt un Convent de Religieux ſitué ſur le haut d'une montagne vis-à-vis de Carthagene. Ce Convent étoit très-riche ; mais par précaution les Moines n'y avoient rien laiſſé, croyant bien que l'on ne manqueroit pas de leur rendre viſite.

Les Flibuſtiers paſſent de l'autre côté pour inveſtir Carthagene.

En effet, les Flibuſtiers avoient reçu l'ordre de s'en emparer, d'occuper les hauteurs & les paſſages, & d'arrêter tout le butin qui pourroit ſortir de la Ville ; ils ne rencontrerent que quelques embuſcades qu'ils eurent bien-tôt diſperſées.

Le 17. l'armée ayant décampé, on marcha au Fort de Sainte Croix, qui eſt à deux lieues de là & à une lieue de la Ville. Tant qu'elle ſuivit le bord de la mer, elle eut un aſſez beau chemin ; mais à meſure qu'elle entra dans les bois, dont le païs eſt tout couvert, elle fut obligée de paſſer par des défilez impraticables, & de ſouffrir une ſoif extrême, parcequ'il n'y a point d'eau, &

qu'il faisoit des chaleurs excessives. On fit alte dans un valon pour se reposer, & le hazard voulut que quelques-uns ayant creusé un peu avant dans le sable, trouverent de l'eau. A leur exemple chacun creusa, & but à souhait, quoique l'eau fût un peu douçâtre.

L'Armée va au Fort de Sainte Croix.

Après que les Troupes se furent rafraîchies elles continuerent leur chemin pour le Fort de Sainte Croix. Elles y arriverent un peu avant le Soleil couché.

Description du Fort de Sainte Croix.

Ce Fort est situé sur le bord de la mer, & défend l'entrée aux Vaisseaux pour aller à Carthagene. Ils sont obligez, pour éviter un banc qui est au milieu de la riviere, de se ranger presque à portée du pistolet. Ses fortificatiens ne sont pas si régulieres que celles de Boucachic; néanmoins il est plus meurtrier, en ce qu'il est revêtu d'un bon chemin-couvert & d'un fossé où la mer entre. Il bat généralement de tous les côtez, & l'on y peut mettre soixante pieces de canon. Sa situation fermoit le passage tant par mer que par terre à Carthagene, les Troupes avoient de la peine à en approcher, parceque c'est un païs plat & marécageux: Elles ne trouverent qu'un petit chemin où on entroit dans la bouë jusqu'à mi-jambe, encore

faisoit-il

falloit-il y aller à découvert. Aucun obſtacle ne put les arrêter; elles arriverent au Fort, & leur ſurpriſe ne fut pas médiocre quand elles virent un pavillon blanc. Elles entrerent ſans tirer un ſeul coup, après avoir capitulé avec la Garniſon, que les Eſpagnols avoient affoiblie pour renforcer la Ville de Carthagene. Sa priſe.

Le même jour Monſieur de Pointis, attentif à tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement & au ſuccès de l'entrepriſe, réſolut d'attaquer *Gezemanie*, qui eſt la Ville baſſe, ou le principal Fauxbourg de Carthagene, & très-fort par ſa ſituation.

Il falloit pour cela ſe rendre maîtres du Fort de Saint Lazare, parcequ'il commande *Gezemanie;* & comme il eſt de l'autre côté de la Ville, on ſe trouvoit dans la néceſſité d'embarquer du monde pour y paſſer, & de gagner Nôtre-Dame de la Poupe, qui n'en eſt éloignée que d'une portée de fuſil; enſorte que de là on pouvoit en former l'attaque. On détacha dans ce deſſein les Grenadiers & le Bataillon de la Chevau; mais lorſqu'ils s'embarquoient on vit paroître des ſignaux d'aſſûrance, & l'on apprit que les Flibuſtiers, ſous

les

les ordres de Mr. Galifet, avoient paſſé dans des Chaloupes; qu'ils avoient mis pied à terre; qu'ils s'étoient emparez de Notre-Dame de la Poupe, & qu'ils étoient à la portée du canon du Fort de Saint Lazare. Cette nouvelle fit plaiſir à Monſieur de Pointis; néanmoins il ne pouvoit ſe diſpenſer de faire défiler les Troupes à découvert du canon de Carthagene. Il uſa de ſtratagême pour couvrir le deſſein qu'il avoit formé. Dans ce moment il partit avec un détachement de Grenadiers pour ſommer la Garniſon de ſe rendre, & parlementa tout le temps qu'il fallut pour défiler ſans danger.

Sur les dix heures du ſoir il envoya le Sieur de la Chevau avec 50 hommes, pour reconnoître le Port de plus près. Ils paſſerent dans les bois avec le moins de bruit qu'il fut poſſible, afin de cacher leur marche. Cette précaution n'empêcha pas que les Sentinelles ne les entendiſſent; les Eſpagnols firent auſſi-tôt un grand feu de mouſqueterie & de grenades; malgré cela ils ne purent empêcher que leurs ennemis ne vinſſent juſqu'au pied du Fort.

Monſieur de Pointis fit viſiter les poſtes qui pouvoient être avantageux, & voulut

& voulut être préſent à tout ce qui ſe paſſeroit. Monſieur de Lévy en fit autant de ſon côté; enſuite on retourna au Camp, & on eſſuya encore le feu des Eſpagnols, dont le Sieur de Vigny fut tué, le Sieur de Simonet bleſſé, & pluſieurs Soldats tuez ou bleſſez.

Le lendemain on fit des chemins dans une coline, d'où l'on pouvoit approcher du Fort à la faveur des bois, & on alla ſe poſter à la portée du piſtolet de la place, derriere une petite hauteur qui mettoit l'armée à couvert du feu des Eſpagnols. Cela ne ſe fit pas ſans perte de quelques hommes; mais lorſque les Flibuſtiers eurent le Fort à découvert, & qu'ils purent voir les Aſſiégez derriere leurs embraſures, leur feu les obligea de quitter la partie, & de ſe retirer en déſordre dans la Ville, après avoir tué leur Commandant qui vouloit ſe défendre juſqu'à l'extrémité.

Cependant nos Flibuſtiers tiroient ſans ceſſe. On en avoit poſté vingt ou trente ſur une petite montagne qui commande le Fort, & qui eſt de très-difficile accès. Ce fut de là que continuant leur feu, non-ſeulement ils abbatoient autant d'ennemis qu'il en paroiſſoit;

roiſſoit; mais qu'ils favoriſerent encore les Troupes deſtinées pour l'eſcalade, leur faciliterent le moyen de monter dans le Fort, & d'y introduire ceux des leurs qui étoient campez au pied de la montagne où eſt ſitué le Fort de Saint Lazare, à une portée de mouſquet de Gezemanie.

Ce Fort n'eſt conſidérable que par ſa ſituation, il n'y avoit que ſix pieces de canon montées, que l'on fit pointer auſſi-tôt ſur la Ville. Le lendemain on en monta quatre autres, afin de battre un baſtion qui étoit ſur la gauche de la porte, & qui incommodoit notre grande batterie Royale, On y mit auſſi pluſieurs Flibuſtiers, avec d'autres Troupes ſous le Commandement du Sieur de Mornay, qui forcerent les Aſſiégez de couvrir leurs batteries, & rendirent les rondes moins fréquentes. Ils tiroient ſi à propos, que la plûpart des ruës étoient enfilées du feu de leurs fuſils & de la mouſqueterie.

Les Ennemis rendirent bien le change, leur canon démonta pluſieurs fois le nôtre. Le Sieur de Mornay fut bleſſé de pluſieurs éclats, & l'on y perdit beaucoup de monde, eu égard au petit nombre qu'il y avoit dans le Fort de Saint Lazare.

Pendant

Pendant que ce feu duroit de part & d'autre, l'armée alla camper entre le Fort & Gezemanie. Elle se prépara à former le Siege de la Ville.

Le 21. on fit venir deux pieces de canon de six livres de balle, on les mit en batterie dans la Chapelle d'une Maladerie qui étoit à une portée de fusil de Gezemanie. A peine s'en étoit-on servi, qu'on fut obligé de les retirer, & de les faire monter au Fort de St. Lazare.

Les Ennemis tuerent ou blesserent plus de trente personnes dans cette occasion. Ils ne cesserent point de tirer sur notre Camp : ce qui diminuoit tellement le nombre de l'armée, que Monsieur de Pointis donna ordre d'aller camper derriere le Fort de Saint Lazare, où l'on étoit à l'abri du canon.

Comme il s'avançoit pour observer la contenance des Assiégez, il reçut un coup de mousquet qui lui découvrit l'estomac d'une épaule à l'autre. L'armée fut dans une consternation étrange à cette nouvelle; mais elle se rassûra lorsqu'elle apprit que la blessure n'étoit pas mortelle. Monsieur de Lévy prit aussi-tôt sa place, il continua le Siége, & fit travailler à quelque épaulement,

où

où l'on mit un mortier en batterie.

Le 22. le 23. & le 24. on travailla jour & nuit à débarquer les canons, les mortiers & d'autres inſtrumens. On étoit obligé de les traîner ſur leurs affuts près d'une demie-lieuë; car il n'y avoit pas moins de chemin à faire depuis le débarquement juſqu'au Camp. Cette rude occupation & les chaleurs exceſſives donnoient beaucoup de peine aux Soldats que Monſieur de Lévy encourageoit par ſa préſence.

Le 26. les batteries ſe trouverent fort avancées; la premiere étoit de ſix pieces de canon, dont quatre étoient de 26 & de 36 livres de balles. Elle fut placée directement ſous le Fort, à l'oppoſite de la portée de Gezemanie, & deſtinée pour faire brêche.

La ſeconde batterie étoit encore de ſix pieces de canon, dont cinq étoient de 18 livres de balles, & la ſixiéme de 36 livres. Cette batterie fut dreſſée ſur une hauteur à la droite du Fort, pour battre deux baſtions qui étoient entre ces endroits & le foſſé; on y joignit un mortier.

La troiſiéme étoit de trois pieces de canon de 18 livres de balles: elle pouvoit battre la porte de Gezemanie à droit

droit & à gauche. Les ennemis avoient mis derriere de gros arcs-boutans & une infinité de pierres. Cette précaution n'empêcha pas qu'elle ne fût abbatuë par notre grande batterie Royale.

Toutes les batteries tiroient ſi à propos, qu'elles démonterent pluſieurs canons de la place, & diminuoient à tout moment le feu des Aſſiegez; d'où l'on jugea que la réſiſtance ne ſeroit pas longue.

La Galiote qui étoit à la Rade, & les mortiers qui étoit à terre ne diſcontinuerent pas de bombarder la nuit avec tout le ſuccès poſſible. On alla reconnoître la tranchée, que l'on ne trouva pas encore praticable.

Le lendemain, ſur l'avis qu'on avoit eu que 800 Indiens venoient au ſecours de la place, on détacha 350 Flibuſtiers qui battirent la campagne plus de quatre lieues. Ils rapporterent environ quatre mille écus & quelque butin. Ils firent cinquante priſonniers, & ſe ſaiſirent de quantité de beſtiaux qu'ils amenerent au Camp.

Le 28. & le 29. on canona juſqu'à cinq heures du ſoir que la brêche parut fort avancée. Les Sieurs de Coëtlogon & de la Chevau, qui étoient de tranchée, firent

firent défiler les Grenadiers que l'on avoit poſtez dans la Chapelle ; & ſoûtenus de quelques autres Troupes, ils allerent juſqu'au pont-levis qu'ils voulurent abbattre, pour monter enſuite à la bréche. Le bruit que l'on fit en abbaiſſant ce pont découvrit l'entrepriſe, la Sentinelle des ennemis fit un faux feu, ils tirerent du canon à cartouche, & obligerent les Aſſiegez de ſe retirer dans leur tranchée, qui étoit entre la Ville & leur batterie.

Le 30. on canona juſqu'à trois heures après midi, & on avertit Monſieur de Pointis que la bréche étoit aſſez grande ; toutes les batteries eurent ordre d'y venir pour la rendre plus facile à monter. On réſolut enſuite de donner l'aſſaut général, & on fit prendre les armes à toute l'armée. La marche fut réglée de cette ſorte.

Monſieur Ducaſſe qui étoit de tranchée, marcha à la tête des Grenadiers, quoique ſa bleſſure demandât du repos, & fut accompagné des Volontaires, qui étoient bien-aiſes de ſe trouver à cette occaſion.

Enſuite marchoient les Flibuſtiers commandez par le Sieur Macharis, & ſoûtenus du bataillon de la Chevau. Les

autres Troupes marcherent ſelon leur rang, & défilerent toutes par-dedans la tranchée.

Lorſqu'elles ſe trouverent au bout du pont, le baſtion de Sainte Catherine qui étoit dans la Ville, battoit en face, & tua beaucoup de monde. Cet obſtacle n'empêcha pas que l'on ne paſsât le pont-levis ſur des planches que l'on fut obligé d'y mettre, parceque les Aſſiegez l'avoient rompu la nuit du 28 qu'on l'avoient abbaiſſé.

Le feu des Ennemis redoubla dans ce moment; & comme ils étoient à couvert derriere leurs remparts, ils tuerent pluſieurs perſonnes, ſans qu'on pût leur rendre la pareille. On remarqua qu'ils s'attachoient à tirer ſur les Sieurs de Lévy & Coëtlogon. Enfin malgré leur réſiſtance on monta à l'aſſaut, & l'exemple des Officiers fit tant d'impreſſion ſur les Soldats, qu'ils arriverent enfin au haut de la bréche.

Elle étoit ſi difficile, qu'on n'y pouvoit monter qu'un à un; ainſi les Aſſiégez ſe contenterent d'y laiſſer la garde ordinaire, & remirent au lendemain à la redoubler; d'ailleurs la tranchée avoit ſi peu d'étenduë, qu'allant tous à découvert, la plûpart des Officiers les plus

La priſe de Gezemanie, ou Ville baſſe de Carthagene.

avancez y furent bleſſez, & les Soldats commençoient à s'ébranler.

On eut à combattre les Lanciers. Ce ſont des gens ſur qui les Eſpagnols comptent beaucoup. Ils ont des lances de neuf à dix pieds, & quelquefois plus longues. Ils attendent que la décharge des armes à feu ſoit faite, après quoi ils foncent & dardent leurs lances de 12. à 15. pas, avec tant d'adreſſe, qu'ils ne manquent jamais leur coup.

Il en parut un grand nombre ſur les baſtions. D'ailleurs pluſieurs Eſpagnols firent feu des guérites où ils s'étoient retirez pour ſe mettre à couvert, & tuerent ou bleſſerent quantité de perſonnes.

Le Sieur de Marolle eut une cuiſſe caſſée de pluſieurs coups de lances. Le Chevalier de Pointis, Enſeigne de Vaiſſeau, neveu du Commandant, eut le genoüil fracaſſé.

Le Sieur de Foüilleuſe, Ayde d'Artillerie, eut une jambe emportée.

Le Sieur du Rolond, Enſeigne de Vaiſſeau, fut bleſſé à la cuiſſe, qu'on lui a coupée, & eſt mort deux jours après.

Le Sieur de Marolle, dont on a parlé, eut le même ſort.

Le Sieur de Foril, Inſpecteur Général

ral de la Marine, eut un coup de mousquet dans l'épaule.

Le Sieur de Marigny, Enseigne, fut blessé au visage.

Le Sieur Hoüillon, Enseigne, fut blessé au pied d'un coup de lance.

Le Sieur de Montrosié, Lieutenant de Vaisseau, Commandant les premieres Compagnies des Grenadiers, eut un coup de lance dans le ventre.

Monsieur le Comte de Coëtlogon, Vice-Amiral, fut blessé à l'épaule & en est mort.

Le Sieur Marquis de Boury, Enseigne de Vaisseau, fut blessé au visage.

Le Sieur de Vaujour, Lieutenant de Vaisseau, Major des Grenadiers, fut blessé au bras d'un coup de mousquet.

Le Sieur la Garde, sous-Brigadier, eut deux coups dans le ventre.

Le Sieur Francine fut blessé au bras.

Les Officiers dont on vient de parler ne furent pas tous blessez sur la bréche, quelques-uns le furent en poursuivant les Ennemis, lorsqu'ils abandonnerent Gezemanie pour se sauver à Carthagene. Si on avoit eu encore une heure de jour, on seroit entré dans la Ville avec eux.

Il y eut un très-grand carnage dans

cette expédition. Deux cens Espagnols qui s'étoient réfugiez dans une Eglise, furent passez au fil de l'épée. On en trouva plusieurs autres qui s'étoient cachez sous la voûte du bastion par où nous étions entrez, & qui voulurent se défendre. Ils en payerent bien cher leur résistance. On ne fit quartier à pas un, excepté au Gouverneur, qui se nomma & se rendit. Il s'étoit fait porter sur la bréche dans un fauteüil pour animer ses gens, & n'en sortit que quand il vit les choses desesperées.

Plusieurs Flibustiers furent tuez où blessez pendant le Siége. Monsieur de Pointis en avoit posté cinquante sur une éminence qui commandoit le Fort Saint Lazare, d'où ils désoletent à coups de fusil la Garnison de la place; & lorsqu'elle fut prise, les Flibustiers qu'on y mit, obligerent ceux de Gezemanie de se couvrir de cuirs de bœuf; leur feu incommodoit tellement les Espagnols, qu'ils furent obligez pour l'arrêter, de pointer toute leur Artillerie sur cet endroit: Ce qui donna lieu aux Assiégeans de dresser leurs batteries pour battre en bréche. Il ne se passoit point de jour que quelque Flibustier n'allât faire le coup d'arme avec les Assiégez au pied

de

de leurs murailles. Les Negres ne furent pas non-plus inutiles, un d'entr'eux alla ſonder la foſſe de Carthagene, & ç'en fut encore un autre qui alla ſonder celui de Gezemanie à la faveur des coups de mouſquet.

Je ne donne point ici la deſcription de Gezemanie, parceque je l'ai faite avec celle de Carthagene.

Dès qu'on fut maître de la Place, on s'empara de tous les poſtes, on établit des Corps-de-Garde dans toutes les ruës & ſur les baſtions, on s'aprocha le plus près qu'il fut poſſible du Pont de communication pour entrer dans Carthagene. Les ennemis ayant été vigoureuſement repouſſez à deux ſorties qu'ils voulurent faire, rentrerent dans la Ville de Carthagene, & ne parurent plus que ſur les remparts, d'où ils tuoient toûjours quelqu'un.

Comme la ruë où nous étions ſe trouvoit en fil vis-à-vis la porte de Carthagene, on fut obligé de faire un retranchement au bout de cette ruë, pour mettre la Garde à couvert. A la pointe du jour on fit retirer nos Troupes dans les maiſons, pour les garantir des coups qu'on tiroit continuellement, & on paſſa deux jours à ſoulager les bleſſez, à pointer

le canon de Gezemanie ſur Carthagene, & à diſpoſer des batteries en divers endroits pour faire bréche. Dès qu'elles furent en état, on ſongea aux moyens de faire agir utilement le peu de Troupes qui reſtoient, dont les uns étoient malades, les autres bleſſez, & d'autres fort fatiguez.

Attaque de Carthagene.

Les Ennemis avoient beaucoup de monde en état d'agir, des munitions & des vivres pour ſix mois. La Ville de Carthagene étoit environnée d'un foſſé plein d'eau, & les remparts garnis de quatrevingt pieces de canon. S'ils avoient ſçu profiter de tous ces avantages, il n'y a pas d'aparence qu'on eût pû les réduire, & nous fûmes étonnez de voir quelque temps après deux pavillons blancs, qu'ils arborerent pour parlementer.

Tout étoit en mouvement pour commencer le Siége dans les formes, lorſqu'on eut nouvelle que deux mille Indiens venoient pour ſe jetter dans la Ville. On détacha auſſi-tôt un bataillon avec cinq cens Flibuſtiers pour s'opoſer à leur paſſage ; mais leurs Coureurs ayant reconnu nos gens pendant la nuit, ils ſe retirerent, & ne firent alte qu'à deux lieues de l'endroit où ils apprirent de nos nouvelles.

Le

Le 2. de May notre détachement revint au Camp, où l'on propoſoit de faire une nouvelle attaque ; le Sceptre, Amiral, & le Vermandois canonnerent toute la journée, & ſur les trois heures après midy les Aſſiégez demanderent à capituler. C'étoit à quoi nous penſions le moins ; & comme on avoit lieu de craindre quelque ſurpriſe, on envoya un nouveau détachement pareil à celui du jour précédent pour obſerver la contenance des Indiens, & en même temps on fit ſçavoir au Gouverneur qu'on n'entreroit point en conférence, qu'il ne les eût fait retirer.

La priſe de Carthagene.

Cependant on ceſſa de tirer de part d'autre. Tous les Officiers s'aſſemblerent pour tenir conſeil, & il fut réſolu d'envoyer Mr. Ducaſſe pour entendre les propoſitions des Aſſiégez. Il ſe tranſporta dans la Ville ; mais ils ne voulurent traiter qu'avec Monſieur de Pointis. Quatre des Principaux d'entr'eux furent députez pour ſçavoir ſes ſentimens : Ils furent fort long-temps à diſputer. Enfin Mr. de Pointis leur ayant dit, que ſi les propoſitions qu'il venoit de leur faire ne les accommodoient pas, ils pouvoient ſe retirer, ils demanderent juſqu'au lendemain, n'ayant pas ordre de conclure.

On leur laissa le Traité entre les mains, & ils furent reconduits à la Ville, nous laissant deux des leurs en ôtage.

Le 3. de May, le Gouverneur voyant la nécessité où il étoit de prendre son parti, & ayant devant les yeux l'exemple de Gezemanie que l'on venoit de prendre d'assaut l'épée à la main; considérant enfin que ses gens ne tendoient plus qu'à une sédition s'il ne se rendoit pas, il envoya le même jour, qui étoit le temps qu'on avoit demandé, vers Mr. de Pointis, pour signer la Capitulation.

Elle contenoit six articles, & elle étoit conçuë en ces termes.

1°. Le Gouverneur sortira accompagné de la Garnison composée des Troupes & des milices qui voudront suivre, tambour battant, méche allumée, avec deux pieces de canon de Campagne. Le Gouverneur emportera aussi tous les effets qui lui appartiendront.

2°. Il ne sera fait aucun tort aux Eglises.

3°. Les canons, tous les trésors & autres biens appartenans au Roi Catholique, seront incessamment remis entre les mains de Mr. de Pointis, par ceux

qui en ſont chargez, avec leur Livre de certification.

4°. Il ſera permis à chacun de ſe retirer où bon lui ſemblera, ſans emporter aucune choſe de leurs biens, excepté ce qui leur ſera laiſſé de hardes & d'argent pour ſe conduire, & d'Eſclaves pour les ſervir chacun ſelon ſa qualité.

5°. Les Marchands porteront à Mr. de Pointis leur Livre de comptes, & remettront en entier l'argent & les autres effets dont ils ſe trouveront chargez pour leurs Correſpondans.

6°. Les Habitans qui voudront demeurer ſous l'obéïſſance du Roi Très-Chrétien joüiront des Priviléges, Droits, & Immunitez dont ils joüiſſoient ſous celle du Roi Catholique. On les laiſſera dans la paiſible poſſeſſion de leurs biens, à la reſerve de l'or, de l'argent, & des pierreries qu'ils ſeront tenus de déclarer fidélement: au quel cas on leur en laiſſera la moitié, ſinon ils en ſeront entierement privez.

Tous ces articles ayant été ſignez de part & d'autre, on envoya un détachement de Flibuſtiers pour occuper un des côtez des baſtions que le Gouverneur venoit de céder, avec un côté de la porte de la Ville. On y fit entrer auſſi une

partie de nos Troupes, qui se saisirent des remparts & de toutes les avenuës. On fit défenses à tous les Soldats & Matelots d'entrer dans aucunes maisons sur peine de la vie. Le Charpentier de l'Amiral entra dans une maison, & y prit quelque chose ; on l'arrêta, on le fit confesser, & sur le champ il eut la tête cassée. Les Espagnols en furent très-satisfaits, & nous en marquerent leur reconnoissance.

Le 4. de May, le Gouverneur sortit suivi d'environ 700. hommes sous les armes. Mr. de Pointis entra immédiatement après dans la Ville, avec les Troupes qu'il jugea nécessaires pour la garder, & alla d'un même pas faire chanter le *Te Deum* dans l'Eglise Cathédrale, où les Francois & les Espagnols firent des prieres pour le Roi. On peut bien juger que leur joye étoit aussi feinte, que la nôtre étoit naturelle & véritable.

Cette Cérémonie achevée Mr. de Pointis alla à la *Consedorie*, où il devoit loger. C'est une grande maison où l'on met ordinairement l'argent du Roi d'Espagne, en attendant que les Galions viennent le prendre. Ce fut dans cette Consedorie que l'on apporta l'or, l'argent & les pierreries que l'on trouva

chez

chez les Espagnols qui en avoient caché.

Le 12. le 13. le 14. & le 15. se passerent à recevoir l'argent des Particuliers. Leur empressement faisoit plaisir à voir, c'étoit à qui en apporteroit le plus. Ils se déclaroient les uns les autres, & crioient tous qu'on les expédiât promptement; c'est-à-dire, qu'on les débarrasâst de notre présence.

Il y en eut qui apporterent jusqu'à quatre cens mille écus. Nous poussâmes l'honnêteté si loin, que bien souvent nous leur en laissions une bonne partie, & cela nous attiroit mille remerciemens & quelquefois des présens. La perquisition que l'on fit dans toute la Ville ne fut pas inutile; car on trouva beaucoup d'or & d'argent caché, tant en vaisselle qu'en monnoye.

Le reste du mois fut employé à ramasser tous les trésors, à les numeroter & à les embarquer. Cependant on fit mettre sur les Vaisseaux tous les canons de fonte, au nombre de 86. pieces; on creva ceux de fer, & on mina les principales fortifications de la Ville.

On avoit résolu de garder les trois Forts pour être maîtres de tout le pays: Le Gouvernement en avoit été donné

au Sieur de Galifet, Lieutenant de Roi sur la côte de Saint Domingue, & la Garde devoit être composée de dix Compagnies d'Infanterie, de 80. Negres & 150. Flibustiers armez, sur un Navire pour la garde de la rade & celle de la côte.

On auroit pû par ce moyen attirer un grand Commerce à la France, d'autant plus qu'une partie des Habitans qui étoient demeurez dans la Ville commençoient à entrer en confiance avec nous, & nous assûroient du prompt retour des autres. Mais la maladie qui augmentoit tous les jours dans l'armée, ayant beaucoup diminué le nombre des Troupes, & mis les Equipages hors d'état de ramener tous les Navires en France, il ne fut pas possible d'y laisser un seul homme; & ainsi toutes les mesures de commerce dans le pays, & d'établissement dans la Ville, furent rompuës.

Dès ce moment on prit le parti de tout abandonner. Dans ce dessein on fit sauter le 27. le Fort de Saint Lazare, & le 28. partie de celui de Boucachic; car on n'acheva de le ruiner qu'après que toute l'armée fût sortie de la rade. Le même jour elle vint moüiller devant ce Fort; les Flibustiers resterent les der-

niers

niers à terre, & le Sieur de Galifet les fit embarquer suivant l'ordre qu'il reçut de Mr. de Pointis & de Mr. Ducasse, sans qu'ils eussent fait aucun désordre.

Avant que de passer outre on envoya de l'argent pour les payer sur le pied des Matelots : Mais Monsieur Ducasse, bien qu'ils en prétendoient davantage, refusa de le recevoir ; car leur coutume est à chaque prise de Ville ou de Vaisseau, de faire autant de parts du butin qu'ils sont d'hommes, & de tirer chacun la leur.

Les Flibustiers voyant qu'on ne les satisfaisoit pas, remirent à la voile & retournerent à Carthagene, où ils refuserent de recevoir le Major de Saint Domingue, & les ordres que Monsieur Ducasse leur envoyoit. Je ne doute point qu'ils n'y ayent commis toute sorte d'hostilitez. On peut juger des cruautez qu'ils sont capables d'exercer, par celles qu'ils ont si souvent exercées. Accoutumez au sang, on les a vû en répandre dans les rencontres, plus par inclination que par nécessité, & suivant cet instinct barbare, traiter les hommes comme des animaux. Car enfin, pour peu qu'ils eussent eu d'humanité & de bon sens, n'auroient-ils pas

fait réfléxion que ceux de Carthagene ne devoient pas être reſponſables de leur mécontement, & qu'ils ne pouvoient rien exiger d'eux après une Capitulation auſſi authentique que celle que l'on venoit de conclure ? Mais uniquement attachez à leurs droits, ils ne ſe mettent guéres en peine de celui des gens.

On vient de raporter avec autant de verité que d'exactitude, ce qui s'eſt paſſé durant le Siége de Carthagene & après ſa priſe. Pour ne rien obmettre de ce qui mérite d'être ſçu, & ſuivre quelque ordre, il eſt nécéſſaire d'y joindre encore ce qui s'eſt paſſé depuis le départ des Troupes juſqu'à leur arrivée en France.

On preſſa notre départ, à cauſe des maladies qui commençoient à nous attaquer plus cruellement que jamais, & à nous enlever beaucoup de monde.

Le premier jour de Juin, après avoir entierement ruiné le Fort de Boucachic, on appareilla de Carthagene pour aller à la *Grande-Riviere* faire de l'eau, & de là continuer notre route au Cap Tibron. Le Pont-Chartrain où le Sieur Ducaſſe avoit fait la campagne, & le Maloüin, forcerent de voiles, & nous quitterent

quitterent le même jour pour se rendre à Saint Domingue, & porter incessamment le Sieur Galifet en France, que Mr. Ducasse y envoyoit pour rendre compte au Roi de la campagne. Il pouvoit s'en acquitter dignement, lui qui s'étoit fait distinguer dans cette expédition par sa conduite & par son courage; outre cela il étoit encore chargé de demander justice pour les Flibustiers & les soldats de la côte de Saint Domingue. Il se défendit autant qu'il put de cette Commission; mais Mr. Ducasse l'en pressa tellement, qu'il fut obligé de l'accepter.

Le cinq faisant route, nous rencontrâmes un petit Flibustier de la Martinique, qui nous cherchoit avec des Lettres de Messieues d'Amblimont & Robert, par lesquelles ils donnoient avis à Mr. de Pointis, qu'il y avoit à la Barbade vingt Vaisseaux de guerre Anglois, qui ne pouvoient être en ces mers que pour nous combattre, ou pour quelque autre entreprise considérable sur les Isles Françoises.

Ce même Bâtiment, après avoir donné ses dépêches, alla à Carthagene avertir aussi les Habitans & les Flibustiers du danger où étoit la Colonie de Saint Domingue. Le succès de son voya-

ge, fut que les Flibustiers se rembarquerent, & que ceux qui échaperent des mains des Anglois, allerent demander pardon à Mr. Ducasse, & l'aiderent à repousser les Ennemis qui vinrent faire descente sur la côte de Saint Domaingue.

Sur les avis dont je viens de parler, on résolut de débouquer par le Canal de *Bahama*, sans passer à Saint Domingue. On faisoit route suivant ce dessein, quand le septiéme au point du jour on apperçut les Ennemis au nombre de 27. voiles, & si près de nous, qu'un de leurs Vaisseaux tira toute sa bordée sur le Furieux, qui allant mieux, gagna bientôt la tête de notre Escadre où étoit son poste.

La Ville d'Amsterdam, qui servoit d'Hôpital à nos malades, fut prise dès neuf à dix heures du matin. Les Ennemis n'avoient que quatre Vaisseaux qui nous gagnassent, & comme ils n'osoient nous approcher de trop près, ils carguerent leurs menuës voiles, & se mirent à l'entrée de la nuit à la portée de notre Amiral ou Commandant, pour observer sa manœuvre & la contenance de l'armée. L'Amiral avoit averti par un pavillon, de faire fausse route, & de se

tenir

tenir prêt à revirer dans le commencement de l'obſcurité de la nuit qui ne duroit alors que deux heures, la Lune ſe levant à neuf & demie. Par malheur notre Vaiſſeau étoit celui de l'armée qui alloit le plus mal, & par conſéquent le plus près des Ennemis, étant hors d'état de faire aucune diligence ſans en être apperçu. Il ne nous reſtoit que 13. Officiers Mariniers, & 30. Soldats qui pouvoient agir; on nous avoit ôté le reſte de notre équipage pour remplacer les morts des grands Navires; on avoit auſſi déſarmé le même Chriſt pour le même ſujet; ce Vaiſſeau avoit été remis aux Flibuſtiers avant que de ſortir de la rade de Carthagene.

Si on avoit été à Saint Domingue, on avoit réſolu d'y laiſſer ce Vaiſſeau; mais comme on avoit changé d'avis, on devoit le brûler au premier calme. Je marque toutes ces particularitez, pour faire connoître combien nous étions foibles, & hors d'état de nous défendre & de manœuvrer.

Le Sceptre, qui eſt le plus gros de nos Vaiſſeaux, & celui ſur qui on pouvoit compter le plus, avoit 180. malades dans ſon bord, hors d'état de ſe défendre. Le Vermandois en avoit cent. Le

Fort

Fort 150. & il en étoit de même des autres Vaiſſeaux à proportion de leur grandeur & de leurs forces. Nous n'avions pas dequoi ſervir la moitié de nos batteries, & le peu que nous en avions étoit ſi foible des fatigues qu'il avoit eſſuyées, qu'il faiſoit pitié. Les trois quarts des Officiers étoient malades.

En cet état il eſt aiſé de juger quel étoit notre embaras : Nous allions avoir affaire à une Eſcadre fraîche, où il paroiſſoit ſix Navires à trois ponts, & douze autres de 50. à 60. pieces de canon, ſans compter pluſieurs autres Bâtimens; ce qui faiſoit en tout 25. ou 26. voiles. On mit, autant qu'il fut poſſible, les choſes en état de ſe défendre, ne voyant aucune apparence de pouvoir s'en dedire.

Cependant nous avions le vent ſur eux; par bonheur il vint du frais l'après-midi, & nous remarquâmes que leurs plus gros Vaiſſeaux ne nous approchoient pas beaucoup; enſorte que ſi nous pouvions conſerver le même avantage, nous n'aurions affaire au plus qu'à 8. ou 9. Vaiſſeaux qui étoient leurs meilleurs Voiliers. Trois de ces Vaiſſeaux étoient déja mêlez parmi nous. Comme la nuit approchoit, & qu'il faiſoit

ſoit aſſez ſombre, nous crûmes qu'en faiſant fauſſe route nous pourrions les éviter.

Le 9. de Juin au matin nous nous trouvâmes aſſez éloignez de l'Eſcadre ennemie. Il n'y avoit que ces trois Vaiſſeaux, dont je viens de parler, qui nous gardoient toûjours à vûë, & qui faiſoient à tout moment de faux-feux, pour avertir leur armée de la route que nous tenions.

Nous fîmes le plus de voiles qu'il nous étoit poſſible, ayant toûjours avec nous les trois Vaiſſeaux Anglois. Enfin le ſoir du 10. au 11. le vent ſe tourna, & affraîchit conſidérablement avec une brume fort épaiſſe; nous les perdîmes de vûë, & nous arrivâmes ſur les 10. heures du ſoir, vent arriere, paſſant entre la terre & eux. Nous fîmes route pour le Canal de *Bahama*.

Le 11. nous n'en vîmes aucun, nos Ennemis ne s'étant point aperçus que nous avions fait vent arriere. Toute notre Eſcadre en conçut d'autant plus de joye, qu'elle fut encore agréablement ſurpriſe de voir le Marin à nos côtez, & l'Apollon dans nos eaux. Le premier s'égara pendant la route, ſoit par les courants qui le ſéparerent de nous, ou par la

la brume qui nous le fit perdre de vûë.

Le 25. Juin, nous donnâmes le matin dans le *Golfe de Bahama.*

Le lendemain sur le midi nos Pilotes prirent hauteur, & trouverent que nous étions débouquez dans ces Parages. Les courants y sont si forts, qu'ils nous firent faire quatrevingt lieues en moins de 24. heures; ils nous emportoient comme la foudre, quoiqu'il fît calme tout plat.

Notre Amiral avoit fait une prise Angloise le jour précédent. Je m'informai du Capitaine, des nouvelles des Ennemis; il me dit que les Anglois avoient ordre de ne point perdre de temps, de nous chercher partout, & de nous livrer combat à quelque prix que ce fût.

Ils ne devoient séjourner que 24. heures à la Jamaïque pour y faire de l'eau, & ils n'y seroient pas demeurez plus long-temps, si heureusement pour nous ils n'eussent eu le vent contraire; ce qui les empêcha de sortir. Ils sçavoient tout ce que nous faisions, & la prise de Carthagene. Des Chaloupes venoient incessamment de la côte leur rendre compte de tout ce qui s'y passoit.

Si nos Ennemis avoient fait diligen-

ce

ce ils nous auroient fort embarrassez, parceque nous avions fait faire toutes les fortifications de cette Ville. Comme ils avoient des Troupes fraîches, ils n'auroient pas manqué de faire descente, nous nous serions trouvez entre les Espagnols & eux, & il auroit fallu périr, quoiqu'il leur en eût coûté un peu cher.

Le 28. nous rencontrâmes le Marin sur l'atterage de Plaisance, d'où il sortoit pour aller en France. Le même jour nous trouvâmes dans la Baye l'Escadre commandée par Monsieur le Marquis de Nesmond, qui attendoit celle que les Anglois avoient envoyée pour prendre Plaisance.

Le 29. nous y moüillâmes n'ayant presque plus personne qui pût naviger; nos Equipages étoient si maltraitez, & nous-mêmes si fatiguez de la longueur de notre traversée, que sans le bon accueil que nous firent le Gouverneur & le Lieutenant de Roi de cette Isle, sans le prompt secours & les bons rafraîchissemens qu'ils nous donnerent, nous n'aurions jamais eu la force de regagner la France, où nous sommes enfin arrivez.

Nous y trouvâmes le Fort qui étoit arrivé avant nous, & qui s'étoit sauvé quand

quand les Ennemis nous donnerent la chaſſe au ſortir de Carthagene. Nous aprîmes auſſi que la Fregate le Marin étoit au Port Loüis : Que l'Apollon & l'Avenant avoient joint Monſieur de Neſmond en Canada.

La joye que nous eûmes d'apprendre que tous nos Vaiſſeaux étoient heureuſement ſauvez, & le plaiſir que nous reſſentions de nous voir en France, ne ſe peuvent décrire. Les malades en furent ſoulagez plus que de tous les remedes des Chirurgiens du Royaume.

Nous n'attendions que le moment qu'il nous fût permis d'aller à terre, pour rendre grace au Seigneur qui nous a par ſa bonté infinie conſervez contre tous les dangers qui ſe ſont préſentez, & faire des prieres pour quelques-uns des nôtres dont nous n'avons point appris de nouvelles. En faiſant route on les avoit envoyez dans un canot à terre, pour les beſoins de la Flotte.

Je ne ſçaurois m'empêcher de remarquer, que les Flibuſtiers & les autres gens de la côte ont été fort zelez pour le ſuccès de l'expédition de Carthagene. On a vû leur empreſſement dans le ſervice, lorſqu'ils ſe ſont offerts pour recevoir les ordres de Monſieur de Pointis,

toutes les fois qu'ils ont crû que la connoissance qu'ils avoient du Pays pouvoit leur attirer cet honneur.

En effet, aussi-tôt que la Flotte fut à la vûë de Carthagene, on les mit dans des Canots pour aller investir cette Ville du côté de Notre-Dame de la Poupe; mais il fallut revenir dans les Vaisseaux, parceque la mer étoit haute, & on alla au Fort de la Boucachic, où ils furent les premiers à terre, percerent les bois, & ouvrirent le chemin à l'armée. Ensuite ils firent descente en terre-ferme, ils traverserent quatre lieues de bois, forcerent deux embuscades, assurerent la seconde descente de l'armée, en occupant les Dunes du Nord. Ils seconderent les Troupes qui les devançoient à l'attaque de Gezemanie, & prirent une partie des pavillons & des drapeaux qui ont été présentez au Roi.

Voilà ce qu'ils ont fait. Que ne pouvoient-ils point faire animez de la présence des François disciplinez, prévenus de leurs exemples, aidez de leur valeur; & de-plus, soûtenus partout de leur intrépidité, & de l'invincible ascendant qu'ils ont sur toutes les nations, sans avoir rien trouvé de contraire que le changement de climat. Ainsi les gens

de

de la côte n'ont eu aucun avantage sur eux, que par leur tempérament accoutumé à l'air d'un climat si différent du nôtre, & par la connoissance qu'ils avoient du pays.

Il est remarquable que tant de contrées si différentes & si éloignées les unes des autres, ayent fourni presqu'en même tems une ample matiere à la gloire des François, par la prise d'Ath en Flandres, de Carthagene dans les Indes, & par celle de Barcelone en Espagne, par les efforts de deux armées toûjours agissantes, pendant que l'on a vû d'un autre côté cinq armées en état de tout conquérir demeurer en suspens, se contenter de tenir la campagne & de la parcourir en victorieuse ; qu'enfin au moment que toute l'Europe étoit en mouvement, on a vû succéder à cette agitation universelle le calme subit d'une Paix générale.

Tant d'événemens extraordinaires sont les productions du puissant génie d'un seul Prince; mais supérieur à tous les autres en force, en équité, & en grandeur d'ame; puisqu'il est constant, que si le Roi est grand par la maniere dont il a soûtenu la guerre, il ne l'est pas moins par celle dont il a conclu la

Paix.

Paix, & il eſt vrai que l'une & l'autre ſont ſurprenantes.

Pour ce qui regarde la guerre : Veut-on l'attaquer ? Il prévient. Cherche-t-on à l'accabler ? S'éforce-t-on de diminuer ſon Royaume par des entrepriſes conſidérables ? Il l'augmente par de nombreuſes Conquêtes.

A l'égard de la Paix, on s'étoit imaginé qu'il ne relâcheroit rien de ſes Conquêtes. Il les abandonne généreuſement pour le repos de l'Univers, lors même qu'il étoit le plus en état de les conſerver & de les accroître, ſans en tirer d'autre avantage que la gloire de les avoir faites. Doù l'on peut conclure que le Roi n'a jamais armé que pour ſe défendre, ni triomphé que pour donner la Paix. Toutes ſes entrepriſes ont été importantes à l'Egliſe, glorieuſes à lui-même, & avantageuſes à ſes Sujets.

ETABLISSEMENT
D'UNE
CHAMBRE DES COMPTES
DANS LES INDES
OCCIDENTALES D'ESPAGNE.

CONTENANT

Un état des Offices, tant Ecclésiastiques que Séculieres, où le Roi d'Espagne pourvoit; des revenus qu'il tire de l'Amerique, & de ce que les plus grands Princes de l'Europe y possedent.

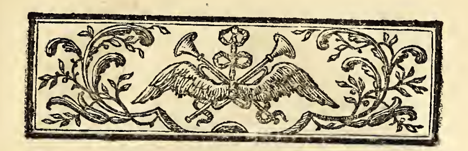
AU LECTEUR.

LE Traité qui ſuit eſt pris d'un Manuſcrit Eſpagnol que j'ai traduit en notre Langue. Il contient des choſes particulieres, & juſques ici inconnuës, parcequ'il eſt composé de Pieces ſecretes & authentiques, trouvées dans les Archives dont j'ai vû moi-même les Originaux.

Ce Traité contient trois Parties. La premiere parle de l'Etat Politique des Indes, & de la maniere dont le Roi d'Eſpagne le gouverne. La ſeconde de l'Etat Eccléſiaſtique, & des Bénéfices auſquels ce Roi pourvoit. La troiſiéme fait connoître les revenus qu'il tire de l'Amerique, & ce que les plus grands Princes de l'Europe poſſedent dans ce Pays.

Il y a beaucoup d'autres particularitez dont on ne dit rien; il ſera aiſé de s'en inſtruire par la lecture.

ETABLISSEMENT



ETABLISSEMENT D'UNE CHAMBRE DES COMPTES DANS LES INDES

PREMIERE PARTIE.

De l'Etat politique des Indes; & de la maniere dont le Roi d'Eſpagne le gouverne.

CHAPITRE I.

Origine, ceſſation, rétabliſſement, & réforme de la Chambre des Comptes des Indes.



E'S que les Eſpagnols commencerent à peupler l'Amerique, les Rois d'Eſpagne, pour régler les différens des peuples de cette Contrée, y érigerent des Tribunaux, auſquels ils donnerent le titre

de Chambres des Comptes, ou Conseil Royal des Indes. Ces Chambres furent obligées de cesser pour quelque temps, à cause de la mésintelligence des Officiers, & de la révolte des peuples. Elles furent rétablies par Charles-Quint en 1524. & ensuite réformées par le même Prince, & elles recommencerent leurs fonctions dans le pays, que l'on partagea depuis en deux Royaumes, celui du *Perou*, & celui du *Mexique*, lesquels par succession de temps se sont augmentez & étendus jusqu'à quatrevingt-sept mille lieuës, qu'on a séparées encore en plusieurs Provinces, où ont été bâties quantité de Villes célébres & d'Eglises considérables, & où enfin on a érigé un grand nombre de Dignitez tant Ecclésiastiques que Séculieres; c'est-à-dire, des Archevêques, des Evêques, des Abbez, des Prieurs, des Doyens, des Chanoines, des Présidens, des Chanceliers, des Conseillers, &c. Il le falloit ainsi pour l'utilité, le gouvernement & le maintien des fameuses Colonies qui y sont présentement.

C'est pour cette même raison que le Roi d'Espagne a érigé trois Chambres des Comptes; la premiere à la *nouvelle Espagne*, la seconde au *nouveau Royau-*

me de Grenade, la troiſiéme au *Perou.* Leur Juriſdiction eſt fort étenduë, puiſque ſeule elle tient lieu de toutes les Juriſdictions que nous voyons en France : car s'il y a des Officiers établis pour juger des affaires tant civiles que criminelles, ils ſont pris de ces trois célébres Compagnies, qui connoiſſent particulierement des affaires du Roi.

Ceux qui ont le maniement de ſes deniers ſont obligez de compter devant elles dans les Bureaux & les Départemens qui ſont deſtinez à cet uſage. C'eſt auſſi dans ces Départemens qu'on trouve des Mémoires très-curieux, où l'on peut apprendre le gouvernement Politique du Roi d'Eſpagne dans l'Amerique, & toute l'Hiſtoire du pays. C'eſt de là qu'on a tiré les Pieces qui compoſent ce Manuſcrit.

Lorſqu'il arrive quelque affaire de grande importance, c'eſt au Roi immédiatement que ces Chambres envoyent le paquet ſecret qui les contient, après l'avoir ſcellé ; & c'eſt à ces mêmes Chambres que le Roi renvoye auſſi immédiatement la réponſe qu'il trouve à propos de leur rendre. Il a compoſé ces Chambres des Officiers dont on va voir le dénombrement.

CHAPITRE II.

Charges des Chambres des Comptes, ou Conseil Royal des Indes.

Président, Maître, Auditeur des Comptes.

CHACUNE de ces Chambres consiste en un Président, un grand Chancelier, douze Conseillers ou Maîtres des Comptes, un Procureur du Roi, deux Avocats Généraux, un Sous-Chancelier, un Grand-Prévôt, quatre Auditeurs des Comptes, vingt-quatre Clercs des deux Greffes, cinq Restaurateurs, deux Substituts du Procureur du Roi, un Avocat & un Procureur des Pauvres, un Historiographe, un Géometre, un Arpenteur, un Greffier de la Chambre, un Concierge, un Sous-Concierge, dix Huissiers, un Chapelain, un Sous-Chapelain.

Motifs du Roi d'Espagne pour l'établissement de la Chambre des Comptes.

Si les Rois sont indispensablement obligez de s'appliquer aux affaires publiques, ils ne sont pas moins obligez de songer à celles qui les regardent en particulier, parceque les affaires publiques qui concernent les Sujets, dépendent absolument des affaires particulieres qui regardent les Rois. C'est dans cette vûë que Philippe IV. Roi d'Espagne

d'Espagne & des Indes, forma un Conseil Privé, choisi d'entre les Officiers les plus expérimentez de la Chambre dont il s'agit. Ce Conseil s'assemble les Lundis & le Vendredis, pour résoudre des affaires les plus importantes.

Après avoir marqué le nombre des Officiers de ces Chambres, il faut parler de leur pouvoir.

Etenduë de sa Jurisdiction.

Ces Chambres exercent une Jurisdiction Souveraine sur tout ce qui concerne les Indes, tant par mer que par terre, tant pour la paix que pour la guerre, pour le Criminel que pour le Civil, établissant les Juges & les Gouverneurs, & tous les autres Officiers, de quelque condition qu'ils puissent être; ordonnant les Armées Navales, les Galions, les Envois extraordinaires des Fregates d'avis, & le choix des Navires. De-plus, elles ont le pouvoir de donner des Patentes aux particuliers pour le négoce des Indes, & pour tenir des Conseils extraordinaires, d'envoyer des ordres aux Vice-Rois & aux Généraux des Flottes. Elles ont droit encore de donner les Archevêchez & les Evêchez, & d'en disposer souverainement.

Temps auquel elle donne audience.

Ces Chambres s'assemblent le matin pendant trois heures, le Mardi, le Mecredi,

credi, le Jeudi, & le Samedi, seulement; car le Lundi & le Vendredi, comme je viens de le dire, sont destinez pour le Conseil Privé. L'Assemblée générale régle tout ce qui regarde le Gouvernement; & quand il y a quelques différens entre des Particuliers, on tient deux autres Assemblées pour leur donner audience.

Outre cela il y a encore un Conseil de guerre, composé de quatre des plus anciens Conseillers, avec un Président. Il se tient le Mardi & le Jeudi de chaque semaine, on y résout tout ce qui regarde la guerre tant par mer que par terre, on y donne toutes les Charges militaires, tant celles qui sont vaquantes, que celles qui sont nouvellement créées; aussi-bien que celles qui concernent le commerce.

CHAPITRE III.

Etat des Officiers qui gouvernent dans l'Amerique, sous l'autorité du Roi d'Espagne.

CE n'est pas d'aujourd'hui que les Rois ont reconnu ce que vaut dans un pays la Justice, surtout quand elle est

administrée

administrée par des Officiers d'une intégrité connuë, soit pour établir la discipline & la police partout, soit pour les maintenir quand elles sont établies. Le Roi d'Espagne a créé pour cet effet des Officiers dans les lieux où il n'y en avoit pas; comme un Gouverneur, un Capitaine Général, & un Président dans les Villes de *Saint Domingue*, de *Saint Christophe*, de *Santiago*, de *Saint Jean de Puerto-Ricco*, de *Saint Augustin*, de l'*Assomption*, à *Cumana*, Capitale de la Province de *Nueva Andalouzia;* & dans les Villes de *Merida*, de *Guadalaxara*, de *Durango*, de *Guatimala*, de *Laconisco*, de *Carthago*, de *Manilla* Capitale des *Isles Philippines*.

Autrefois le Roi d'Espagne établissoit aussi des Gouverneurs dans les Isles de *Ternates;* mais il a perdu ce droit depuis que les Hollandois en sont devenus les maîtres.

Officiers qui gouvernent dans le Royaume du Perou.

Un Vice-Roi, un Capitaine Général, & un Président de l'Audience Royale & Chancellerie du Perou, résidant à *Lima* Capitale de ce Royaume. De-plus, il y a huit Conseillers, l'un desquels est

Sur-Intendant des biens qui vaquent par mort. Il y a encore quatre Syndics, qui servent de Prévôt ; deux Procureurs du Roi, un pour le Civil, l'autre pour le Criminel ; un Protecteur des Indiens, quatre Prévôts de l'Audience, trois Concierges, deux pour le Civil, & un pour le Criminel ; un Chapelain de l'Audience.

Jurisdictions & Bailliages dépendans de cette Audience.

Bailliages.

De *Chiuco*, de *Cusco*, & de ses dépendances : du Bourg d'*Ica*, de *Collaguas*, de la Ville de *Guamanga*, de *Santiago de Miraflores de Zana*, de *Saint Marc du Port d'Arica*, de la Ville d'*Arequipa*, de *Truxillo*, de *Saint Michel du Port de Paita*, de *Castel Vireina.*

Charges Militaires.

Un Maréchal de Cap commandant la Garnison de la Ville de *Callao*. Un Commandant Général de l'Equipage naval du *Perou.*

Officiers de l'Audience Royale de la Ville de la Plata dans la Province de Charcas.

Un Gouverneur, un Capitaine, un Président,

Président, six Conseillers, un Syndic, un Procureur du Roi, deux Prévôts, deux Concierges, & un Juge avec le même pouvoir que tous ceux de l'Amerique.

Jurisdictions & Bailliages de cette Audience.

La Province de *Tucuman*, de *Santa Cruz de la Sierra*, du *Pariguay*, de *Potosi*, de *Saint Philippe d'Autriche.* Un Gouverneur & un Capitaine Général de la riviere de *la Plata*. Un Grand Prévôt des Mines de *Potosi.*

Officiers de l'Audience Royale de Santiago de la Province de Chile.

Un Gouverneur & un Capitaine Général de la même Province, quatre Conseillers, un Procureur du Roi, un Prévôt, un Concierge.

Officiers de l'Audience Royale de la Ville de Santa Fé de Bogota, Capitale du nouveau Royaume de Grenade.

Un Gouverneur, un Capitaine Général, un Président, six Conseillers, un Procureur Fiscal, deux Prévôts, deux Concierges.

Jurisdictions

Jurisdictions & Bailliages de cette Audience.

La Ville & Province de *Carthagene*, les Villes de *Fonja*, de *Toca Malbague*, & plusieurs autres Bourgs.

Charges Militaires.

Un Capitaine & Major de la Milice, un Gouverneur du Château de *Saint Mathias*; trois Capitaines d'Infanterie.

Les Provinces de *Santa Martha*, d'*Antioche*, de *Popayan*, de *Musos*, de *Merida* ont aussi leurs Gouverneurs.

Officiers de l'Audience de St. Francisco de Quito.

Un Gouverneur, un Président, quatre Conseillers, un Procureur du Roi, un Prévôt, deux Concierges, un Chapelain.

Jurisdictions de cette Audience.

Zurnaco & *Canale*, *St. Juan de Barca-Moros*, Villes de *Cuença*, de *Quajaquel*.

Officiers de l'Audience de Panama, & de la Province de Terre-ferme.

Un Gouverneur, un Capitaine Général,

néral, & un Préſident, quatre Conſeillers, un Procureur du Roi, un Prévôt, un Concierge.

La Juriſdiction de *Veragua*, avec le Bailliage de *Camaraca la grande*, & celui de la Ville de *Nata*, dépendent de cetre Audience.

Charges Militaires.

Un Capitaine & Major de la Garniſon de *Panama*, un Capitaine d'Infanterie, un Gouverneur du Château de *Saint Jerôme*, un Capitaine & Gouverneur du Château de *Saint Jago*, un Gouverneur & Capitaine Général de la Ville de *Santa Maria* & de la riviere de *la Hache*.

Officiers de la Chambre des Comptes de Lima.

Huit Maîtres des Comptes; ſçavoir trois pour l'Audience, trois pour les Départemens, & deux pour les Ordonnances.

Trois Officiers pour les deniers Royaux dans la même Ville, un Correcteur des Comptes, un Tréſorier, un Auditeur.

Officiers de l'Audience Royale de Chile.

Un Commiſſaire & Directeur Géné-

ral

ral de la Milice, un Auditeur des Comptes, & un Tréſorier Général des deniers Royaux de cette Province.

Officiers du nouveau Royaume de Grenade.

Trois Auditeurs des Comptes de cette Audience, deux pour les Ordonnances, un pour la Ville de *Bogota*, un pour celle de *Carthagene*, un pour celle d'*Antioche*, un Tréſorier Général de la Province de *Santa Martha.*

Officiers de l'Audience de St. Franciſco de Quito.

Un Auditeur des Comptes, un de *Popayen*, un de *Lojo*, un de *Saint Jago de Quajaquel.*

Officiers de l'Audience de Panama.

Un Auditeur des Comptes & Tréſorier Général des deniers Royaux, un Garde & Commis Général du Roi à *Panama.*

Il faut remarquer que tous les Officiers dont nous parlons ici, tiennent leurs Charges, à vie, à moins que leur mauvaiſe conduite n'oblige à les dépoſſéder. Mais pour les Vice-Rois, les Gouverneurs & les Capitaines Généraux que

que le Roi d'Eſpagne envoye dans l'Amerique, ils n'exercent cette Charge que pendant trois années. Quelquefois pourtant le Roi les continuë lorſque leur temps eſt expiré.

Ce que j'ai dit juſqu'à cette heure au ſujet des Charges Séculieres, eſt contenu dans un Manuſcrit Eſpagnol, tiré des Archives les plus ſecrettes des Indes. Voici ce qu'il porte encore touchant les Dignitez Ecléſiaſtiques.

Fin de la premiere Partie.

SUITE



SUITE DE

L'ETABLISSEMENT

D'UNE

CHAMBRE DES COMPTES

DANS LES INDES.

SECONDE PARTIE

De l'Etat Ecclésiastique, & des Benefices ausquels le Roi d'Espagne pourvoit.

CHAPITRE I.

Du Clergé Espagnol de l'Amerique ; des Benefice, avec leurs Revenus en général.

Dignitez Ecclésiastiques, Archevêché, Abaye, &c.



N voit que la puissance des Souverains n'est jamais mieux maintenuë qu'au moment qu'ils établissent dans le pays où ils régnent, la Religion du vrai Dieu qui les

les fait régner, & qu'ils ont ſoin de ſes Miniſtres. C'eſt dans cette vûë que le Roi Catholique a fait bâtir tant d'Egliſes dans l'Amerique, & érigé tant de Dignitez, auſquelles il a attaché de très-grands revenus, comme on le peut voir par ce qui ſuit.

L'Archevêché de *Lima*, dans le Royaume du *Perou*, a huit Evêchez Suffragans, quarante Chanoines, neuf Archidiacres, huit Chantres, ſept Maîtres d'Ecole, ſept Tréſoriers, dix-ſept Aumôniers, ſix Agents; dont le revenu en général eſt de quatre cens vingt-neuf mille deux cens Ducats, qui ſont ſix cens quarante-trois mille huit cens livres de notre monnoye. Il eſt à remarquer qu'un Ducat ne vaut que trente ſols.

Ducat ne vaut que 30. ſols.

L'Archevêché de *Sainte Foi de Bogota*, dans le nouveau Royaume de *Grenade*, a pour Suffragans trois Evêchez, huit Doyennez. Il a encore quatre Archidiacres, quatre Chantres, trois Maîtres d'Ecole, trois Tréſoriers, ſept Chanoines, trois Doyens; dont le revenu général eſt de cinquante-neuf mille huit cens quatrevingt-dix Ducats, qui ſont quatreving-neuf mille huit cens trente-cinq livres de notre monnoye.

L'Archevêché

L'Archevêché de la Province de *Plata*, dans le même Royaume, a pour Suffragans cinq Evêchez, six Doyennez, six Archidiaconez, avec quatre Chantres, un Maître d'Ecole, trois Tréforiers, dix-fept Chanoines, trois Aumôniers; dont le revenu eft en général de deux cens quatrevingt-huit mille deux cens vingt-fix Ducats, & de notre monnoye trois cens quatrevingt-huit mille trois cens trente-huit livres.

L'Archevêché de *Mexique*, Capitale du Royaume de la nouvelle Efpagne, a pour Suffragans neuf Evêchez, dix Doyennez, cent vingt-neuf Diaconez, dix Archidiacres, huit Chantres, fept Maîtres d'Ecole, fix Tréforiers, cent quarante-trois Chanoines, vint-fix Aumôniers; dont le revenu en général monte à un million cent cinquante-fix mille deux cens quatre Ducats, qui font un million fept cens trente-quatre mille trois cens fix livres de notre monnoye.

L'Archevêché de l'*Ifle de St. Domingue*, qui emporte la Primatie des Indes de l'Amerique, a pour Suffragans quatre Evêchez & deux Abbayes, quaran-un Chanoines, quatre Doyens, quatre Archidiacres, quatre Chantres, deux Maîtres d'Ecole; & le revenu en général

ral est de cent vingt-deux mille huit cent Ducats, & de notre monnoye cent trente-quatre mille deux cens livres.

L'Archevêché de la Ville de *Manilla*, Capital des Philippines, dépendante du Royaume de *Mexico*, a pour Suffragans trois Evêchez avec un Doyen, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Trésorier, trois Chanoines, quatre Aumôniers, deux Agents; dont le revenu en général est de vingt-quatre mille huit cens Ducats, qui sont trente-sept mille deux cens livres de notre monnoye.

Ensorte que le nombre des Officiers du Clergé de l'Amerique, dépendant du Roi d'Espagne, consiste en six Archevêques, trente-huit Evêques, deux Abbez, cent quatrevingt-neuf Doyens, trente-trois Archidiacres, vingt-neuf Chantres, trente-un Maîtres d'Ecole, vingt-cinq Trésoriers, deux cens quatorze Chanoines, soixante-cinq Aumôniers, vingt Agents, qui font tous ensemble six cens Officiers du Clergé, & qui ont en tout de revenu deux millions huit cens quatrevingt-un mille trente Ducats; c'est-à-dire, trois millions huit cens vingt-un mille cinq cens quarante-cinq livres de notre monnoye.

Il y a encore outre cela quatre Universitez, Universitez.

versitez, où l'on enseigne les Arts Libéraux, & les Sciences supérieures; sçavoir à *Mexico*, à *Lima*, à *St. Domingo*, & à *Manilla*.

Inquisition.

De-plus, il y a trois Chambres générales de l'Inquisition, à *Mexico*, à *Lima*, & à *Carthagene*. Outre les Archevêchez, Evêchez, Abbayes, &c. dont nous avons parlé ci-dessus, il y a dans l'Amerique soixante & dix mille Eglises tant Paroissiales que Claustrales, qui ont leurs rentes particulieres.

Nombre des Eglises dans l'Amerique.

Depuis que le Roi d'Espagne possede l'Amerique, jusqu'en l'année 1680. on compte neuf cens quatrevingt-dix-sept Prélats, dont il y en a eu deux cens vingt-quatre choisis d'entre les Moines, & le reste d'entre les Prêtres séculiers.

CHAPITRE II.

Dénombrement & revenus des Benefices ausquels le Roi d'Espagne pourvoit dans l'Amerique.

Etat des Bénéfices ausquels le Roi d'Espagne pourvoit.

L'Eglise Cathédrale de la Ville de *Los Reyes*, Capitale du Perou, a eu depuis son institution huit Prélats, & est dédiée à l'Apôtre Saint Jean. Elle a encore

core huit Evêchez Suffragans, trente-deux Chanoinies, un Doyen qui a quatre mille Ducats de revenu, un Chantre, un Archidiacre, un Maître d'Ecole, un Tréſorier, qui ont chacun trois mille Ducats de rente; & dix Chanoines, ayant chacun de revenu deux mille cinq cens Ducats; ſix Partageurs, mille; quatre Chapelains, cinq cens.

Les Evêchez Suffragans ſont ceux qui ſuivent. Le premier eſt celui de la Ville d'*Arequipe*, conſacré à la Vierge ſous le titre de l'Aſſomption. L'Evêque a ſeize mille Piaſtres de revenu; le Doyen deux mille; l'Archidiacre, le Chantre, le Tréſorier, chacun dix-huit cens; & quatre Chanoines, chacun quatorze cens Ducats.

Le deuxieme eſt l'Evêché de la Ville de *Truxillo*, ſous le titre de la Conception de la Vierge. L'Evêque à quatorze mille Ducats de revenu. Deux Doyens, chacun deux mille. Un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Tréſorier chacun douze cens; & deux Partageurs, mille.

Le troiſiéme eſt l'Evêché de *Santo Franciſco de Quito*, dédié à Sainte Marie. L'Evêque a de revenu dix-huit mille Ducats, le Doyen quinze cens; l'Archidiacre,

chidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole & le Tréſorier, chacun treize cens. Six Chanoines, quatre Aumôniers, chacun cinq cens.

Le quatriéme eſt l'Evêché de la Ville de *Cuſco*, ſous le titre de l'Aſſomption de la Vierge. L'Evêque a de revenu vingt-cinq mille Ducats, le Doyen dix-neuf cens; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun deux mille; ſix Chanoines, chacun douze cens, & trois Partageurs, chacun huit cens.

Le cinquiéme Evêché eſt celui de la Ville de *St. Juan de la Vittoria de Quamanga*, dedié à l'Apôtre Saint Jean. L'Evêque a huit mille Ducats de revenu; le Doyen treize cens, l'Archidiacre, le Chantre, chacun onze cens; deux Chanoines, chacun huit cens.

Le ſixiéme eſt l'Evêché de *Panama*, dédié à Notre-Dame *del antigua del d'Arien*. Il a été le premier établi en Terre-ferme. L'Evêque a ſix mille Ducats de revenu, le Doyen onze cens; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun huit cens; & trois Chanoines, chacun ſix cens.

Le ſeptiéme eſt l'Evêché de *Saint Jaques de Chile*, dédié à Sainte Marie. L'Evêque

L'Evêque a de revenu cinq mille Ducats; le Doyen neuf cens, l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Trésorier, chacun huit cens.

Le huitiéme est l'Evêché de la Ville Impériale de *Chile*, sous le titre de la Conception de la Vierge. L'Evêque a quatre mille Piastres de revenu; le Doyen sept cens, l'Archidiacre cinq cens; deux Chanoines, chacun quatre cens.

CHAPITRE III.

Dépendances & revenus de l'Archevêché de Sainte Foi de Bagota.

CET Archevêché est établi dans le nouveau Royaume de *Grenade*, sous le titre de la Conception de la Vierge. Il a trois Evêchez pour Suffragans; sçavoir, *Carthagene*, *Popayan*, & *Sainte Marthe*. L'Archevêque a de revenu quatorze mille Ducats, l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Trésorier, chacun quatorze cens; quatre Chanoines, chacun mille; deux Aumôniers, chacun sept cens; & le Doyen deux mille.

Revenus des Benefices.

Le premier Evêché Suffragant est celui de *Popayan*, dedié à la Vierge. L'Evêque a de revenu cinq mille Ducats, le Doyen cinq cens, l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole & le Trésorier, chacun six cens, & cinq Chanoines, chacun cinq cens.

Revenu de l'Archevêché de Carthagene.

Le deuxiéme est l'Evêché de *Carthagene*, consacré à Sainte Catherine. L'Evêque a de revenu six mille Piastres, le Doyen sept cens, le Chantre, l'Archidiacre, le Maître d'Ecole, chacun cinq cens cinquante; deux Chanoines, chacun 4. cens.

Le troisiéme est l'Evêché de *Sainte Marthe*, dedié à la même Sainte. L'Evêque a de revenu mille huit cens Ducats, le Doyen six cens, l'Archidiacre, le Chantre, chacun quatre cens, un Chanoine trois cens.

Dépendances & revenus de l'Archevêché de la Plata.

L'Archevêché de cette Ville a cinq Evêchez pour Suffragans; sçavoir, ceux de la *Pax*, de *Cucuman*, de *Santa Cruz*, de *Pariguay* & de la *Trinité*. Cet Archevêché est dédié à Sainte Marie, & a soixante mille écus de revenu tous les ans; le Doyen cinq mille Piastres, l'Archidiacre,

chidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun quatre mille Piaſtres, ſix Chanoines, chacun trois mille, ſix Partageurs, chacun dix-huit cens.

Le premier Evêché Suffragant eſt celui de *Nôtre-Dame de Paix*, dans la Province de *Chiuqujago.* L'Evêque a tous les ans dix-huit cens trente-huit Piaſtres, le Doyen cinq cens, l'Archidiacre, le Chantre, le Tréſorier, chacun quatre cens, deux Chanoines, chacuns trois cens.

Le deuxiéme eſt celui de *Santiago del Eſtero*, dans la Province de *Tucuman*, dédié aux Apôtres Saint Pierre & Saint Paul. L'Evêque a tous les ans de revenu ſix mille Ducats, le Doyen, l'Archidiacre, le Tréſorier, chacun ſept cens cinquante.

Le troiſiéme eſt l'Evêché de Saint Laurent de *las Barenças* de *Santà Cruz, de la Lierra*, dédié au même Saint. L'Evêque a tous les ans de revenu douze mille Ducats, le Doyen dix-huit cens, l'Archidiacre ſeize cens, deux Chanoines, chacun treize cens.

Le quatriéme eſt l'Evêché de *Pariguay*, ſous le titre de la Viſitation de la Vierge. L'Evêque a tous les ans ſeize

mille Ducats, le Doyen deux mille, l'Archidiacre & le Chantre, chacun dix-huit cens; cinq Chanoines, chacun treize cens; deux Partageurs, chacun deux mille.

Le cinquiéme est l'Evêché de la Trinité de la Ville de *Santa Maria del Puerto de Buenos Ayres*, dédié à Saint Martin. L'Evêque a cinq mille Ducats tous les ans, le Doyen cinq cens, l'Archidiacre quatre cens cinquante, deux Chanoines, chacun quatre cens.

Dépendances & revenus de l'Archevêché de Mexico.

L'Archevêché de la Ville de *Mexico*, Capitale du Royaume de la nouvelle Espagne, a été premierement institué en Evêché en 1518. & ensuite érigé en Archevêché en l'année . . . . . que je laisse en blanc pour l'avoir trouvé ainsi dans le Manuscrit Espagnol. Cet Archevêché est dédié à Nôtre-Dame; il a de revenu annuel vingt mille Piastres, & dix Evêchez pour suffragans; sçavoir, ceux *del Pueblo de los Angelos*, de *Valladolid*, de *Guatimala*, de *la Vera-Cruz*, y compris celui de *Goaxaca*, celui de *Giriapia*, ceux de la *Nouvelle Galice*, de *Jucatan*, & de la *Nouvelle Biscayé*.

Le

Le Doyen de l'Archevêché de *Mexico* a de revenu annuel dix-neuf cens cinquante Piaſtres, l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun ſeize cens quatrevingt-dix-huit Piaſtres; dix Chanoines, chacun treize cens; ſix Aumoniers, chacun neuf cens quatorze; ſix Médiateurs, chacun quatre cens cinquante ſept.

Le premier Evêché Suffragant eſt celui de la Ville de *la Puebla de los Angelos*, dédié à Notre-Dame. L'Evêque a de revenu annuel cinquante mille Piaſtres, le Doyen quatre mille, l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, un Tréſorier, chacun cinq mille; vingt-ſept Chanoines, chacun trois mille; ſix Aumôniers, chacun trois mille.

Le deuxiéme eſt l'Evêché de *Valladolid*, dans la Province de *Mechacham*, dédié à Saint Sauveur. L'Evêque a de revenu naturel trente-quatre mille Piaſtres, le Doyen dix-ſept cens; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole le Tréſorier, chacun deux mille ſix cens; huit Chanoines, chacun treize cens; ſix Aumoniers, chacun ſept cens.

Le troiſiéme eſt l'Evêché *d'Antequera*, dans la vallée de *Guaxaca*, dédié à

Sainte Marie. L'Evêque a tous les ans ſept mille Piaſtres; neuf Diacres, chacun mille Piaſtres ; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun huit cens Piaſtres; cinq Chanoines, chacun ſix cens.

Le quatriéme eſt l'Evêché de *Guadalaxara*, dans la Province de la *Nouvelle Galice*, dédié à Sainte Marie. L'Evêque a tous les ans ſept mille Piaſtres; onze Doyens, chacun mille Piaſtres; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun huit cens; ſept Chanoines, chacun ſix cens.

Le cinquiéme eſt l'Evêché de la Ville de *Duranguo*, Capitale de la *Nouvelle Biſcaye*, dédié à Saint Mathieu. L'Evêque a de revenu annuel quatre mille Piaſtres; cinq Doyens, un Archidiacre, un Chantre, chacun huit cens; deux Chanoines, chacun ſix cens ſoixante.

Le ſixiéme eſt l'Evêché de la Ville de *Merida*, Capitale de la Province de *Jucatan*, dédié à *Santo Idelfonſo*. L'Evêque a de revenu annuel huit mille Piaſtres; neuf Diaconez de chacun mille Piaſtres; le Doyen en a mille; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun huit cens; deux Chanoines, chacun ſix cens; deux

Aumôniers,

Aumôniers, chacun quatre cens.

Le ſeptiéme eſt l'Evêché de la Ville de *Santiago*, Capitale de la Province de *Guatimala*, dédié à Saint Jacques Patron d'Eſpagne. L'Evêque a de revenu annuel huit mille Piaſtres, dix Diaconez ayant chacun douze cens Piaſtres; un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Tréſorier, chacun cinq mille; cinq Chanoines, chacun huit cens.

Le huitiéme eſt l'Evêché de *St. Jago de Leon*, dans la Province de *Nicaragua*. L'Evêque a de revenu annuel trois mille Ducats, cinq Diaconez de ſix cens Piaſtres de revenu, un Archidiacre & un Maître d'Ecole, avec chacun quatre cens, & deux Chanoines, chacun trois cens.

Le neuviéme eſt l'Evêché de la Ville de *Chiappa*, dédié à Saint Chriſtophe, l'Evêque a de revenu annuel cinq mille Piaſtres, un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Tréſorier, chacun huit cens; deux Chanoines, chacun ſix cens; & enfin ſix Diaconez de chacun huit cens.

Dépendances & revenus de l'Archevêché de Saint Domingue.

L'Archevêché de la Ville de *Saint Do-*

mingue, Capitale de *l'Isle Espagnole*, est dédié au même Saint. L'Archevêque a de revenu six mille Ducats, un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Trésorier, chacun trois mille; dix Chanoines, chacun deux cens; deux Aumôniers, chacun cent cinquante, & enfin seize Diaconez de chacun quarante. Outre cela on y a encore annexé par Acte du 15. Février 1624. deux Cures, & l'Evêché de la Ville de la *Vega* dans l'Isle de la Jamaïque.

Cet Archevêché a pour Suffragans quatre Evêchez & deux Abbayes.

Le premier est l'Evêché de *Saint Jean de Puerto Ricco*, dédié au même Saint. L'Evêque a de revenu annuel cinquante mille Maravedis; un Archidiacre, un Chantre, ont chacun deux mille Réales; cinq Chanoines, chacun cent cinquante Ducats; deux Aumôniers, chacun cent, neuf Diaconez, chacun deux cens.

Le deuxiéme est l'Evêché de *Saint Jago de Cuba*, sous le titre de l'Assomption de Notre-Dame. L'Evêque a huit mille Piastres de revenu, il y a sept Diaconez de chacun mille, un Chantre qui a six mille Réales; cinq Chanoines, chacun cinq mille; deux Aumôniers, chacun trois mille.

Le troiſiéme eſt l'Evêché de Sainte Anne de *Corro*, dans la Province de *Venezuela*, dédié à la même Sainte. L'Evêque a de revenu annuel huit mille Piaſtres; un Chantre, un Archidiacre, un Tréſorier, chacun onze cens; quatre Canonicats, chacun de quinze cens.

Le quatriéme eſt l'Evêché de la Ville de *Valladolid*, de la Province de *Comayagua*, Capitale de la Province des *Honduras*. L'Evêque a de revenu annuel trois mille Piaſtres; de-plus il y a cinq Diacres, un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Tréſorier, à qui Sa Majeſté Catholique a accordé dès l'année 1618. chacun deux cens piaſtres de revenu annuel, qu'il fait tirer de ſon épargne, à condition pourtant de les reprendre ſur les Dixmes qui peuvent leur revenir.

L'Abbaye de la Ville de la *Vega* avoit pendant qu'elle étoit ſous l'obéïſſance du Roi d'Eſpagne deux mille Ducats de revenu; mais les choſes ont changé depuis qu'elle eſt ſous la domination du Roi d'Angleterre.

L'Abbaye de *l'Iſle de la Trinité en Guyana* a été érigée en 1629. & à l'heure que je parle on travaille à en ériger encore une autre à la *Floride*,

qui doit dépendre de l'Isle de *Cuba.*

Dépendances & Revenus de l'Archevêché de Manilla.

L'Archevêché de cette Ville, Capitale des *Isles Philippines*, sous le titre de l'Assomption de la Vierge, tire tous les ans trois mille Ducats de l'Epargne du Roi, selon le Concordat du 17. Juin 1595. Il a douze Chanoinies qui tirent leur revenu de la même Epargne, selon le Concordat de l'année 1594. le Doyen a de revenu annuel six cens Piastres; le Chantre, le Maître d'Ecole, le Trésorier, chacun cinq cens; trois Aumôniers, chacun trois cens; deux Agents, chacun deux cens. Toutes les Chanoinies sont ordinairement accordées aux Inquisiteurs. Cet Archevêché a trois Evêchez pour Suffragans.

Le premier est celui du nom de Jesus dans l'*Isle de Cebu.*

Le second est celui de *Nueva Sevillia* dans l'Isle de *Luzon.*

Le troisiéme est celui de la Ville de *Caceres*, dans l'Isle de *Camarines.*

Fin de la seconde Partie.



ETABLISSEMENT D'UNE CHAMBRE DES COMPTES DANS LES INDES.

TROISIE'ME PARTIE,

Contenant les revenus que le Roi d'Espagne tire de l'Amerique, & ce que les plus grands Princes de l'Europe y possedent.

CHAPITRE I.

Surquoi, & comment se levent les Droits du Roi d'Espagne.



E Pays étant merveilleusement fertile en beaucoup de lieux, on sçait que les plus grands Monarques de l'Europe ont envoyé des Colonies dans les Contrées les plus Impôts.

abondantes, après s'en être rendu maîtres; ce qui dans la ſuite leur a produit de grands avantages, comme on peut s'en inſtruire par le Manuſcrit dont j'ai parlé. Cet Ouvrage a été compoſé par les Eſpagnols; ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ayent mis leur Roi le premier. Pour ne pas m'écarter de mon Original, je commencerai comme lui par le Roi d'Eſpagne.

Ses revenus ſont très-conſidérables, & proviennent des Impôts qui ſuivent; ſçavoir, le droit de *Señoraje*, de *Vacantes en Moſtrenços*, *Almojarifalgos*, *Commiſſos*, *Eſtanca de naypes*, d'*Averia*, d'*Alcavalo*, de *Tributos vacos*, de *Janaconas*, de *Tircios de Encommiendos*, de *Hatunnuras*, d'*Aloxa*, de *Pulperias*, de *Lana Vicunna*, de *Media Anata*. On verra dans la ſuite l'explication de tous ces mots. Outre cela il y a quantité de marchandiſes de grand prix qui payent impôt, comme Ambre-gris, Perles, Emeraudes, & pluſieurs autres choſes précieuſes, dont on va voir auſſi le détail.

Le droit Royal de cinq pour cent eſt le plus beau & le meilleur de tous ceux que le Roi d'Eſpagne tire de l'Amerique, & celui d'où proviennent les ſom-

mes immenſes qu'on porte tous les ans en Eſpagne dans les Galions du Roi. Ce droit ſe leve ſur l'or & l'argent, ſur toutes les mines, de cuivre, de fer, de plomb, & des autres minéraux qui ſe découvrent tous les jours. Impôt ſur les Mines.

Le Roi leve ce droit ſans aucun riſque pour ſon compte; c'eſt-à-dire, franc & quitte de toutes charges. C'eſt à ces conditions qu'il a cédé les mines aux particuliers. L'argent en barre ou en planche, & celui qui eſt employé par les Ouvriers à diverſes ſortes d'ouvrages, paye auſſi le cinquiéme. Le même droit ſe prend ſur les mines d'or & d'argent, ſur l'argent & ſur l'or même.

Outre ce droit le Roi en a encore un autre très-conſidérable, qui eſt que de toutes les mines qui ſe découvrent dans l'étenduë de ce pays, il lui en appartient un certain eſpace. Il a dans les mines d'argent ſoixante perches, dans celles d'or cinquante, dans celles des autres métaux, comme fer, cuivre, étain & plomb, autant que dans celles d'argent. Pour les mines du vif-argent, comme c'eſt un métal néceſſaire pour découvrir tous les autres, le Roi les retient entierement pour lui. Toutefois il en donne la joüiſſance en propre trente

ans

ans durant, à celui qui les a le premier découvertes.

Impôt sur les Pierres précieuses.

Le Roi tire aussi le cinquiéme des Perles, des sémences de Perles, des meres de Perles, aussi-bien que de toutes les autres Pierres précieuses, comme Diamans, Topases, Rubis, Saphirs, Turquoises, Agathes, Emeraudes, & autres Pierres qui ont de l'éclat, y comprenant le Bézoar, le Corail rouge, l'Aimant, le Guayet, l'Arcanson, le Vitriol.

Sur les Trésors cachez.

De-plus, le Roi d'Espagne à la moitié de tous les *Huvacas*; c'est-à-dire, de tous les trésors cachez qu'on trouve dans les lieux habitez par les anciens Indiens, qui les enfoüissoient en terre, croyant en avoir besoin après leur mort. Tout ce qu'on trouve dans les Temples de leurs faux Dieux, nommez *Incas*, comme or, argent, & Pierreries; enfin toutes les autres choses qui servoient à leur culte.

Señoraje, ou Droit de Seigneurie, est le droit que l'on tire sur toutes les monnoyes qui se frapent au Potosi, & qui est la troisiéme réale.

L'argent & l'or en barre payent le cinquiéme, & encore un & demi par cent pour la sortie.

Estanca

Estanca de Naypes, ou le droit des Cartes a joüer, est un droit qui rapporte beaucoup. Il est affermé au plus offrant, & l'argent qui en provient est porté dans les coffres du Roi. Cela seul lui vaut plus de deux millions d'écus dans les Indes seulement. Sur les Cartes à joüer.

Vacantes en Mostrenços sont les biens des gens qui meurent sans héritiers, jusqu'au quatrieme degré. Il va la moitié de ces biens au Roi, & l'autre au Fisc, y compris les biens confisquez.

Almojarifalgos. Ce mot vient d'un mot Arabe Almajarife, qui signifie homme de métier. Ceci est un droit de cinq pour cent, sur tous les Ouvrages de Manufactures qui viennent d'Espagne, selon qu'ils sont taxez aux Indes. Sur les Ouvrages de Manufactures.

Ces mêmes Ouvrages de Manufactures payent autant de fois qu'ils changent de place dans les Indes, deux & demi par cent de sortie, & cinq d'entrée. Sur les prises qui se font en mer.

Le droit *d'Averia* est un droit de Marine. On employe l'argent qui en provient à l'Equipage qu'on met en mer du Port de *Gallao* au *Perou*, pour apporter l'argent du Roi. Outre cela le Roi a encore le cinquiéme de toutes les prises qui se font sur mer.

Sur l'or & l'argent qu'un Casique ou Gouverneur

Gouverneur des Indiens paye pour ſa rançon, on prend le cinquiéme, & encore le ſixieme qu'on donne au Roi; & en cas que le Caſique meure, ou en une bataille, ou par les mains de la Juſtice, Sa Majeſté a la moitié de la rançon, & l'autre moitié eſt partagée après en avoir tiré le cinquiéme.

Le droit d'*Alcavala* a beaucoup coûté à établir. On a commencé par deux, & après, à force d'armes on l'a fait monter juſqu'à quatre, & de ce qui en provient on envoye tous les ans en Eſpagne juſqu'à trois cens vingt-cinq mille Ducats. Ce droit conſiſte en un certain impôt que l'on met ſur tout ce qui ſe vend & s'achete dans le pays, même ſur tout ce que l'on y échange, & ſur tous les Teſtamens ou dons mutuels; parcequ'ils ſont réputez comme vente ou échange; enfin ſur toutes les Charges qui ſe vendent.

Ces Charges autrefois revenoient au Roi après la mort de ceux qui les exerçoient; mais à préſent il leur permet de les réſigner, pourvu que celui qui réſigne vive vingt jours après la réſignation; autrement la Charge revient au Roi, enſorte qu'il en peut diſpoſer en faveur de qui il lui plaît. La premiere

fois

fois que ces Charges se résignent, celui qui en doit être pourvû est obligé de payer la moitié de la somme qu'à coûté la Charge, & pour la seconde fois la troisiéme partie. Le tout va au profit du Roi.

Le droit de *Commissos* est tout ce qui tombe entre les biens de celui qui garde le Fisc, comme toutes les marchandises de contrebande : Par exemple, celles qui viennent des *Philippines* & de la *Chine;* parcequ'il est expressément défendu de recevoir aucune de ces marchandises dans le *Perou*, sur peine de confiscation du Navire & des marchandises, pour ne préjudicier en rien au commerce d'Espagne.

Ainsi toutes les marchandises qu'on embarque au Perou pour ces quartiers-là, sont confisquées, à moins qu'elles ne soient déclarées. Les amendes & confiscations sont mises chacune dans différens coffres, & on a établi plusieurs sortes d'Officiers pour cela, surtout un Receveur Général pour les amendes & confiscations, qui sont diverses selon la nature des biens des Administrateurs de la Couronne, qui ont l'Intendance des biens des Indiens, & outre cela la charge de les faire instruire en la Religion Catholique.

Il

Il y a deux ſortes d'Adminiſtrateurs ; dont les uns dépendent du Roi ſeulement, les autres du Public. Ceux qui dépendent du Roi qui a les revenus en propre, ont les dépendances du Perou & de tout le Royaume. Ceux qui dépendent du Public, ſont commis pour le payement de quelques dettes particulieres, ou pour accorder les graces qui pourroient être demandées par les Indiens, après en avoir demandé la permiſſion au Garde du Fiſc & des Officiers Royaux.

De-plus, afin que les revenus du Roi ne ſoient aucunement diminuez, & que les Indiens qui ſont écrits dans le dernier Regiſtre ne puiſſent ſe dire libres que ſur de bons & de ſuffiſans témoignages, on fait tous les trois ans la revûë de ces Regiſtres, & par ce moyen le Roi étant le premier Adminiſtrateur, tous les Offices lui reviennent.

Premierement, quiconque ſe fait Moine, ou Prêtre, perd ſa Charge : celui qui maltraite les Indiens, ou leur fait violence, ſe rend incapable d'en exercer aucune. Ceux qui héritent de ces Charges ſont obligez de comparoître dans ſix mois du jour qu'ils en héritent, ſur peine d'être évincez de leur

Charge.

Charge. Celui qui contrevient au commandement du Roi, ou du Vice-Roi, eſt interdit pour toûjours. Celui qui a deux Offices d'Adminiſtrateurs en perd une. Si quelqu'un meurt avant que ſon Office ſoit donné à un autre, & qu'il y ait vingt jours qu'il ſoit mort, l'Office d'Adminiſtrateur revient au Fiſc. La même choſe arrive ſi l'Office eſt vendu à un homme qui demeure hors des Indes, ou qui n'eſt pas Catholique.

Tributos vacos, ou Tributs vacants, c'eſt lorſque le Roi a des Offices en propre, les revenus qui en proviennent avant qu'ils ſoient donnez, s'appellent ainſi.

Tircios de Encommiendos, c'eſt lorſque l'Office change de Maître. Celui qui le reçoit le dernier eſt obligé d'en payer la troiſiéme partie au Roi : cela ne ſe fait que juſques à la deuxiéme fois.

Ianaconas, eſt lorſque les Indiens ſortent de leurs Bourgs & Villages : ils ſont obligez de payer le droit de ſortie.

Sur les Indiens qui ſortent de leur pays.

Hattunnuras, eſt lorſque les Indiens ſont chaſſez de leurs biens propres. Alors ils ſont obligez de venir ſervir les Eſpagnols à gages, & de travailler tour-à-tour aux mines du Roi.

Le Roi ayant été averti qu'il y avoit beaucoup

beaucoup de peuples Indiens réduits; qui étoient disperſez çà & là ſans payer aucun impôt, commanda auſſi-tôt qu'on en fît une revuë générale, & qu'on les enregiſtrât tous, les réduiſant en Paroiſſes, & leur donnant des Gouverneurs, afin que chacun fût taxé ſelon ſes biens; & pour cela il commit des Officiers Receveurs de ces taxes.

Le Roi d'Eſpagne exerce le droit des Incas.

Le Roi d'Eſpagne s'étant rendu Maître de ce pays, eſt devenu le Souverain Seigneur des *Incas*, & exerce leurs droits dans l'étenduë de ces contrées. C'eſt-pourquoi il peut diſpoſer de toutes choſes à ſa volonté. Comme dans le commencement les Vice-Rois avoient établi des Colonies dans les Indes, & donné en propre pluſieurs terres aux particuliers, le Roi voyant que la choſe étoit de trop grande importance, & entierement contraire à ſon autorité, ordonna de s'emparer, & de vendre même toutes les terres baſſes & habitables, à moins que les Propriétaires ne fiſſent voir qu'ils avoient quarante années de poſſeſſion.

Aloxa, eſt une eſpece de boiſſon, faite d'eau ſalée & de miel, baillée à ferme au plus offrant, & ce qui en provient eſt mis dans les coffres du Roi. On a voulu

a voulu auſſi affermer les Salines ; mais comme les Indiens n'ont point d'argent pour acheter le ſel, ce projet n'a pas réüſſi, d'autant plus qu'il y a quantité de mines de ſel dans les montagnes, où chacun eſt libre d'en prendre ſelon ſes beſoins. Pour ce qui regarde le Salpêtre, on n'y a mis aucun droit, on l'envoye en Eſpagne pour en faire de la poudre à canon.

Impôt ſur les Cabarets.

Pulperias, ſont des Cabarets où l'on apprête fort bien tout ce qui eſt néceſſaire dans un bon repas. Ces lieux ſont établis dans toutes les Villes & dans tous les Bourgs, juſqu'à un certain nombre déterminé. Ceux qui paſſent ce nombre ſont tenus de payer au Roi chacun quarante Piaſtres tous les ans, & l'on peut dire que ce revenu eſt fort conſidérable, à cauſe de la quantité des Villes & des Bourgs qui ſont dans l'Amerique.

Le *Sublimé* eſt auſſi affermé, quoique l'uſage n'en ſoit pas grand dans l'Amerique ; car les femmes ne s'y fardent point.

Les droits d'entrée pour les Negres ſont fort grands; car on en apporte quantité de la Guinée, & on paye pour chacun deux Piaſtres.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Description du Vigogne. Droits qui se levent, tant sur la laine que sur d'autres choses.

L*Ana Vicunna*, c'est la laine du Vigogne, qui est une des meilleures marchandises qui viennent du Perou. Je quitte un moment le Manuscrit, pour faire la description de cet animal, qu'on sera bien aise de connoître à cause de sa grande utilité.

Le Vigogne est de la grandeur d'une chévre, & a la laine d'une Brebis; sa laine est brune, & mêlée souvent d'espace en espace de petites taches blanches: il y en a quelquefois qui l'ont de couleur cendrée. Ces animaux se rencontrent par troupes dans les montagnes du Perou; mais outre que leur laine est très-profitable, on trouve encore dans leur estomac la Pierre de Bézoar, autrefois si estimée chez les peuples de l'Europe, & qui l'est encore beaucoup parmi les Espagnols. Cette Pierre s'engendre dans le corps de ces animaux, par l'usage d'une certaine herbe qui croît sur

Ce que c'est que la Pierre de Bezoar; où & de quoi elle s'engendre.

ſur les montagnes du Perou, & qui leur ſert de nourriture.

Le Roi d'Eſpagne voyant que cette laine étoit néceſſaire pour les belles Manufactures de draps, de chapeaux, &c. jugea à propos d'en permettre le tranſport dans les pays Etrangers, moyennant un certain droit; mais les fraudes qui ſe commettent dans ce genre de commerce, ſont cauſe qu'il n'en revient preſque rien au Roi : car on les fait paſſer en mattelats, & en tant de manieres cachées, que quoiqu'il s'en tranſporte toûjours beaucoup, il ne s'en déclare pourtant qu'une très-légere quantité.

Le Roi ordonna encore qu'on apportât de ces Vigognes en Eſpagne, afin de les faire peupler ſur les lieux; mais ce climat ſe trouva ſi peu propre à ces animaux, qu'ils y moururent tous. Je reprends le Manuſcrit.

Vigognes apportez en Eſpagne, n'ont ſçu peupler.

Comme le vin & l'huile qui ſe conſomment dans l'Amerique ſont tirez d'Eſpagne, & qu'ils rapportent de grands revenus au Roi, à cauſe des droits qu'on y a impoſez; on a trouvé bon de défendre abſolument de planter des vignes & des Oliviers dans les Indes; mais s'en étant trouvé beaucoup de plantez dans

le

le Perou, avant cette défense, ensorte que ce Royaume ne prend ni vin ni huile chez les Espagnols; on a imposé deux par cent sur tout ce qui se recueille de vin & d'huile dans le pays.

Papier timbré de l'Amerique.

On a imposé aussi un droit sur le papier, que l'on fait timbrer comme en Espagne, afin d'éviter les fraudes qui pourroient se commettre dans les Actes d'importance; & le Roi a ordonné, que personne ne pourroit faire, ni vendre de papier dans les Indes qui ne fût timbré, ni passer publiquement aucun Acte qu'il ne fût écrit sur ce papier. Or les timbres sont distinguez selon la conséquence de la chose. Le premier timbre d'une feuille vaut vingt-quatre Réales, le second d'une feuïlle, six Réales. Le premier timbre d'une demie-feuïlle, une demie-Réale; le second à proportion.

Le Poivre est aussi affermé, & on le donne au plus offrant; mais le Piment est là en si grande quantité, qu'on y consume fort peu de Poivre.

Dixmes Ecclésiastiques de l'Amerique, accordées par le Pape au Roi d'Espagne.

Le Pape Alexandre VI. donna au Roi d'Espagne toutes les Dixmes Ecclésiastiques des Indes, à condition qu'il feroit bâtir des Eglises, instruire les Sauvages dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. Ce qu'il a ponctuellement

ment executé, laiſſant pour ce ſujet le dixiéme accordé par ſa Sainteté, dont il ſe réſerve néanmoins le neuviéme; deſorte que les revenus de tous les Evêchez ont été tirez de là, & ſont partagez comme on a dit. L'Evêque tire la moitié du revenu, & le reſte eſt diſtribué en neuf parties; le Roi en prend deux, les Egliſes & les Hôpitaux trois, & les Curez les quatre reſtantes, dont ils ſont obligez de donner le huitiéme au Sacriſtain.

Le dixiéme de tous les Archevêchez & Evêchez remis par ſa Sainteté, venant à vaquer retourne au Roi, comme propriétaire de ces biens; & les deniers qui en proviennent, ſont portez dans ſon Epargne, pour être diviſez par ſon ordre en trois portions; la premiere deſquelles va à l'Evêque qui entre en poſſeſſion du Bénéfice, la ſeconde à l'entretien des Egliſes, & la troiſiéme aux pauvres. Cette troiſiéme partie eſt apportée en Eſpagne ſans être miſe dans les coffres du Roi, afin d'y être enſuite diſtribuée à ceux que l'on juge à propos d'en gratifier.

Le droit de la Bulle de la Croiſade eſt un des plus grands revenus que le Roi d'Eſpagne tire de l'Amerique; comme chacun

Le droit de la Bulle de la Croiſade pour-

quoi un des plus grands revenus du Roi d'Espagne.

chacun est libre de le payer, chacun donne plus qu'on ne lui demande, afin de montrer le zéle que l'on a de s'attirer la bénédiction de sa Sainteté. Il y a encore une Bulle de composition accordée par le Pape, à tous ceux qui donneront douze Réales, lesquels auront l'absolution de trente Ducats des biens qu'ils possedent, & qui ne sont pas à eux, ne sçachant pas à qui ils appartiennent. Ces Bulles se distribuent tous les deux ans. Il y en a de quatre Piastres pour les Archevêques, les Evêques & les Abbez. Il y en a de deux Piastres pour les Inquisiteurs & pour les Curez. Il y en a d'une Piastre pour les Prêtres & pour les Laïques.

Le droit de *Nejada*, ou droit de table, a été établi sur tous les Bénéfices, & est demeuré jusqu'à l'imposition du droit de *Media-Anata*, qui est seulement demeuré sur les Ecclésiastiques, depuis l'Archevêque jusqu'au simple Prêtre. Ce droit fut accordé à Philippe III. par Urbain VIII. en 1626. pour le temps de quinze années. Ce temps expiré, Innocent X. l'a continué & autorisé, à condition que ce revenu seroit employé à faire la guerre aux Infidéles. Tous ces droits sont payez & assemblez

à un

à un mois près du terme, & on les compte ſur le pied qu'on les a reçus cinq ans auparavant.

Le droit de *Media-Anata* ſe paye en deux termes, & ſe prend ſur la moitié des revenus du Bénéfice pendant une année, dont une partie ſe paye comptant, & l'autre un an après. Il y a encore pluſieurs ſortes de faveurs & de graces qui concernent ce droit; enſorte qu'il forme un revenu très-important à la Couronne, & qu'il rend même plus que ne fait toute l'Eſpagne.

Afin que tous ces droits & ces revenus ſoient reçus avec fidélité & qu'ils entrent dans l'Epargne du Roi, on a commis dans chaque Province des Officiers Royaux tirez de la Chambre des Comptes, & ces Officiers ont leurs Subſtituts dans les lieux où ils ne peuvent aller en perſonne. Outre ces principaux Officiers, il y a encore un Facteur, pour avoir ſoin de voir & de remarquer toutes les marchandiſes ſur leſquelles on peut profiter; un Procureur Fiſcal pour avoir ſoin des vivres & des munitions de guerre, tant par mer que par terre; un Ecrivain du Roi, qui a ſoin d'écrire tous les Ordres qu'on envoye par toutes les Provinces, & de te-

nir Registre des Mines & des Navires. Il y a aussi d'autres Officiers qu'on nomme *Teneurs de Livres*, qui pour le soulagement du Public tiennent Registre de tout ce qui entre & sort, afin d'en informer leurs Supérieurs. Tout cela a été établi pour faire une Recette exacte des revenus du Roi; après quoi on assemble tout ce qui doit chaque année être embarqué pour l'Espagne dans les Galions du Roi, tant pour son compte que pour celui des Particuliers : ce qui monte à plus de cinq cens cinquante millions de marcs d'or & d'argent, qui se trouvent enregistrez dans la Chambre des Comptes du Conseil Royal des Indes, sans y comprendre ce qui n'est pas enregistré; car il est certain que la troisiéme partie de l'or, de l'argent & des autres richesses qui viennent des Indes, ne l'est pas. Cependant on compte d'enregistré de la montagne de *Potosi* seule, depuis 1545. jusques en 1667. trois cens millions de marcs d'argent; sans compter les Rubis, Granats, Emeraudes, Agathes, Bezoar, & autres Pierres prétieuses, ni le Corail, la Cochenille, l'Indigo, le Sucre, le Tabac, l'Ambre-gris, le bois de Campêche, les Cuirs, la Casse fistulée, le Cacao dont on fait le Chocolat.

Enfin,

Enfin, les revenus ordinaires que le Roi d'Eſpagne tire de l'Amerique, montent à cinq millions deux cens cinquante mille livres de notre monnoye : ce qui ſe doit entendre franc & quitte de tous frais. Et quoique ces revenus ſoient fort conſidérables, on peut dire qu'ils le ſeroient infiniment davantage, ſi ſes Sujets ne le fraudoient point. A quoi ſe montent les revenus que le Roi d'Eſpagne tire de l'Amerique.

CHAPITRE III.

Etat des Pays qui ſont aux plus puiſſans Monarques de l'Europe dans l'Amerique.

Le Roi de France poſſede auſſi dans l'Amerique Septentrionale, beaucoup de pays, auquel on a donné le nom de *Nouvelle France.* Il ne ſera pas hors de propos de dire ici un mot de l'origine & des progrez de l'établiſſement des François dans cette grande partie de l'Amerique, & d'en faire même une courte, mais exacte deſcription ; afin que les François qui n'ont jamais été ſur les lieux, & qui s'intereſſent à la gloire de la Nation, puiſſent connoître par l'étenduë, & par la beauté de ce pays, l'avantage & l'importance de cet établiſſement.

Tout ce pays est extrémement étendu, principalement du côté du Couchant, où on fait tous les jours des découvertes considérables. Le grand Fleuve de Saint Laurent le divise comme en deux parties; l'une Septentrionale, l'autre Meridionale. Ces principales parties sont, l'*Acadie*, le *Canada*, le *Saguenay*, le *Pays des Hurons*, *des Iroquois*, & autres.

Les Normands en découvrirent quelques côtes en 1508. Ensuite Jean Verazzani y fut envoyé en 1524. par le Roi François premier, & en prit possession en son nom. Il fut le premier qui descendit en terre-ferme de ce côté-là, & il en découvrit plus de trois cens lieuës. Jacques Quartier y alla ensuite en 1534. & entra assez avant dans le pays, qu'on commença à nommer alors *la Nouvelle France*, & dans le grand Fleuve de Saint Laurent, où peu-à-peu on fit quelques habitations Françoises; mais on y étoit en fort petit nombre jusqu'en 1603. que le Sieur Samuel Champlain y fut, & y établit quelques Colonies vers *l'Acadie* qui en fait partie. En 1608. il commença à s'habituer à *Quebec*, & en quelques autres endroits de la grande riviere; ensorte que l'on peut dire que

c'est

c'eſt lui qui a le plus contribué par ſes ſoins & par ſes divers voyages, à l'établiſſement des François dans cette vaſte Contrée.

La Ville de Quebec qui en eſt la Capitale, eſt ſituée ſur la fameuſe riviere de Saint Laurent, où il y a encore les habitations de *Mont-Real*, les trois rivieres, *Port-Royal*, *Saurel*, ou *Richelieu*, le *Cap Chambly*, & le Fort *Frontenac*: Et entre les Lacs les plus remarquables, il y a le *Lac Supérieur*, le *grand Lac des Hurons*, le *Lac Erié*, le *Lac des Ilinois*, avec d'autres qui ne ſont pas d'une ſi vaſte étenduë. La *grande Iſle de Terre Neuve* fait auſſi partie de ce pays, ainſi que celles de *l'Aſſomption*, de *Saint Jean*, & du *Cap Breton*, qui ſont dans le *Golphe de Saint Laurent*.

Louis XIII. d'heureuſe mémoire, donna ordre d'y envoyer du monde de temps en temps. Il ſe fit même rendre par la paix de 1628. quelques Places dont les Anglois s'étoient ſaiſis en ce pays-là, & y établit une Compagnie de Marchands pour le trafic, ce qui a produit d'aſſez grands avantages; mais comme on n'en prenoit pas trop de ſoin, on peut dire que la *Nouvelle France* n'a commencé à ſe bien peupler que depuis

l'an 1660. qu'on y a bâti des habitations considérables, au-lieu qu'autrefois on n'y voyoit que des maisons fort éloignées les unes des autres. De-plus, on y a établi un Evêque, des Maisons Religieuses, des Officiers, des Gouverneurs, & on y a envoyé à plusieurs & diverses fois des Troupes réglées qui ont battu les Iroquois. Mais présentement je puis assûrer que j'ai laissé les François si forts dans ce pays, qu'ils sont plus en état d'en chasser les Espagnols & leurs autres ennemis, que d'en être chassez. En effet, s'ils attaquent c'est avec succez; s'ils sont attaquez, c'est toûjours vainement.

Outre cela, le Roi de France possede encore les plus belles & les meilleures Isles des *Antilles*, qui sont, la moitié de *Saint Cristophe*, la *Martinique*, la *Guadeloupe*, *Marie-Galante*, la *Grenade*, *Sainte Croix*, la *Tortuë*, dont les Habitans qui sont François ont anticipé la plus grande partie de *l'Isle de Saint Domingue*. Ils ont aussi l'Isle *de la Cayenne*, & au premier ordre de leur Souverain Louïs le Grand, ils pourroient en avoir encore bien d'autres; puisqu'il semble que le bruit de ses Conquêtes les anime à en faire dans ce pays,

où

où ils s'étendent autant qu'ils veulent. Je dis autant qu'ils veulent ; car étant Sujets d'un ſi grand Roi, il ſemble qu'ils ſoient nez pour être maîtres partout.

Au reſte, ce pays eſt aſſez peuplé pour former une armée dans le beſoin, & aſſez riche pour l'entretenir, puiſqu'il fournit tout ce qui eſt néceſſaire aux Habitans, & on peut dire que le Roi de France ne maintient pas tant ces Colonies pour l'avantage qu'il en tire, que pour l'utilité qu'elles en reçoivent elles-mêmes, & pour la gloire du Nom François.

Le Roi de Portugal poſſede une des plus agréables & des plus fertiles parties de l'Amerique, qui eſt preſque toute Méridionale du côté de l'Ocean, à commencer depuis la fameuſe riviere *des Amazones*, juſques à l'Iſle de *Saint Gabriel*, proche de la riviere de *la Plate.* Dans cette longue étenduë de pays qui contient plus de ſept cent quatrevingt lieuës, ſont les Places ſuivantes : *Para*, *Chirmos*, *Ajaveriſamo*, toutes trois dans la Province *d'Omaga.* Enſuite toute la côte de *Maragnan* & du *Brezil*, dont une partie a autrefois appartenu aux Hollandois, qui l'avoient uſurpée ſur les Portugais: mais ceux-ci l'ont depuis

repriſe

reprise sur eux. Ces pays fournissent quantité de Sucre, de Tabac, de Rocou, de Cotton, de Cuir, & de Bois qui sert à la teinture.

Le Roi d'Angleterre ne possede rien dans l'Amerique, qui ne soit situé dans la partie Septentrionale. Il a à la côte du continent du côté de l'Ocean, depuis le *Cap Anna* jusqu'au *Cap Henry*, *la Virginie*, qui donne pour marchandise du Tabac. Il a encore la *Nouvelle Hollande*, que les Hollandois à qui elle appartenoit ont cédée par le dernier Traité de paix au Roi d'Angleterre, & qui ne laisse pas d'être encore aujourd'hui peuplée d'Hollandois. Elle a pris le nom de la *Nouvelle York*. Ce pays donne beaucoup de fourrures aussi-bien que la *Nouvelle Angleterre*, & outre cela ils fournissent encore l'un & l'autre quantité de vivres qu'on porte aux Isles des *Caraïbes*, nommées *les Antilles*, où le Roi d'Angleterre possede les Isles suivantes; la *Barbade*, où est le Général de toutes les autres; *Antigua*, *Montsarata*, *Nieves*, la moitié de *Saint Christophe*, *Languille*, *Saba*, la *Barboude*, & enfin une petite partie de *l'Isle de Terra Nova*.

Les Anglois ont autrefois tenté de

former une Colonie à *Santa Lucia* ; mais inutilement. Les pays dont je viens de parler fourniſſent quantité de Tabac, de Sucre, d'Indigo, de Gingembre & de Coton. *L'Iſle de la Jamaïque* eſt préſentement ſous l'obéïſſance de ce même Roi : Elle fut priſe par les Anglois pendant que Cromwel gouvernoit l'Angleterre en qualité de Protecteur, & que Philippe IV. régnoit en Eſpagne.

Les Hollandois ont auſſi quelques contrées ſur cette même côte; ſçavoir, *Aprouvvaca*, *Baurom*, *Surinam*, & *Berbice*, où ils ont des Colonies, mais fort pauvres. Outre cela ils ont quelques Iſles, comme *Tabago* dans les *Antilles*, que les François leur ont priſes dans les dernieres guerres, & qu'ils ont enſuite abandonnées. Ils poſſedent auſſi la moitié de *Saint Martin* & de *Saint Euſtache.* Toutes ces Iſles ſont ſtériles, & ne méritent pas d'être peuplées. Ils ont encore à la côte de *Caraco*, ou Royaume de la *Nouvelle Grenade*, vis-à-vis la Province de *Venezuela*, les Iſles de *Curaçao*, *Bonaire*, & *Aruba*, qui ſont les meilleures, non pas pour les fruits, ou pour les marchandiſes qu'elles rapportent ; mais pour le profit qu'ils en tirent, à cauſe du commerce des Noirs

Noirs qu'ils font avec les Espagnols.

Le Roi de Dannemark a une petite Isle dans celles qu'on nomme *Vierges*, qui dépendent des *Antilles*. Il y a encore aujourd'hui un Gouverneur qui la possede au nom du Roi. Cette Isle se nomme *Saint Thomas*.

Le Duc de Curlande est le premier qui a établi une Colonie à *Tabago* : mais l'ayant après négligée, faute d'entretenir la Garnison, Messieurs Lamzoon de Zelande y envoyerent un Navire, & en prirent possession, prenant la Garnison à leur service, qu'ils ont toûjours depuis payée & entretenuë.

J'aurois pû ajoûter encore la maniere dont les Princes que je viens de nommer gouvernent ces Colonies, comme j'ai fait à l'égard du Roi d'Espagne; mais il y en a des Relations imprimées, & je n'ai voulu m'étendre que sur les choses qui regardent particulierement le Roi d'Espagne, dont personne n'avoit encore jamais parlé; parcequ'il est expressément défendu à tout Etranger de commercer, ni même de s'arrêter parmi ces Colonies, sous quelque prétexte que ce soit; à moins qu'on ne veuille s'exposer à perdre les biens & la liberté.

On

On demandera, ſans doute, par quel privilege j'ai donc pû demeurer dans ce pays aſſez long-temps, pour ſçavoir toutes les particularitez que j'en rapporte, & par quel moyen une Piece auſſi ſecrete & auſſi importante que ce Manuſcrit, a pû tomber dans mes mains? C'eſt ce que je dois taire pour bien des raiſons; & d'ailleurs, je ſuis perſuadé que chacun pour ſatisfaire ſa curioſité, ſe contentera de lire ce Manuſcrit, ſans s'inquiéter beaucoup de quelle maniere j'ai pû l'avoir.

Fin du Tome Second.

TABLE

Des Matieres du ſecond Tome.

ceux

B

C

FIN.

